

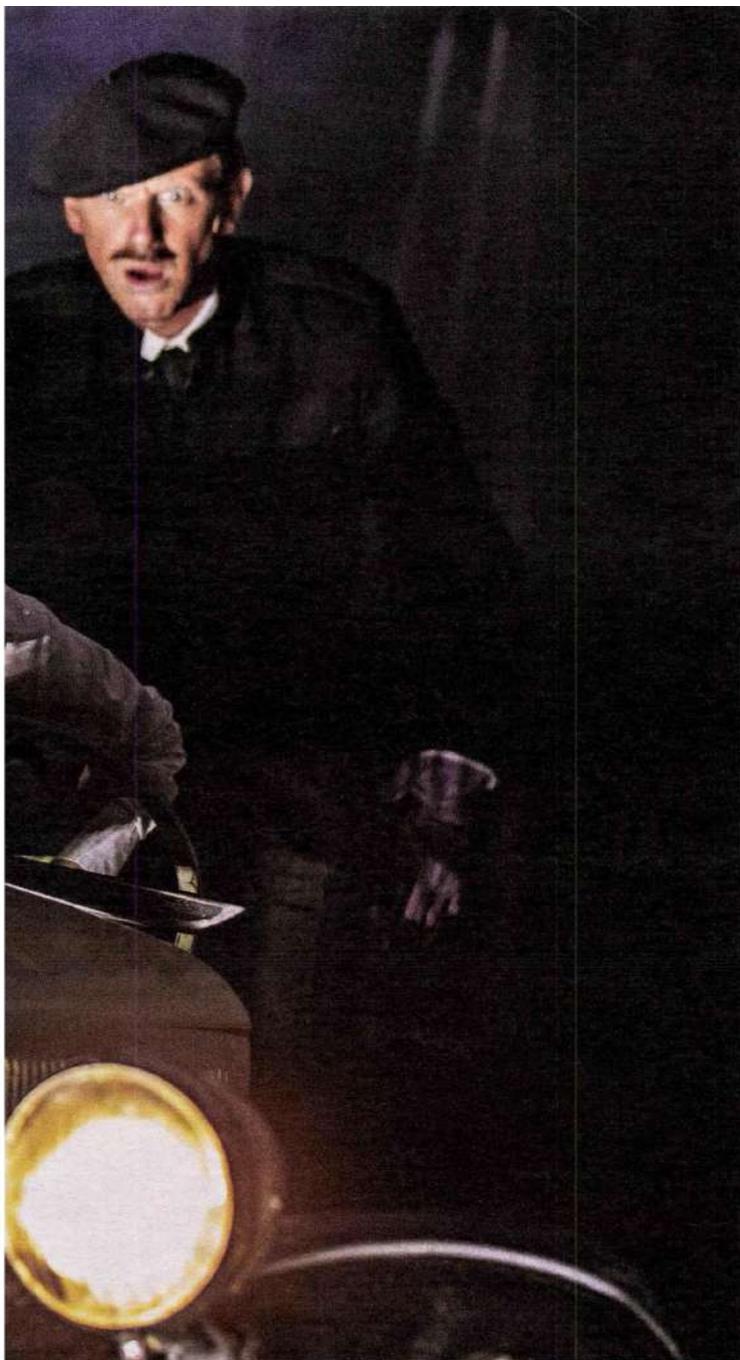


SEPTEMBRE



LE CODE DE LA TROUPE

Il a ressuscité l'esprit du collectif et ses créations sont très attendues. Sylvain Creuzevault devrait nous faire vibrer avec un diptyque engagé.



Edelweiss [France Fascisme], de et par la jeune troupe tout feu tout flamme de D'Ores et déjà.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

CINÉMA P. 32
MUSIQUES P. 34
ARTS P. 36
SCÈNES P. 39

Plane une légende Creuzevault, l'indépendant, l'incorruptible, l'intransigeant au corps sec, au regard noir, à la sévère barbiche d'intellectuel russe du début du XX^e siècle. Dès 2002, il ressuscite ces « collectifs » oubliés des années 1970, avec D'Ores et déjà, jeune troupe bouillonnante. Il ne met en scène un spectacle que lorsqu'il en sent l'absolue nécessité. Même reconnu, il choisit de travailler depuis 2016 avec sa troupe dans d'anciens abattoirs réaménagés par eux, à Eymoutiers, en Haute-Vienne. Il a longtemps refusé toute interview. Ainsi sont attendues avec curiosité les créations parfois ardues et pourtant étonnamment palpitantes de vie de cet artiste obnubilé par la volonté d'incarner les idées les plus complexes. Formé à l'école très physique de Jacques Lecoq (1921-1999), il y parvient en affrontant ainsi sur scène, en y jouant lui-même parfois, les dialectiques sophistiquées. Sylvain Creuzevault peut faire théâtre d'une réflexion sur la Terreur révolutionnaire (*Notre terreur*, 2009), la pensée marxiste (*Le Capital et son singe*, 2014) ou quatre romans monstres de Dostoïevski – *Les Démons* (2018), *Scènes d'Adolescent* (2019), *Le Grand Inquisiteur* (2020), *Les Frères Karamazov* (2021). Toujours à base d'improvisations collectives préparées par les recherches des comédiens. Creuzevault aime le « théâtre ensemble ». Excellente à créer une équipe où tous se sentent responsables et restent ouverts à ce qui peut surgir dans l'instant. Cette rigoureuse écriture commune nécessite des mois de répétitions. Surtout pour cet ambitieux dernier projet en forme de diptyque : *Edelweiss [France Fascisme]* et *Esthétique de la résistance*. Après avoir longtemps exploré les mouvements sociaux du XIX^e siècle, le voilà au temps de la Seconde Guerre mondiale et aux prises avec les pires collaborateurs – Brasillach, Céline, Doriot, Laval, Rebatet, Brinon et consorts – auxquels donneront vie, après improvisations donc, quatre comédiens et comédiennes. Avec les élèves de l'école du Théâtre national de Strasbourg, *L'Esthétique de la résistance* est plutôt adaptée, pour la première fois au théâtre, du roman-monde testamentaire de l'écrivain allemand Peter Weiss (1916-1982). Un jeune ouvrier allemand et ses camarades militants s'y donnent rendez-vous dans les musées, pour y mettre au point leur résistance au fascisme. Se mêlent ainsi histoire politique et histoire des grandes œuvres créées contre la barbarie. Mais qu'est-ce aujourd'hui que l'engagement face aux dangers qui menacent nos démocraties attentistes ? « Pourquoi n'agit-on pas ? », nous murmurent ces spectacles. Que peut le théâtre ? À nous spectateurs d'y répondre.

[Edelweiss [France Fascisme]], de Sylvain Creuzevault, du 21 septembre au 22 octobre, Festival d'automne, Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, Paris 17^e, theatre-odeon.eu
[L'Esthétique de la résistance], d'après Peter Weiss, adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault, du 9 au 12 novembre, Festival d'automne, MC93, Bobigny (93), mc93.com



Rentrée scènes

Beau programme !

Cette rentrée s'avère passionnante, avec des spectacles revendiquant une hybridité entre les disciplines. L'imaginaire des plateaux s'en trouve augmenté, et appelle un salutaire décloisonnement des publics. Les scènes multiplient les approches singulières et nous confrontent à la complexité d'une époque où les questions sont plus nombreuses que les réponses. Création hexagonale et internationale, voici notre sélection. Texte Philippe Noisette & Patrick Sourd

THÉÂTRE

Sylvain Creuzevaut

Avec deux spectacles créés en miroir, le metteur en scène réveille, pour le meilleur ou pour le pire, les fantômes de l'histoire du XX^e siècle. Dans *Edelweiss (France Fascisme)*, il s'agit de dénoncer la pensée obscène des figures de la Collaboration (de Laval à Céline en passant par Drieu la Rochelle et Brasillach). Réflexions sur l'art de la rébellion et le refus des embrigadements, *L'Esthétique de la résistance* est une adaptation du roman de Peter Weiss. Le spectacle-fléuve, d'une durée de cinq heures, nous entraîne d'Allemagne en Espagne entre 1937 et 1945. Incarnée par les élèves du Groupe 47 de l'École du TNS, la pièce témoigne des combats d'un jeune ouvrier antifasciste et de ses camarades en lutte contre

l'Europe de la barbarie et de l'obscurantisme. P.S.

Edelweiss (France Fascisme)
texte et mise en scène

Sylvain Creuzevaut, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, Paris (dans le cadre du Festival d'Automne à Paris), du 21 septembre au 22 octobre.

L'Esthétique de la résistance
d'après Peter Weiss, mise en scène Sylvain Creuzevaut, à la MC93, Bobigny (dans le cadre du Festival d'Automne à Paris), du 9 au 12 novembre.



Jean-Louis Fernandez

* *Edelweiss (France Fascisme)* de Sylvain Creuzevaut.



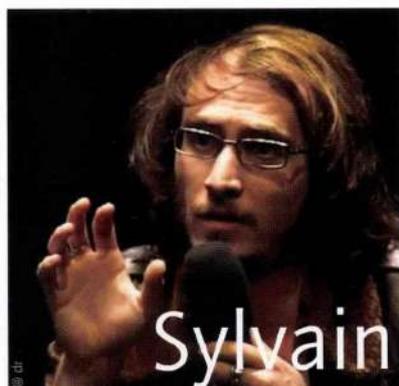
EDELWEISS (FRANCE FASCISME)

Odéon / Berthier - Paris

Et en tournée

à partir du

21
Sept.



Sylvain Creuzevault

Après *Esthétique de la résistance*, Sylvain Creuzevault monte *Edelweiss*, conçu comme son pendant français. Il y met en scène les figures politiques et intellectuelles de la collaboration française.

Les tentacules du fascisme

Théâtral magazine : Quel est le point de départ d'*Edelweiss* ?

Sylvain Creuzevault : Dans *Esthétique de la résistance*, mon spectacle précédent, nous racontions la jeunesse d'un allemand qui traverse la période nazie de 1933 à 1945. *Edelweiss* c'est le contraire. On se situe non pas dans la résistance intérieure au nazisme, mais dans la collaboration française au fascisme entre 1940 et 1944. Un moment passionnant, qui a forgé la conscience de tous les intellectuels de gauche de l'après-guerre, jusqu'à aujourd'hui. On observe le fascisme développer ses tentacules sur le milieu politique et dans la société. C'est l'occasion de réviser certains lieux communs.

Aujourd'hui, quand on parle de la généalogie du fascisme, on la réduit souvent à l'extrême-droite. C'est une manière un peu trop confortable et rassurante de voir les choses. On ne peut résumer le fascisme à son nid d'extrême-droite. Evidemment, en abordant ce sujet, j'ai un œil sur le présent : je veux aussi parler des recompositions qui s'opèrent ici et maintenant, sous nos yeux, entre droite et extrême-droite. Cette période de la

collaboration nous dit des choses sur le monde actuel.

Sur le plan théâtral cette période est-elle facile à aborder ?

Oui, car ce sont des périodes où les identités politiques se fissurent. Les masques tombent. Jacques Doriot passe du communisme au fascisme, Marcel Déat passe du socialisme au fascisme. Tout cela est très théâtral. Dans ce jeu des contraires, certains deviennent même l'opposé de ce qu'ils ont été avec des formulations totalement folles. Comme Marcel Déat, qui dénonce l'antisémitisme en 1937 en disant "*nous sommes tous des métis*". Et qui en 1943 affirme : "*Nous sommes tous des métis... mais aryens*". Evidemment, de tels retournements rhétoriques produisent des effets comiques.

Que verra-t-on sur scène ?

Je travaille avec huit acteurs et actrices sur les grandes figures du champ intellectuel qui ont incarné chacun une facette de la collaboration : Céline, Robert Brasillach, Lucien Rebatet, Charles Maurras, Pierre Laval, Marcel Déat, Joseph Darnand, Jacques Doriot, Pierre Drieu La Rochelle. Parmi tous ces personnages, beaucoup sont oubliés aujourd'hui. Par exemple

Jacques Doriot, qui aurait pu devenir le Mussolini français. On comprend aussi à travers ces personnages pourquoi le fascisme a une dimension révolutionnaire. Sa puissance d'entraînement se révèle largement supérieure au nationalisme français traditionnel à la Maurras. Je trouvais important de montrer cela.

Y a-t-il une urgence particulière à aborder cette période aujourd'hui ?

A mon sens oui. C'est une question de générations. Jusque dans les années 80-90, une mémoire directe de ces événements s'est transmise à travers les derniers témoins. Aujourd'hui, ils ne sont plus là. Mais il faut raconter cette période en particulier aux plus jeunes : car elle est à l'origine d'une conflictualité politique qui continue de nous traverser. Elle nous dit encore des choses sur le monde actuel.

Propos recueillis par
Jean-François Mondot

■ *Edelweiss (France Fascisme)*, texte et mise en scène Sylvain Creuzevault
Odéon (ateliers Berthier), 1 rue André Suarès 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 21/09 au 22/10
Théâtre Garonne Toulouse, du 28/02 au 5/03
Bonlieu Annecy, les 21 et 22/03
L'empreinte Brive-Tulle, les 27 et 28/03
Points communs Cergy-Pontoise, les 30 et 31/05



THÉÂTRE CULTURE

La nouvelle saison s'apprête à frapper très fort ses trois coups

Des « Téméraires », succès cet été à Avignon, aux adaptations de Céline et Stendhal, en passant par des créations qui oscillent entre absurde et désespoir, la rentrée s'annonce passionnante.

À peine estompées les clameurs des festivals de l'été, les théâtres s'apprêtent à lever leurs rideaux sur une saison nouvelle qui s'annonce passionnante. À Paris, dès le 7 septembre, la Comédie Bastille accueille une pièce qui a fait salle comble en juillet au Festival d'Avignon off : « Les Téméraires ». Le texte de Julien Delpech et Alexandre Foulon, mis en scène par Charlotte Matzneff, prend appui sur un triste épisode de l'histoire de France : l'affaire Dreyfus.

Bref rappel des faits : en 1894, le capitaine Alfred Dreyfus est condamné pour espionnage et déporté au bagne en Guyane. Il était innocent, victime d'une machination politique et antisémite. Dreyfus était juif. Émile Zola, avec son célèbre texte « J'accuse », publié dans le journal « l'Aurore », a fortement contribué à la dénonciation du mensonge et à la réhabilitation de l'officier en 1906. Ce que l'on sait moins, c'est que le prestidigitateur Georges Méliès, également cinéaste, a réalisé un film de plus de dix minutes sur l'affaire, un exploit technique pour l'époque.

LE DANGER, C'EST MAINTENANT

Sur scène, Romain Lagarde est un Zola truculent et les autres comédiens de l'équipe sont tous parfaits. Citons ainsi Stéphane Dauch, Sandrine Seubille, Antoine Guiraud, Barbara Lamballais, Armanche Galpin et Thibault Sommain dans cette galerie de portraits historiques où l'humour est largement présent.

Toujours à Paris, « Guerre », également créé à Avignon, sera donné au Petit Saint-Martin dès le 12 septembre. Ce monologue fulgurant, et en partie autobiographique, a été écrit par Louis-Ferdinand Céline, vraisemblablement en 1934. Il a été récemment retrouvé, puis publié en 2022 chez Gallimard. Benjamin Voisin incarne un jeune soldat de la guerre de 1914,

rescapé par miracle de la grande bou cherie. Il est remarquable dans la mise en scène de Benoît Lavigne, centrée sur l'essentiel, à savoir le désespoir absolu. Quelques jours plus tard, aux Ateliers Berthier (Théâtre de l'Odéon), Sylvain Creuzevault mettra en scène « Edelweiss (France fascisme) », où l'on retrouve des personnages « historiques » de l'extrême droite française et la pensée célinienne. « Il ne s'agit pas d'une reconstitution historique, mais d'une comédie écrite au moment du danger. Maintenant », explique le metteur en scène.

À BORDEAUX, UN JULIEN SOREL « RONGÉ PAR L'INJUSTICE DE CLASSE ».

Aux Célestins, à Lyon, la saison théâtrale s'ouvrira le 27 septembre avec « Richard dans les étoiles », de Valérian Guillaume. Une pièce qui, usant des recettes de l'humour et de l'absurde, s'interroge sur « la valeur sociale du travail ».

À Bordeaux, Catherine Marnas, qui, le 1^{er} janvier, laissera son poste de directrice du TNBA à Fanny de Chaillé, proposera dès le 7 novembre son adaptation du « Rouge et le noir ». Ce roman de Stendhal, publié en 1830, retrace la vie de Julien Sorel en province puis à Paris, et Catherine Marnas s'attache, dès les premières minutes, à brosser le portrait d'un homme « rongé par la haine de l'injustice de classe ». Ces quelques pièces démontrent que cette rentrée théâtrale ne sera pas tiède, mais bouillonnante. ●

GÉRALD ROSSI

gerald.rossi@humanite.fr



Dans « les Téméraires », on croise les figures du capitaine Dreyfus et d'Émile Zola.



avec une autre bonne qui ne tardera pas à le mener à la baguette. La pièce fut créée au Théâtre de l'Atelier en 1978 avec Jean-Pierre Marielle, Christian Marin, Odile Mallet et Nicole Vassel. Il fallait bien le culot d'une comédienne virevoltante telle qu'Émeline Bayart pour jouer et remettre en scène (huit comédiens et comédiennes sur le plateau) aujourd'hui ce projet qui fut à l'époque une sorte de pavé anti-soixante-huitard, une offensive drolatique contre le féminisme militant de l'époque où l'on reconnaîtra aisément en Simone Beaumanoir l'auteur de *Deuxième Sexe*.

Du 20 septembre au 7 octobre au Théâtre de l'Athénée-Louis Jovet (Paris 9^e).

▶ Ruy Blas

Nous connaissons l'intrigue sur le bout de nos doigts tachés d'encre. Nous avons traversé et retraversé *Ruy Blas* - un des plus célèbres laquais de la scène théâtrale - pendant nos années de lycée. Nous sommes à la fin du XVII^e siècle alors que la monarchie espagnole est à son crépuscule. Orphelin, Ruy Blas devient le valet de Don Salluste, ancien ministre disgracié de la reine Maria de Neubourg. Nous connaissons la tentative de vengeance de Salluste, celle de faire engager son intègre laquais sous le nom de son cousin Don César comme écuyer au service de la souveraine, etc. Pour cette fresque historique mêlant intrigue politique, perversion et grands sentiments, nous sommes impatients de voir le grand Jacques Weber se mettre en scène et diriger, une première, Kad Merad qui s'est toujours dit que « si un jour je devenais comédien, je jouerais Don Cesar de Basan ». Un rêve devenu réalité. Du grand spectacle en perspective avec une quinzaine de comédiens et comédiennes dont la formidable Stéphane Caillard.

Du 27 septembre au 31 décembre au Théâtre Marigny (Paris 8^e).

▶ Le Songe

Ce *Songe* fut une des belles surprises du Festival In d'Avignon. Un retour aux fondamentaux avec une

troupe à l'énergie dingue dirigée par Gwenaël Morin. Du shakespearien comme on en rêve de plus en plus souvent : léger, physique, drolatique, rapide, élastique, féérique, fantastique et parodique. Dans la Cité des papes, elle fut jouée dans les jardins de la Maison Jean-Vilar et les ailes des cigales n'ont pas cessé de jouer des cymbales pendant 1 h 45. Une des plus belles pièces du barde de Stratford car il va où il veut aller et le public le suit ventre à terre. L'extraordinaire troupe de Gwenaël Morin, vêtue au mieux de pagnes, au minimum d'un slip, court, dort, s'amuse, déclame, chuchote, interpelle le public, fait des tours et des détours. Il y a un côté enfantin dans cette représentation qui aurait la fraîcheur d'un bois odorant. Inutile de vous conter l'intrigue, elle est abracadabrantesque. On s'y perd (c'est la règle) pour mieux se retrouver (c'est le but). Entrez dans les étranges songes d'une nuit d'été des personnages puis réveillez-vous en paix. Du théâtre comme on en rêve, quoi.

Du 27 septembre au 20 octobre au Théâtre de la Villette (Paris 19^e).

▶ Edelweiss

Sylvain Creuzevaut nous avait épatés, il y a deux ans, avec son adaptation des *Frères Karamazov* à l'Odéon - Théâtre de l'Europe. Il revient en ce lieu avec *Edelweiss* - une pièce de son propre cru -, dont l'action se situe de la fin des années 1930 jusqu'à la collaboration et l'épuration. Sur scène, quatre comédiens et quatre comédiennes accompagnés d'un musicien au synthétiseur. Conçu comme le pendant français à son travail sur *L'Esthétique de la résistance* (Peter Weiss), Sylvain Creuzevaut réunit ici quelques célèbres noms sulfureux de ces années noires : Pierre Laval, Fernand de Brinon, Lucien Rebatet, Robert Brasillach, Pierre Drieu la Rochelle ou encore Louis-Ferdinand Céline qui a immortalisé dans *D'un château l'autre*, farce géniale, la débâcle des collabos à Sigmaringen, ce théâtre de guignols.

Du 21 septembre au 22 octobre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, (Paris 6^e). ■

REPRISES

→ Oublie-moi

La pièce de Matthew Seager, adaptée, mise en scène et interprétée par Marie-Julie Baup et Thierry Lopez, a été le phénomène d'Avignon 2022. Fort de quatre Molières, le spectacle bouleverse et fait sourire.

Dates : à l'affiche du Théâtre La Bruyère (Paris 9^e).

→ Le Neveu de Rameau

Nicolas Vaude a rendu le texte de Diderot « culte ». Il le reprend avec Gabriel Le Doze et le claveciniste Olivier Baumont, dirigés par Jean-Pierre Rumeau. Un débat philosophique de haute volée.

Dates : à partir du 9 septembre au Théâtre du Ranelagh (Paris 6^e).

→ Berlin, Berlin

La comédie rocambolesque et déjantée de Patrick Haudecoeur et Gérard Sibleyras pour repartir du bon pied.

Dates : jusqu'au 7 janvier au Théâtre Fontaine (Paris 9^e).

→ Chers parents

Parents et enfants se chamaillent à propos d'une somme d'argent tombée du ciel. Signée par une sœur et son frère, Armelle et Emmanuel Patron. Enthousiasmant.

Dates : jusqu'au 26 novembre, au Théâtre de Paris (Paris 9^e).

→ Les gros patinent bien

Porté par son succès, le « cabaret de carton » d'Olivier Martin-Salvan et de Pierre Guillois revient avec des acteurs qui jouent en alternance.

Beckettien et shakespearien.
Dates : du 15 septembre



Famille du média : **PQN**
(Quotidiens nationaux)

Périodicité : **Irrégulière**

Audience : **2416000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **07 septembre 2023**

P.6

Journalistes : **FABIENNE**

DARGE

Nombre de mots : **1301**

LE FESTIVAL D'AUTOMNE

« L'Esthétique de la résistance », à Strasbourg, le 6 mai.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

À voir
« **EDELWEISS (FRANCE FASCISME)** »
A l'Odéon-Théâtre de l'Europe/Ateliers Berthier,
du 21 septembre au 22 octobre ;
« **L'ESTHÉTIQUE DE LA RÉSISTANCE** »
à la Mc93, à Bobigny,
du 9 au 12 novembre



« Nous sommes des joueurs, pas des savants »

ENTRETIEN | Le metteur en scène
Sylvain Creuzevault interrogé,
dans deux spectacles, les origines
du fascisme et de la collaboration
pour éclairer notre présent

Sylvain Creuzevault est en pleine forme. A 41 ans, le metteur en scène présente deux spectacles en miroir : *L'Esthétique de la résistance*, formidable fresque créée à Strasbourg en mai, d'après le livre-somme de Peter Weiss, et *Edelweiss (France Fascisme)*. Tous deux sondent la période de la seconde guerre mondiale, du point de vue du front de l'Est et de la Résistance d'un côté, de celui de la France de la collaboration de l'autre.

Vos deux créations s'inscrivent dans un projet commencé en 2009 avec « Notre terreur », qui est une forme de généalogie des mouvements révolutionnaires. Quel était le désir de départ ?

Outre ma passion pour l'histoire, cette généalogie était aussi une méthodologie. Tout part du vœu de saisir, et donc d'originer ce que j'ai sous les yeux, aujourd'hui. La manière que socialement nous avons de vivre au XXI^e siècle prend sa source parfois très loin, sans qu'on en ait forcément connaissance. Le monde néolibéral dans lequel j'ai grandi, et même dans lequel je suis né, ce monde qui est la matrice, le langage de notre génération, a des spécificités : il est une chose matérielle qui est produite, pas une chose naturelle. Si on veut en comprendre les mécanismes, il faut remonter à l'origine. Mener cette généalogie, c'est donc d'abord une manière de lire le présent, de tenter de rendre lisible pour nous ce monde néolibéral qui produit sans cesse des écrans de fumée.

Comment cette généalogie s'est-elle mêlée à l'invention de votre théâtre ?

Le théâtre qu'on a essayé de proposer depuis le début consiste à voir comment les idées bougent, ou plutôt comment on bouge les idées, comment on arrive à les faire jouer. Cet art est un formidable outil pour sonder comment une idée empoisonne un corps, l'affecte, dans l'enthousiasme ou dans le pire. Quelles passions tristes, morbides, ou au contraire vivifiantes, les idées produisent sur les êtres, comment ces êtres se rapportent les uns aux autres en fonction d'elles. Comment les corps adhèrent à une conviction, et quel est le danger de la force produite par cette adhésion. Comment une individualité se fond, se dissout dans le groupe, avec des dangers réels ou des extases totales.

Le théâtre a pour lui qu'il permet de rendre toutes ces questions vivantes, par le jeu. En cela on s'est inscrits aussi dans une généalogie théâtrale passant par Bertolt Brecht, Heiner Müller ou Antoine Vitez : des formes du théâtre de la distance.

Jusqu'à présent, et c'est encore le cas avec « L'Esthétique de la résistance », vous étiez resté du côté des mouvements révolutionnaires. Pourquoi aller aujourd'hui, avec « Edelweiss », voir du côté du fascisme et de la collaboration ?

Eh bien déjà parce que je n'ai pas de doute sur le fait que l'on met cap vers le pire, aujourd'hui, en Europe et en France, avec la réapparition de diverses formes de fascisme. Et puis, c'était contenu dans ce même travail généalogique : étant, par le cœur, de filiation brechtienne, j'arrive à ce constat, fait par le dramaturge allemand, que le fascisme est de tous les temps.

Brecht dit que « le fascisme n'est pas le contraire de la démocratie », mais que c'est « la démocratie à l'état de crise ». Autrement dit, à conditions sociales données, l'avènement d'un mouvement fasciste est rendu possible dans tous les temps. Il n'est pas uniquement le fruit du XX^e siècle. Et, par ailleurs, on a tendance à l'oublier, mais le fascisme est lui-même un mouvement révolutionnaire.

« Je n'excuse pas la barbarie en la "farçant", mais cela me permet de la regarder autrement qu'avec les yeux de l'effroi »

D'où vient le titre du spectacle « Edelweiss » ?

Cette jolie fleur des montagnes a donné son nom à une marche militaire allemande écrite par le compositeur nazi Herms Niel. Puis cette marche a été reprise et francisée par la Légion des volontaires français contre le bolchevisme, créée en 1941 par les collaborateurs les plus ultras au moment de la rupture du pacte germano-soviétique. Petite fleur gracieuse, fragile, elle est un fantasme de pureté, sans doute. Et puis c'est assez kitsch, aussi. Le fascisme a développé tout un imaginaire romantique-kitsch.

Quelles sont les figures convoquées dans le spectacle, qui couvre la période allant de 1941 à 1945 ?

D'abord, il faut dire que les personnages sont inspirés par des figures réelles, mais ne sont pas elles. Ils sont ce qu'on appelle des « grimaces » : on s'éloigne parfois fortement de la biographie, à des fins théâtrales, pour mettre en jeu des contradictions. Et donc nous avons les « grimaces » de Pierre Drieu la Rochelle, Louis-Ferdinand Céline,

Robert Brasillach et Lucien Rebatet du côté des artistes intellectuels, et celles de Pierre Laval, Otto Abetz, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, de Fernand de Brinon, Marcel Déat et Jacques Doriot du côté des politiques. Cette question du rapport entre artistes et politiques m'intéressait particulièrement : comment les intellectuels mènent le jeu de l'extrémisme verbal, journalistique, et comment les politiques travaillent la collaboration. On se penche particulièrement sur Laval, parce qu'une des grandes questions c'est de comprendre pourquoi le régime de Vichy devient ignoble et fait le choix du pire dans le contexte de l'armistice.

N'y a-t-il pas un danger que ces personnages et ces idées puissent exercer une forme de séduction ?

Si, bien sûr, et il faut que cette séduction soit là, d'ailleurs, pour pouvoir faire le chemin de réflexion que je propose. Je fais confiance aux spectateurs pour comprendre quel est notre regard. Cette beauté du diable qui peut être celle de certains textes, de Drieu ou Rebatet notamment, leur séduction, j'essaie de ne pas trop la mettre à distance, en tout cas de ne pas la dénoncer, ce qui serait inopérant. Parce que le niveau de conflictualité historique dans lequel nous sommes ne me permet pas de faire comme si on était dans un monde où on pourrait se retirer de cette question : la séduction dont on parle, elle est actuelle, elle est forte, elle agit puissamment aujourd'hui. Pas uniquement dans le champ politique, dans le champ culturel aussi. La construction dramaturgique est conçue pour faire dissensus, pour interroger, pour mettre aux aguets, pas pour confirmer l'impuissance ou l'incapacité.

Vous faites dans vos spectacles un usage particulier de la farce, du jeu. Quelle est l'importance du rire sur des sujets comme ceux-ci ?

Nous ne sommes pas des savants, nous sommes des joueurs, des acteurs. Des singes [Sylvain Creuzevault a intitulé sa compagnie *Le Singe*]. On se permet cela pour faire rutiler les mécanismes, montrer les conflits, les contradictions, comment ces dernières se frottent et comment on les dépasse ou on en reste empoisonné. C'est une forme que j'aime bien parce qu'elle fait confiance au regard du spectateur. Je n'excuse pas la barbarie en la « farçant », mais en revanche cela me permet de la regarder autrement qu'avec les yeux de l'effroi. La farce est un moyen d'échapper à l'écueil du pamphlet ou de la messe théâtrale. Je n'ai jamais imaginé que le théâtre pouvait plus qu'il ne peut, j'ai toujours un petit côté « blagounette ». ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FABIENNE DARGE



Entretien / Sylvain Creuzevaut

Edelweiss [France Fascisme]

THÉÂTRE DE L'ODÉON - ATELIERS BERTHIER / TEXTE ET MISE EN SCÈNE SYLVAIN CREUZEVAULT

Avec huit acteurs et actrices, Sylvain Creuzevaut s'empare dans *Edelweiss [France Fascisme]* de figures historiques de la droite nationale dans la France des années 1940. Il les met en scène dans une comédie qui interroge les fondements du fascisme.

Après un cycle Dostoïevski et une adaptation du roman *L'Esthétique de la résistance* de Peter Weiss (1916-1982) avec le Groupe 47 de l'École du TNS, vous portez une écriture réalisée à partir de nombreux textes et autres matériaux, qui peut faire penser à certaines de vos pièces précédentes, comme *Notre terreur* (2009) et *Banquet capital* (2014). Pourquoi ?

Sylvain Creuzevaut : J'ai voulu explorer le pendant inverse de *L'Esthétique de la résistance*, qui à travers l'histoire d'un jeune homme allemand traversant la période 1937-1945 traite de la résistance allemande. Dans *Edelweiss [France Fascisme]*, nous sommes en France à la même période, côté fasciste. Des textes de différentes figures de la collaboration française – Doriot, Déat, Laval, Rebatet, Brasillach, Céline, Brinon... - nous ont servi avec les comédiens de matériau pour le spectacle. J'ai la sensation de travailler sur ce spectacle avec le procédé utilisé pour *Notre terreur*, mais avec l'expérience de la fiction acquise auprès de Dostoïevski et Peter Weiss.

Vous avez choisi de centrer votre spectacle sur une des figures citées plutôt : celle de Lucien Rebatet. Quel intérêt présente-t-elle pour vous ?

S.C. : Parmi toutes les figures sur lesquelles nous travaillons, il est l'un des rares à avoir survécu. Il a été condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi, sous l'article 75 du code pénal, mais il a été gracié et est resté en France. Il a aussi été l'auteur en juillet 1942 d'un livre, en fait un long pamphlet de 600 pages, qui a fait un tabac à l'époque. Antisémitisme, très critique du régime de Vichy, il a été fortement engagé dans la collaboration avec le régime nazi.

Quelle relation les comédiens entretiennent-ils au plateau avec ces figures d'intellectuels d'extrême droite ?

S.C. : N'ayant pas vécu la période dont nous parlons, il était évident qu'il nous fallait l'aborder avec une certaine distance. C'est pourquoi nous n'avons gardé des personnes en question que le prénom : cela nous permet de les fictionner. L'acte de jeu s'impose alors, de même que la comédie. En farçant ce qui peut être dramatique ou tragique, nous disons notre confiance dans le spectateur. Car si nous sous-entendons que l'extrême droite de la Seconde Guerre mondiale peut être vue



Photo de répétition de *Edelweiss [France Fascisme]*.

© Jean-Louis Fernandez

« En farçant ce qui peut être dramatique ou tragique, nous disons notre confiance dans le spectateur. »

comme une source pour penser les temps d'après, nous ne portons dans la pièce aucun jugement sur les individus dont nous faisons entendre les mots et les idées. La grande instabilité, les multiples retournements de position de bon nombre des personnalités qui nous intéressent sont pour nous un passionnant moteur de jeu.

Vous intégrez aussi dans la pièce des éléments appartenant à l'histoire personnelle de certains comédiens.

S.C. : Certains sont en effet concernés de par leur histoire familiale par notre sujet. Le père d'Arthur Igual, par exemple, a évité la rafle du 11^{ème} arrondissement en août 1941, et son grand-père a été déporté à Auschwitz. Nourrir notre travail d'éléments personnels comme ceux-ci est pour nous une manière d'éviter de dire des généralités sur l'une des périodes les plus traitées de l'Histoire de France. C'est aussi pour cela que j'ai voulu me plonger dans les écrits fascistes, quasiment absents de l'historiographie dominante. Pourtant, parler du fascisme est aussi parler de l'anti-fascisme...

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Théâtre de l'Odéon - Ateliers Berthier,
11 rue André Suarès, 75017 Paris.
Du 21 septembre au 22 octobre 2023,
du mardi au samedi à 20h, le dimanche
à 15h, relâche le 24 septembre.
Tél. : 01 44 85 40 40. theatre-odeon.eu



PIÈCES / CARNET DE CRÉATION



Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Lucie Rouxel, Frédéric Noaille
(au fond, Juliette Bialek).



Le metteur en scène Sylvain Creuzevault.

EDELWEISS [FRANCE FASCISME]

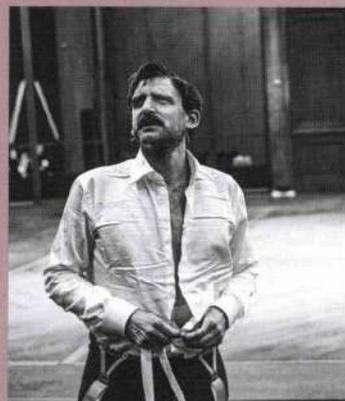
Après *L'Esthétique de la résistance*, créé au printemps, le metteur en scène Sylvain Creuzevault présente sa nouvelle pièce à l'Odéon – Théâtre de l'Europe, à Paris.

PAR TIPHAINE LE ROY

PHOTOGRAPHIES JEAN-LOUIS FERNANDEZ



Sur la scène comme en coulisses, l'équipe de la compagnie Le Singe en répétition à Paris, aux Ateliers Berthier.



Sylvain Creuzevault, à droite, avec les comédiens et comédiennes.

Quelques notes de piano résonnent à nos oreilles dès l'entrée dans la salle de répétitions de L'Odéon – Théâtre de l'Europe, située au sein des Ateliers Berthier, à deux pas de la salle de spectacle. La mélodie n'est pas des plus subtiles ; elle n'est pas étrangère à nos oreilles, sans qu'on la reconnaisse pour autant immédiatement. Mais quand les huit comédiens et comédiennes d'*Edelweiss [France-Fascisme]* entament un tonitruant « *Maréchal, nous voilà !* », accompagnés par Antonin Rayon, au piano, impossible de faire comme si l'on n'avait jamais entendu ce couplet enfoui dans une mémoire collective pas toujours glorieuse. Parmi les interprètes, certains sont des fidèles des créations de Sylvain Creuzevault, comme Arthur Igual, Václav Galard, Frédéric Noaille, ou encore Valérie Dréville, qui jouait déjà dans *Les Démons*, d'après Dostoïevski, en 2018. D'autres, comme Juliette Bialek ou Charlotte Issaly, ont rencontré le metteur en scène



sur *L'Esthétique de la résistance*, créé d'après l'œuvre de Peter Weiss, au printemps dernier, et fruit de l'association entre la compagnie de Sylvain Creuzevault et l'École du Théâtre national de Strasbourg. Groupés en fond de scène, au centre, les interprètes entonnent à plusieurs reprises le chant écrit en 1941 à la gloire de Pétain. Le metteur en scène essaie des déplacements, les fait aller de gauche



à droite sur le plateau, comme une masse indistincte, le corps figé hormis les talons qui font office de pivots. Les rires fusent à plusieurs reprises de la part des comédiens, bien conscients de l'effet burlesque de la scène.

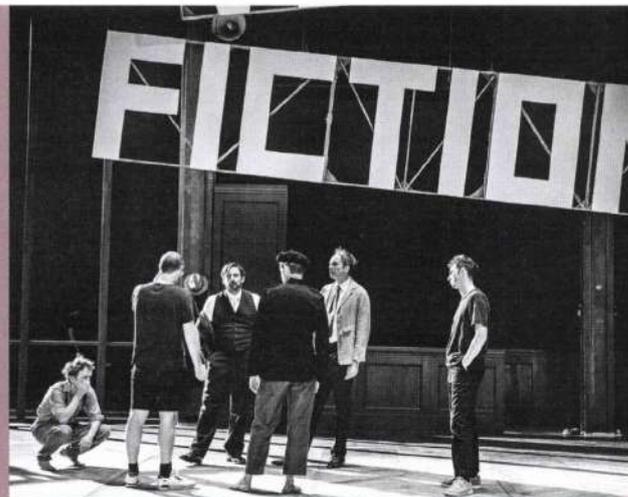
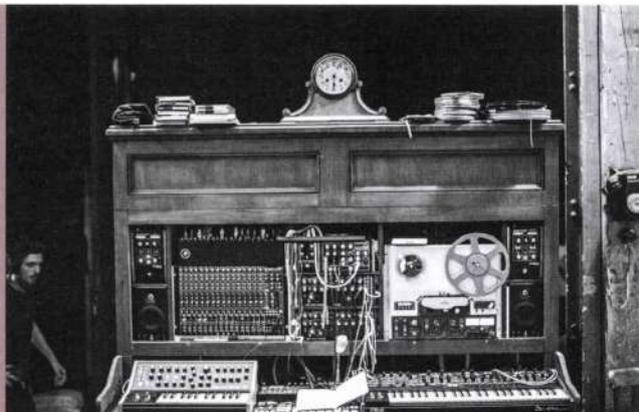
PIÈCE BOUFFONE

Pour ce spectacle, créé à L'Odéon (Ateliers Berthier) en ce mois de septembre, Sylvain Creuzevault a choisi de se pencher sur plusieurs figures de la droite nationaliste française ayant affirmé leur soutien à Hitler pendant la Seconde Guerre mondiale. Les équipes artistiques, techniques et administratives s'affairent dans une ambiance joyeuse, peut-être pour mettre à distance un sujet lourd, mais aussi parce que le metteur en scène envisage une pièce « bouffonne », dans une filiation d'esprit avec des œuvres comme *Le Dictateur*, de Chaplin. Quelques mois seulement après la création de *L'Esthétique de la résistance*, qui porte aussi sur cette période, Sylvain Creuzevault note l'importance des références à l'art présentes dans les deux pièces. « Ces deux spectacles sont



Lucie Rouxel, Pierre-Félix Gravière, Vladislav Galard, Arthur Igual, Frédéric Noaille.

comme un retable qui ne travaillerait pas avec les mêmes thèmes et couleurs.» Le premier retable, *L'Esthétique de la résistance*, utilisait une palette sombre au plateau pour traiter de la résistance communiste allemande sous le Troisième Reich. Le second utilise des couleurs plus chaudes pour évoquer des figures d'intellectuels collaborationnistes comme



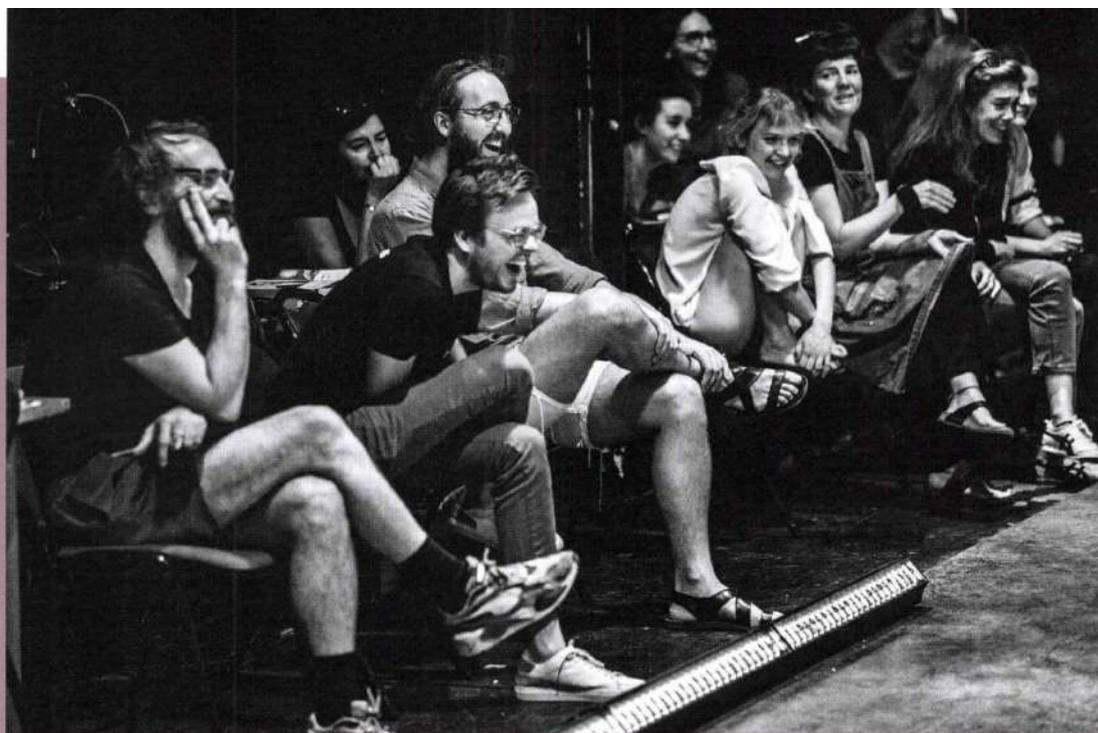
Pierre Drieu La Rochelle, Robert Brasillach, ou Lucien Rebatet.

Les deux pièces ont en commun de traiter un pan de l'histoire européenne du XX^e siècle peu connu des Français. « Il y a un nombre de biens culturels très importants produits à partir de cette période, c'est un matériau inépuisable. Chaque génération a une manière différente de prendre la chose, remarque Sylvain Creuzevault. Par exemple, le récit gaulliste, qui s'appuie sur une idée que toute la France aurait été résistante, est fondé sur la proximité de la période avec celle de l'Occupation, afin d'éviter qu'il n'y ait trop de divisions dans la société d'après-guerre. La génération des petits-enfants de ceux qui ont connu 39-45, c'est encore autre chose. Tout comme aujourd'hui, où les personnes pouvant témoigner d'un vécu de cette époque sont de moins en moins nombreuses. » Comme un étrange écho à ses paroles, la presse annonçait, ce jour-là, la mort de Léon Gautier, membre du commando Kieffer et ultime survivant français du débarquement de Normandie du 6 juin 1944.

Selon sa méthode habituelle, Sylvain Creuzevault s'inspire du travail au plateau pour l'écriture de la pièce.

QUESTIONNER LE PRÉSENT

C'est dans ce contexte d'une mémoire qui tend à s'étioler que Sylvain Creuzevault inscrit sa création, mais aussi dans une urgence à questionner le présent : « Actuellement, nous sommes pris, mondialement, dans une réactivation de certaines thématiques ou politiques qui étaient à l'oeuvre dans les années 1930, qu'il s'agisse notamment de la recherche d'un chef, de la fragilité de la démocratie... Il y a comme un espace-temps étrange où les discours d'extrême droite d'aujourd'hui ne sont pas si loin de ceux de la droite nationale. Hier, la critique de la III^e République servait de terreau au régime de Vichy. Aujourd'hui, les discours d'extrême droite reprennent l'idée d'une décadence, critiquent



Sylvain Creuzevault et l'équipe artistique

l'Éducation nationale, les politiques sociales ou migratoires... Certains pourront penser que parler de ce sujet fait le jeu de l'extrême droite, mais je pense que c'est une fausse conscience. Ce n'est pas une pièce de plus ou de moins qui va jouer sur le fait que ces discours existent. Ce qui m'intéresse, c'est de montrer qu'il y a des moments de l'Histoire, comme celui-ci, pendant lesquels un ou des individus en arrivent à des impasses, à des contradictions, et où les rôles s'inversent. La guerre produit des jeux des contraires. Théâtralement, c'est très intéressant à regarder, surtout pour les jeunes générations.»

Dans l'après-midi, l'équipe, qui travaille notamment autour d'écrits et de discours d'intellectuels de la droite nationale ayant fait le choix de soutenir le fascisme, répète autour de la figure de Pierre Laval. Habitué de l'écriture au plateau, le metteur en scène demande aux acteurs de travailler sur ces figures historiques avant de reprendre l'écriture. « Nous faisons des improvisations que nous structurons. Certains essais sont très écrits, d'autres sont improvisés, et ensuite on écrit la structure du spectacle », note-t-il.

Valérie Dréville, Julien Vella, Charlotte Issaly
(au fond, Mityl Brimeur)

Comme une promesse. Celle d'un théâtre de la réflexion qui interroge le passé pour mieux révéler les failles du présent. ♦

À VOIR

À l'Odéon - Théâtre de l'Europe, site des Ateliers Berthier (Paris) jusqu'au 22 octobre; en février à Toulouse (31); en mars à Saint-Étienne (42), Brive-la-Gaillarde (19)...



SPECTACLES

Par Daphné Bétard

Les cris du cœur du festival d'Automne

Toujours fidèle à son esprit d'ouverture depuis plus de cinquante ans, le festival reste intimement connecté au monde et à ses problématiques : l'écologie, le genre, l'extrémisme...

Après les chorégraphes Anne Teresa De Keersmaeker et Nêmo Flouret qui l'année dernière s'étaient emparés, avec grâce, des espaces du musée du Louvre pour une performance au cœur de ses collections de peintures italiennes et françaises, c'est au tour de Jérôme Bel et Estelle Zhong Mengual de proposer une création inédite au sein de la vénérable institution. Le chorégraphe amoureux du théâtre, qui s'est illustré avec ses beaux portraits de danseuses (Isadora Duncan par exemple), et la jeune historienne de l'art, autrice de l'ouvrage édifiant *Apprendre à voir - Le point de vue du vivant*, ont travaillé ensemble autour de cette notion de «vivant» pour concevoir une déambulation dansée où il est question d'approfondir notre sensibilité à la nature, nos liens avec l'animal et le végétal. Ils sont partis de pièces issues du répertoire de la danse savante occidentale, qu'ils interprètent à l'aune de la crise climatique actuelle... «C'est un problème qui nous occupe tous les deux, souligne Jérôme Bel, un moment historique, sans précédent, que beaucoup essaient de penser et que nous avons énormément de mal à représenter.» Le spectacle montre comment les artistes sont capables d'incarner et d'exprimer avec poésie et singularité les grands enjeux de notre monde contemporain.

Une mise à nu du masculin

On pourrait en dire autant de cette nouvelle édition, qui réunit 73 artistes jusqu'à la fin de l'année, dans différents lieux de la capitale et d'Ile-de-France. Au théâtre de Gennevilliers, Jonathan Capdevielle met en scène la chute de Caligula, inspiré par les textes de Camus dont il offre une relecture fragmentée en prise avec les vacillements du monde contemporain dans un impressionnant dispositif sonore et scénique. Au théâtre de l'Odéon, dans *Edelweiss (France fascisme)*, Sylvain Creuzevault fait surgir un passé dont l'ombre brune plane aujourd'hui encore sur l'Europe à travers les figures politiques et intellectuelles de la collaboration comme Louis-Ferdinand Céline ou Pierre Drieu La Rochelle. Côté danse, Nadia Beugré, dans *L'Homme rare*, fait voler en éclats les assignations de genre et déconstruit le regard voyeur et exotique que l'Occident a posé sur les corps noirs. Ce ballet composé pour une mise à nu du masculin (au sens propre et au figuré) se déploie à la Briqueterie (Val-de-Marne) puis au Théâtre de Châtillon. Enfin, il ne faut surtout pas rater *Le Jardin des délices* de Philippe Quesne, montré cet été au festival d'Avignon et rejoué à la MC93 (Seine-Saint-Denis). Librement inspirée de la célèbre peinture de Jérôme Bosch, cette farce délirante pleine de



trouvailles poétiques est portée par des comédiens époustouffants. Et pour ceux qui veulent vivre une expérience forte dont l'adage serait «connecter les corps sur une même fréquence», il faut se rendre à la Maison des Métallos où le duo d'El Conde de Torrefiel joue avec les conventions théâtrales, cassant les frontières entre spectateur et acteur, scène et espace public, pour un «manifeste sonore» fait de voix, ondes, fréquences, énergie, acoustique et phonétique. En écho, le Centre Pompidou projette le diptyque *Hurlula* de la chorégraphe Flora Détraz, à la fois film et concert chorégraphié en trio, fait de hurlements et de hululements. Une édition 2023 pleine de cris et de fureur.

Festival d'Automne jusqu'au 11 février
festival-automne.com

Cette année, ce sont Jérôme Bel et Estelle Zhong Mengual qui investiront les galeries du Louvre avec *Danses non humaines*. Leur spectacle se compose de plusieurs chorégraphies, dont *la Danse serpentine* de Loïe Fuller, exécutée au pied de la *Victoire de Samothrace*.

Yto Barrada, l'artiste invitée

La plasticienne et photographe, également présidente de la Cinémathèque de Tanger, est l'invitée du festival d'Automne pour les arts visuels. Celle qui explore depuis vingt ans les notions de transmission, de territoire et de tradition sera présente à travers plusieurs expositions parisiennes. À Césure, ancien campus de l'université Sorbonne Nouvelle, elle a imaginé un paysage ouvert réunissant photographies, installations, collages, textiles et imprimés, dont plusieurs inédits. Au centre d'art Immanence, elle met à l'honneur Bettina, photographe new-yorkaise qui immortalisait la ville depuis l'Hôtel de Chelsea. Elle propose aussi un festival de cinéma où l'on pourra voir une sélection de films autour de Tanger, tandis qu'à la galerie Polaris, à côté de clichés personnels, elle a choisi de présenter les travaux d'artistes chers à son cœur, les peintures de Christine Rohmer, les céramiques de Marie Muracciole, les installations d'Élodie Pong, les collages de livres d'Irina Prentice et les assemblages de Laurent Védrine.

Famille du média : **PQN**
 (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : **Quotidienne**
 Audience : **349000**
 Sujet du média :
Actualités-Infos Générales



Edition : **25 septembre 2023**
P.19
 Journalistes : **MARIE-JOSÉ SIRACH**
 Nombre de mots : **567**

Edelweiss, aux origines du fascisme en France

THÉÂTRE Sylvain Creuzevaut s'attaque à la collaboration française à travers les figures d'écrivains et de journalistes convertis à l'idéologie nazie.

Ils s'appellent Pierre Drieu La Rochelle, Robert Brasillach, Lucien Rebatet, Philippe Henriot, Louis-Ferdinand Céline... Ils sont écrivains, journalistes. Certains d'entre eux ont connu les tranchées de la Première Guerre mondiale. Le 6 février 1934, ils étaient de la manifestation antiparlementaire à l'appel des Croix-de-Feu, de l'Action française et de tout un conglomérat de ligues factieuses antirépublicaines. Ils ont en commun un antisémitisme viscéral, un anticommunisme féroce. Plutôt Hitler que le Front populaire, hurlaient-ils avec les loups.

Après avoir monté *l'Esthétique de la résistance*, de Peter Weiss, qui raconte la résistance communiste allemande, Sylvain Creuzevaut met en scène la collaboration française. Pas d'adaptation mais un travail d'écriture de plateau, à partir de lectures et autres documents audio et visuels, pour élaborer, avec les acteurs, *Edelweiss*. Plusieurs tableaux constituent cette pièce, qui se succèdent sans temps mort ni faux raccords, déployant ainsi une frise historique chronologique qui s'autorise quelques allers-retours dans le passé tout

en affirmant une volonté didactique sans faille. On pense à Brecht, évidemment, dans cette adresse au public régulière, dans le jeu farcesque des acteurs, qui n'hésitent pas à s'interpeller ou à commenter leurs propres personnages, dans des saillies humoristiques désopilantes, et dans ce décor à la fois imposant et épuré. Mais aussi dans cette idée d'un théâtre qui s'inscrit dans le présent, notre présent.

ÉVEILLER LES CONSCIENCES

Derrière cette fresque historique, ce décryptage de la collaboration non par les petites mains, mais par ceux qui la théoriserent et en devinrent ses thuriféraires officiels par la littérature ou le journalisme, on entend la petite musique d'aujourd'hui qui se répand, sans complexe, sur les ondes ou les réseaux sociaux. « *Le retour de l'hypothèse fasciste est d'actualité* », dit Sylvain Creuzevaut.

En retraçant la généalogie de l'extrême droite française, on mesure combien ses racines sont profondes et continuent d'irriguer le champ politique. Les Brasillach d'hier ne sont-ils pas les Houellebecq d'aujourd'hui ? C'est en cela que le spectacle de

Creuzevaut est nécessaire, et utile. Parce que l'on croit tout savoir, mais on ne sait plus. Parce qu'on tourne trop vite les pages du livre d'histoire, ou que le livre d'histoire est incomplet. Alors Creuzevaut remet ce chantier historique sur le métier, sur un plateau de théâtre, pas pour nous faire un cours mais pour éveiller nos consciences. Il projette en grand le tableau de Bruegel *l'Ancien*, *Margot la folle*, et son paysage d'apocalypse ; nous téléporte dans la salle d'audience où se déroule le procès de Brasillach ou dans le salon familial de Lucien Rebatet ; nous permet de suivre à la trace Laval, qui ne cesse de devancer les ordres du III^e Reich... Bien après le spectacle, quand le temps commence à faire son œuvre, on se remémore alors l'autre partie de ce diptyque consacré à la résistance communiste allemande. Leur complémentarité s'affirme, comme une évidence. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Edelweiss (France Fascisme), jusqu'au 22 octobre à l'Odéon (salle Berthier, Paris 17^e). Puis en tournée en 2024. *L'Esthétique de la résistance*, création au TNS au printemps dernier ; du 9 au 12 novembre à la MC93 Bobigny.



Les acteurs et actrices ont élaboré la pièce aux côtés du metteur en scène. JEAN-LOUIS FERNANDEZ



CULTURE

La collaboration vue comme une mauvaise farce

A juxtaposer les saynètes, « Edelweiss [France Fascisme] », de Sylvain Creuzevault, rate la dimension épique

THÉÂTRE

Il ne sont pas tous là, mais la brochette composée par Sylvain Creuzevault fait sens : se trouvent convoqués les écrivains Robert Brasillach, Pierre Drieu la Rochelle, Lucien Rebatet et Louis Ferdinand Destouches, dit Céline, en compagnie des politiques Pierre Laval, Marcel Déat, Philippe Henriot ou Otto Abetz. Aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, le metteur en scène présente *Edelweiss [France Fascisme]* : un spectacle en miroir de *L'Esthétique de la résistance*, d'après le livre-somme de Peter Weiss (1916-1982), qu'il a créé à Strasbourg en mai. Cette deuxième pièce sera visible en novembre à la MC93 de Bobigny, où il ne faudra pas la rater.

Lumières grises tirant sur le brun, atmosphère crépusculaire. Tout commence le 19 janvier 1945 avec le procès de Robert Brasillach

devant la cour d'assises de la Seine. L'écrivain sera condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi, et fusillé. Le spectacle revient alors en août 1941 et balaye les années suivantes jusqu'à la Libération et la chute du régime de Vichy. La rafle du Vél d'Hiv, le sabordage de la flotte française à Toulon, la question du service du travail obligatoire, la création du réseau de résistance FTP-MOI Manouchian sont quelques-uns des grands jalons historiques abordés ici.

Quel est le substrat qui amène un intellectuel ou un politique à collaborer avec un régime comme celui des nazis ? De quel ordre est la fascination exercée par le III^e Reich sur une partie des élites françaises ? Comment le nationalisme français traditionnel débouche-t-il sur la soumission à une puissance étrangère ? En quoi le fascisme est-il, lui aussi, un mouvement révolutionnaire ? Que contient cette notion d'« intelligence avec l'ennemi » ? Autant



« Edelweiss [France Fascisme] », à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, en septembre. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

de questions, parmi d'autres, posées par *Edelweiss*, qui tente de décortiquer quelques-uns des mécanismes qui ont amené le régime de Vichy à faire le choix du pire.

Pris au piège de son sujet

La matière historique et intellectuelle brassée est évidemment passionnante, et abordée avec toute l'intelligence et la rigueur requises. Mais pas seulement : Creuzevault fait aussi le choix, osé, du burlesque et du grotesque, de la farce. Mais un type de farce bien particulier, qui d'ailleurs ne provoque pas le rire, mais sert, dit le metteur en scène, à « regarder la barba-

rie autrement qu'avec les yeux de l'effroi ». La remettre à sa place, en quelque sorte. Theodor Adorno écrivait, en 1958, dans son livre *Notes sur la littérature*, que, « indiscutablement, [le fascisme] a un côté dérisoire, ringard, minable, Hitler et les siens ont des affinités électives avec les lettres de chantage et le mouchardage. (...) Mais on ne peut pas en rire. La réalité sanglante n'est pas cet esprit, bon ou mauvais, dont l'esprit pourrait se moquer », concluait le philosophe allemand.

La réflexion et les talents réunis ici devraient donc logiquement déboucher sur un spectacle aussi réussi que l'est *L'Esthétique de la ré-*

sistance. Pourtant, dans *Edelweiss*, le théâtre reste plombé par la complexité du sujet et les précautions à observer pour l'aborder. Les jeux avec les codes du brechtisme, qui fonctionnent à merveille dans *L'Esthétique...*, sont ici beaucoup plus didactiques, et entraînent, par moments, un certain ennui. Surtout, avec le livre de Peter Weiss, on a affaire à une œuvre forte au départ, admirablement pensée dans son rapport entre la fiction et la matière historique. Dans *Edelweiss*, les saynètes se succèdent, sans que l'on puisse être embarqué dans une histoire, avec des personnages. Bref, il

manque un auteur, pour dépasser le simple montage de fragments.

L'idée de « farcer » ces figures, d'en faire ce que Sylvain Creuzevault appelle des « grimaces », n'est pas très opérante non plus. Les personnages passent trop vite, à l'image de Céline, à peine abordé, et sans vraiment convaincre, et de Lucien Rebatet, qui aurait mérité que l'on s'y attarde : cet antisémite forcené, fleuron de l'hebdomadaire *Je suis partout*, fut aussi un critique d'art de haut vol, capable d'apprécier et d'analyser les avant-gardes.

Sans doute le spectacle est-il pris au piège de son sujet, comme c'est

**La distance avec
les figures dont
il est question
empêche
d'entrer dans une
forme de plaisir
théâtral**

souvent le cas : les figures dont il est question ne pouvant en aucun cas susciter une empathie ou une identification, il est difficile de ne pas les regarder comme des marionnettes, avec une distance qui empêche d'entrer dans une forme de plaisir théâtral.

C'est d'autant plus dommage que les acteurs sont formidables : Arthur Igual en Pierre Laval surjouant son côté terrien et bonhomme ; Vladislav Galard en Philippe Henriot complètement à l'ouest ou en Drieu dandy et

mélancolique ; Valérie Dréville en Jeanne Rebatet, contrepoint féminin intéressant dans ce qui est d'abord une histoire d'hommes ; enfin, la jeune Charlotte Issaly, tout juste sortie de l'école du Théâtre national de Strasbourg, qui donne une vraie profondeur à la figure de Brasillach.

Mais l'ensemble a du mal à se départir d'un petit côté « Pieds nickelés au temps de la collaboration », qui certes déjoue toute héroïsation. Que la tragédie soit plus souvent perpétrée par des pantins rongés par le vide que par des monstres est une vérité qui mérite toujours d'être rappelée. Mais, ici, le théâtre se piège lui-même dans son impossibilité d'une construction épique. ■

FABIENNE DARGE

Edelweiss [France Fascisme], de Sylvain Creuzevault. Odéon-Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier), Paris 17^e. Jusqu'au 22 octobre. Festival-automne.com

Famille du média : **PQN**
 (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : **Quotidienne**
 Audience : **797000**
 Sujet du média : **Economie-Services**



Edition : **25 septembre 2023**
P.15-16
 Journalistes : **Philippe Chevilly**
 Nombre de mots : **437**

IDÉES

art&culture
Le triste chant des collabos
à l'Odéon

Philippe Chevilly

« Edelweiss (France Fascisme) » est un spectacle tristement dans l'air du temps. Parce que l'extrême droite grandit en Europe. Parce que la mémoire et la connaissance historiques s'étiolent – quand par exemple des politicien(ne)s hors sol comparent l'actuel secrétaire général du Parti communiste, Fabien Roussel, à Jacques Doriot. Ce dernier est un des (anti) héros du spectacle de Sylvain Creuzevault, évocation de la faillite des politiques et des intellectuels français durant la Seconde Guerre mondiale – Doriot, fervent collaborationniste, hurlant avec les loups Lucien Rebatet, Robert Brasillach, Marcel Déat, Drieu La Rochelle, Céline... qui soutiennent l'idéologie mortifère du III^e Reich. La pièce nous offre un précipité amer, flirtant avec le burlesque, de leur vulgate haineuse, antisémite et pro nazie, masquée derrière leur invocation d'une France éternelle.

L'histoire en rafales

Dans un précédent opus avec les élèves du Théâtre national de Strasbourg, le metteur en scène avait évoqué la résistance allemande au nazisme. C'est le triste envers français qu'il représente ici dans un spectacle nerveux, volontiers didactique, mais puissant. Le parcours de chaque personnage a l'allure d'une longue glissade. On assiste aux marchandages minables de Pierre Laval avec l'ambassadeur d'Allemagne, aux rodomontades de ces intellectuels dévoyés, puis à leur panique quand se profile la défaite allemande.

Sur le plateau presque nu, neuf acteurs et actrices

jouent une trentaine de personnages, portant sur une pancarte le prénom de celui ou celle qu'ils incarnent. Les dates et les lieux des prises de paroles sont projetés sur un rideau qui traverse la scène. En quelques images vidéo est évoquée la résistance du groupe Manouchian et, via un collage pop accompagné de citations, les soubresauts du fascisme d'hier à aujourd'hui.

Entre « morceaux choisis » de discours et pantomimes grotesques, slogans fascistes d'hier et parler du XXI^e siècle, « Edelweiss » se déploie en un geste-manifeste inédit. Des moments marquants, des incarnations fulgurantes (Valérie Dréville en Jeanne Rebatet, Arthur Igual en Pierre Laval), quelques scènes qui traînent en longueur aussi... Le spectacle n'a pas encore tout à fait trouvé son rythme. Mais la capacité de renouvellement et d'invention de Sylvain Creuzevault impressionne. Le passé maudit, ainsi diffracté, nous revient en rafales à un moment où la formule fameuse « plus jamais ça » semble des plus incertaines. ■

THÉÂTRE
Edelweiss
(France Fascisme)

de Sylvain Creuzevault
 Paris, Odéon (Berthier),
 durée : 2 h 20
www.theatre-odeon.eu/fr
 Festival d'automne
 Jusqu'au 22 octobre.
 Tournée en 2024.



Les collaborationnistes, dépeints par Sylvain Creuzevault, dans la voiture de Pierre Laval (Arthur Igual, à l'arrière). *Photo Jean-Louis Fernandez*



CULTURE/

SYLVAIN CREUZEVAULT

«Il faut connaître la genèse de l'extrême droite, sinon comment la combattre ?»

Dans «Edelweiss [France fascisme]», l'auteur ose le burlesque pour mettre en scène des intellectuels collaborationnistes. Pour «Libé», il décrit sa méthode mêlant immersion dans les textes et mise à distance stylisée.

Recueilli par
ANNE DIATKINE
 et **SONYA FAURE**

La pièce se clôt sur une pancarte: «*Méfiez-vous de vos désirs. Ils arrivent.*» Nul besoin de pancarte cependant pour saisir qu'en nous plongeant au sein de l'ultra-collaborationnisme d'écrivains français pendant la Seconde Guerre mondiale, en matraquant leurs arguties et leurs phrasés, le metteur en scène Sylvain Creuzevault creuse les racines de la montée du fascisme aujourd'hui, telle qu'elle ressemble de moins en

moins à un mauvais songe. Pierre Drieu la Rochelle, Lucien Rebatet, Robert Brasillach ne se contentaient pas de rêver le pire, ils le légitimaient. *Edelweiss [France fascisme]* s'ouvre sur le procès de l'auteur de *Notre Avant-guerre*, 35 ans, ancien brillant sujet de l'Ecole normale supérieure, qui sera fusillé en 1945. C'est une jeune actrice, Charlotte Issaly, qui l'interprète, ce qui ne semble en rien étrange. A un autre moment de la pièce, mais cette fois-ci dans une vidéo projetée sur un écran qui couvre toute la cage de scène, elle sera, en très gros plan,

Cristina Boïco, résistante immigrée roumaine réfugiée en France, à la FTP-MOI. C'est dire l'ampleur du projet de Creuzevault qui ne cesse de se diffracter, de nous entraîner dans une myriade de récits, constamment incarnés, jamais illustratifs. Le théâtre ne nous fait pas cours, ne nous assène aucune leçon, mais expérimente des situations historiques avérées qu'il rend tangibles.

Un haut-parleur crache quelques minutes du procès de Brasillach. Le musicien Antonin Rayon manipule, comme il le fera durant tout le

spectacle, des bandes magnétiques enroulées dans un meuble en bois, sorte de rappel des meubles tourne-disque qui trônaient dans les salons bourgeois après-guerre. Épaisseur du son, rapidité de l'action, inventions constantes de la mise en scène alors même que la scénographie ne changera quasiment pas. Le plateau est un plancher, tantôt d'une salle de justice, tantôt de l'ambassade allemande, tantôt même un champ, que deux paysans moissonnent.

Laval (Arthur Igual) et l'ambassadeur d'Allemagne Otto Abetz (Vladislav Galard) fuient en direction de la Forêt-Noire, dans une moitié de voiture. Accident. Ils se hurlent dessus en s'éclaboussant de la lumière des phares. Ailleurs, Céline (Frédéric Noaille) extirpe et remplace la haine dans le corps de ses malades. Madame Rebattet (Valérie Dréville) attend et ordonne. Il y a des rires. L'immense talent de Creuzevault et de l'ensemble des acteurs est de parvenir à ne jamais affaiblir la charge maléfique des «grimaces», pour reprendre son vocabulaire, tout en ne récusant pas l'esprit clownesque. Autrement dit, l'absence d'esprit de sérieux renforce la gravité de ce qui est montré. Un spectacle conçu avec un souci de la précision historique, explique Sylvain Creuzevault, au lendemain de la première.

Vous proposez un spectacle dense, précis, rythmé, rapide, maîtrisé. Le texte est-il totalement fixé ?

Aujourd'hui, oui ! On écrit en improvisation, mais on écrit. Il y a une quinzaine d'années, pour *Notre terre* ou *le Père Tralalère*, on procédait de même, mais plus lentement, avec plus d'hésitations. Avec l'expérience, on va plus vite, on va de plus en plus loin dans la précision du matériau que nous visitons : documents historiques, textes d'intellectuels, journalistes et politiques de la Collaboration, notamment Brasillach, Drieu la Rochelle, Rebattet, Laval... On s'est aussi beaucoup

appuyés sur l'historien Robert Paxton, dont son livre *la France de Vichy* (1973). Je distribue les personnages, que j'appelle des «grimaces», aux acteurs et aux actrices et chacun se concentre sur les écrits et la biographie de cette personne. Puis je me mets à construire des structures, des passages au plateau, comme on ferait un canevas dans une commedia dell'arte. Chacun improvise sur son personnage. Mais il ne faut pas imaginer que la pratique de l'impro implique qu'on ne sache pas à l'avance ce qu'on va faire sur un plateau. Elle est la part vivante d'une structure construite méticuleusement en amont.

Comment se pose au théâtre la question de la fidélité à l'histoire ? Autrement dit : comment le théâtre fait émerger une vérité qui lui est spécifique ?

Dans *Edelweiss*, des personnalités collaborationnistes ayant réellement existé se rencontrent, «grimacent» des événements, que nous «théâtralisons», en nous écartant de l'archive historique... Ces personnalités ont vraiment existé, mais je les ai vite appelées les «grimaces», car de Marcel Déat à Philippe Henriot, je leur tire sur les traits, je les singe. Certains en amalgament plusieurs. Lucien Rebattet, à qui j'invente un père poilu mort à la guerre et un frère qui part rejoindre De Gaulle à Londres, n'a jamais eu de frère, mais c'est le cas d'autres collabos. En s'écartant de certains faits biographiques, on essaie de faire entrer un faux qui pourrait faire revivre le vrai, fossilisé depuis longtemps, de manière plus organique.

Vous posez la question de la responsabilité des intellectuels dans l'avènement d'un fascisme français...

Brasillach et Rebattet étaient critiques d'art, de cinéma et de musique notamment. Chez Dostoïevski, que j'ai beaucoup lu *[et monté ces der-*

nières années, notamment les Frères Karamazov en 2021, ndlr], la figure inverse de l'innocent, ce n'est pas le coupable, c'est l'intellectuel. Celui-ci aurait à voir nécessairement avec la culpabilité, qu'il s'engage ou non. Effectivement, au XX^e siècle, un paquet d'intellectuels sont devenus des bourreaux. La tentation du pire passe chez eux par le langage, par l'art d'agencer les mots, que ce soit comme producteurs de la peur ou de la haine. Cette jouissance de la puissance du langage mène certains à jouer avec le feu. C'est le cas des collaborationnistes que nous mettons en scène. Simone de Beauvoir disait : «*Il y a des mots aussi meurtriers qu'une chambre à gaz*» pour motiver son refus de soutenir la grâce de Brasillach avant qu'il soit exécuté le 6 février 1945. La Collaboration a par ailleurs été pour eux un moment d'opportunisme incroyable. Des médiocres ont tout à un coup eu une possibilité historique d'être révélés, reconnus, d'obtenir des postes de pouvoir.

Comment fait-on entendre des textes de ces gens-là sur scène ?

Quand je parlais du projet, on m'a très vite demandé si ce n'était pas dangereux. Cette question, je ne la comprends même pas. Aujourd'hui, plusieurs représentants de la droite la plus extrême espèrent bien loger à l'Élysée. Il faut connaître la genèse de leur idéologie, sinon comment les combattre ? Savoir que Marcel Déat a nommé son parti le Rassemblement national populaire éclaire le choix du nom du Rassemblement national actuel. L'extrême droite aujourd'hui ne doit pas être la seule à connaître cette histoire. Il y a un risque à entendre ces discours antisémites et fascistes, si on ne veut pas se battre. Mais s'il faut se battre contre un retour du fascisme aujourd'hui – certes sous une autre forme –, on est obligés de se confronter à ces écrits et propos.

Pour échapper au discours, on tente de trouver le jeu, l'écart, le trouble.

On joue avec un fossile qu'on essaie de rendre vivant. Sinon, autant tourner un film d'époque.

N'y a-t-il pas un risque à transformer ces protagonistes en bouffons ?

Le cinéma regorge de films représentant les nazis ou les fascistes en bouffons, mais cela choque ou interroge davantage au théâtre. Je prends l'hypothèse du fascisme très au sérieux, ce qui ne signifie pas que je vais faire du théâtre sérieux, dogmatique. Mon travail, c'est d'agencer les scènes, de distancer le regard. Pour moi, Céline est un personnage de Shakespeare, un fou, au sens théâtral. Et je peux aussi traiter Laval comme un bouffon, à condition que cette bouffonnerie conserve en elle l'effroi de la politique antisémite et fasciste de la France collaborationniste. C'est ce qu'on essaie de faire, notamment en montrant les visages de pantins lugubres et les applaudissements mécaniques qui accueillent le discours de l'ambassadeur d'Allemagne en France Rudolf Schleier – que nous avons réécrit à partir du discours du Sportpalast de Goebbels, un texte absolument fou appelant à la guerre totale. Le théâtre ne peut sans doute pas grand-chose contre la catastrophe qui nous arrive. Mais il en est coloré. Je suis très inquiet.

Qu'est-ce qui caractérise leur écriture ?

Drieu et Brasillach ont peu de points communs stylistiques mais tous deux enroulent une phrase française néoclassique, issue de la structure latine. Ils ne participent pas du tout au renouvellement de la langue comme les avant-gardes surréalistes ou comme Céline. Avec Charlotte Issaly (qui joue Brasillach) et Vladislav Galard (en Drieu la Rochelle notamment), on a essayé de s'approcher de la manière dont ces auteurs écrivaient mais aussi de leur voix, leur élocution : comment ils faisaient entendre les doubles consonnes, roulaient les r. Ce n'est

pas tant les gens de l'époque qu'on imite que les représentations qui nous sont parvenues. J'ignore si les gens parlaient comme ça dans la vie, mais en tout cas, dans les films de cette époque, c'est le cas. Cet apport du cinéma, tout ce fonds culturel commun qui va de la voix d'Arletty à celle de Gabin, permet aussi de manier d'autres focales sur cette période de la Collaboration.

C'est un spectacle total, avec un son mixé en live, des moments ouvertement didactiques, notamment quand la scène se fait gigantesque écran et qu'on apprend pourquoi les juifs

du II^e arrondissement parisien ont été moins nombreux lors de la rafle du Vel d'Hiv que ceux du XII^e...

Je me suis servi des recherches de l'historien Laurent Joly sur la dénonciation des juifs en France. Aujourd'hui, Zemmour prétend que les juifs arrêtés lors de la rafle du Vel d'Hiv étaient des étrangers et que la police française a été protectrice envers les juifs français. Or, les juifs étrangers venus se réfugier en France, naturalisés, ont été dénaturalisés par Vichy, considérés comme apatrides et donc raflés et envoyés dans les camps. Ce qui nous a beaucoup intéressés, c'est l'obsession de Laval pour la construction de la souveraineté française, quand la France est coupée en deux. Et pour démontrer sa souveraineté, il obtient des autorités allemandes que la rafle soit faite par des policiers français. Il tient absolument, au nom de la souveraineté, que ce soit des policiers français qui raflent les juifs et leurs enfants. Pour élaborer ces scènes, on a puisé dans les fiches d'arrestation.

On peut être didactique et faire du théâtre ?

Je n'évite pas systématiquement le didactisme, je l'assume, c'est ma manière de me rattacher à Heiner Müller et Bertolt Brecht ! Quand je

montre deux paysans dont l'un va choisir le maquis et l'autre la collaboration, je fais du didactisme. Brecht écrit des pièces didactiques en son temps de montée du nazisme, avec des gens qui brûlent des livres et arrêtent les juifs et les communistes. Aujourd'hui, on doit renouer avec la pièce didactique, d'autant plus que beaucoup des biens culturels marchands, produits par les plateformes et les réseaux sociaux, brouillent le rapport à la réalité. Avec l'IA, le concept de vrai et de faux a explosé. Mais il se pourrait bien que ce soit l'archaïsme même du théâtre, voir des acteurs de chair et d'os devant soi, qui révèle le plus de vrai. Ce à quoi on tient. Le théâtre s'occupe de la guerre depuis l'Antiquité – de la guerre dans la famille et dans les pays. Peut-être faut-il aujourd'hui écrire de nouvelles pièces de guerre civile. ◀

EDELWEISS [FRANCE FASCISME]

texte et mise en scène SYLVAIN CREUZEVAULT Jusqu'au 22 octobre à Odéon Berthier dans le cadre du Festival d'automne.

L'ESTHÉTIQUE

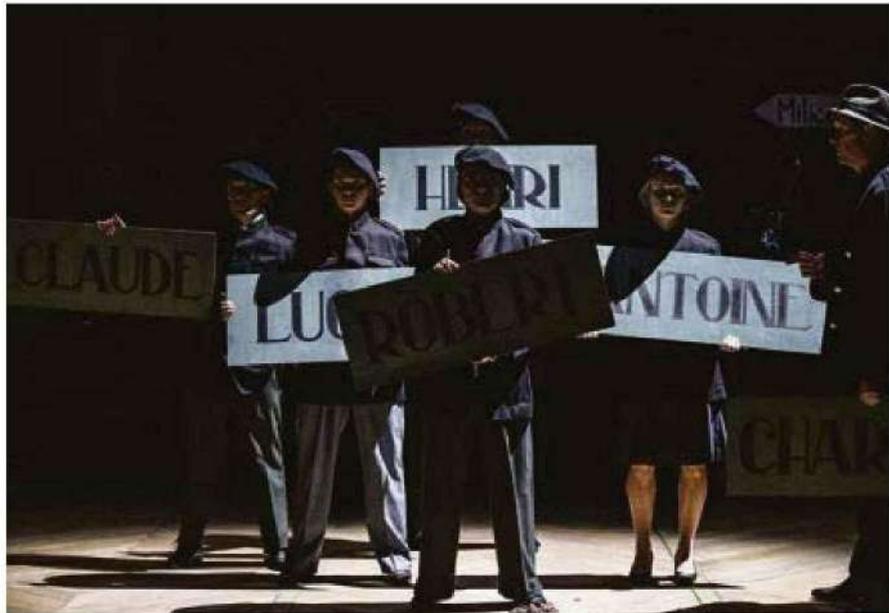
DE LA RÉSISTANCE

d'après PETER WEISS, mise en scène SYLVAIN CREUZEVAULT Du 9 au 12 novembre, MC93 Bobigny dans le cadre du Festival d'automne.



Sylvain Creuzevault
à Eymoutiers (Haute-
Vienne), en mai.

PHOTO JEAN-LOUIS
FERNANDEZ



Edelweiss creuse les racines de la montée du fascisme.



Sylvain Creuzevault appelle «grimaces» ses personnages.

PHOTOS J.-L. FERNANDEZ



CULTURE



Charlotte Issaly, Juliette Bialek, Vladislav Galard, Antonin Rayon dans *Edelweiss* (France Fascisme), aux Ateliers Berthier.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

AUX ATELIERS BERTHIER, LA PIÈCE DE SYLVAIN CREUZEVault ÉCHOUE À METTRE EN SCÈNE L'HISTOIRE DES PRINCIPALES FIGURES DE LA COLLABORATION FRANÇAISE.

ANTHONY PALOU apalou@lefigaro.fr

Selon Sylvain Creuzevault, le gratin de la collaboration pourrait se résumer à un bouseux (Pierre Laval), une brêle (Philippe Henriot), un nabot (Marcel Déat), un grand dadaï (Jacques Doriot), une lope (Robert Brasillach), un régressif (Lucien Rebatet), un dépressif

vaseux (Drieu la Rochelle) et, entre autres lascars, un agité du bocal scatologique (Louis-Ferdinand Céline). Bref, une brochette d'abrutis sortie d'une pochette-surprise. Cette valse de fantoches pourrait faire sourire, mais Creuzevault n'est pas Mel Brooks et n'en a pas la prétention. Faire rire n'est pas son but, quoique.

Creuzevault a l'esprit de sérieux bien vissé : il a des messages à nous faire passer. Il se veut presque psychanalyste. Autant dire que sa démonstration sans queue ni tête ennue ferme. Juste un cortège de saynètes décosues, informes, discordantes, à peine rythmées. Un assemblage bancal. L'ambition de mettre en scène une grande pièce sur la col-

laboration était sans doute une erreur. Monter une bonne tragicomédie ciblée sur un fait précis eut été suffisant. Par exemple, le procès de Brasillach en janvier 1945 par lequel *Edelweiss (France Fascisme)* commence. L'écrivain est interprété par Charlotte Issaly avec petites lunettes rondes et cheveux gominés et parfois, eh, eh, seins à l'air tout en roulant les « r ».

Des « Deschiens » version nazie

Revenons à la scène du procès. Elle nous remet en tête l'aveuglement de certains intellectuels qui ne voyaient pas plus loin que la lettre. Ce procès à lui seul aurait fait la pièce. Las, nous remontons le temps. Nous voilà en 1941. Trois types bourrés pérorent sur la sainte collaboration, l'affaire Dreyfus, du « Juif Robespierre », du bolchevisme. Il s'agit de Marcel (Déat), de Jacques (Doriot) et de Philippe (Henriot), respectivement incarnés par Pierre-Félix Gravière, Frédéric Noaille et Vladislav Galard qui ne sont pas mauvais. Des « Deschiens » version nazie. Puis le spectacle toussote péniblement jusqu'à la Libération passant en revue, vidéos à l'appui, la rafle du Vél' d'Hiv', le problème du STO, le sabordage de la flotte française à Toulon, le FTP-MOI de Manouchian, etc. Pendant ce cours d'histoire pour les nuls, sur scène, nos pleutres fanfarons versent dans le grand cirque rudimentaire où la perte de contrôle semble être le mot d'ordre.

« *Le théâtre est probablement mauvais (il est presque toujours mauvais) parce que l'auteur est obligé (il est presque toujours forcé) d'inventer quelque idiotie ou fausseté palpable pour "faire avancer les choses"* », disait un génial poète qui lui aussi s'égara pendant la guerre et que doit probablement connaître Sylvain Creuzevault : Ezra Pound. Il aurait dû le relire car question idiotie, le metteur en scène n'a pas freiné.

Creuzevault est pourtant un garçon intelligent. Ses *Frères Karamazov* nous avaient mis à genoux et nous irons voir volontiers son *Esthétique de la Résistance* (en novembre prochain à la MC93 de Bobigny) sans doute d'une autre tenue. La collaboration l'a mis dans de beaux draps si on peut dire et nous n'avons qu'une seule envie, relire *D'un château l'autre*, de Céline, chef-d'œuvre sur la

déroute et le spectacle étourdissant de cette bande de pantins collabos, chairs mortes échouée à Sigmaringen. À côté de ça, *Edelweiss* semble bien peu de chose, tout juste une nullité ambitieuse qui voudrait nous rappeler que les braises du fascisme rougeoient encore dans l'âtre européen. ■

Edelweiss (France Fascisme), à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, aux Ateliers Berthier (Paris 17^e), jusqu'au 22 octobre.

www.festival-automne.com

 **SCÈNE L'INTERVIEW**

« C'EST AUSSI
PAR
COLÈRE
contre le monde
de la culture
que j'ai fait cette pièce »

Sylvain Creuzevault et ses acteurs se lancent dans une pièce ambitieuse, mettant en scène Céline Rebatet, Brasillach, Pierre Laval et autres figures de la Collaboration. Une question centrale : la responsabilité de l'intellectuel en temps de crise. À quelques jours de la Première aux ateliers **Berthier**, nous avons pu rencontrer le metteur en scène en répétition.

PAR **ORIANE JEANCOURT GALIGNANI**



© JL FERNANDEZ

Photos de répétition d'Edelweiss

Sylvain Creuzevault tourne autour de la révolution, comme d'autres autour de l'amour. *Avant la terreur*, *Le Capital et son singe*, *Les Démons*, *Esthétique de la Résistance*, autant de pièces qui nous plongent dans l'idée du grand soir populaire. Qu'il s'agisse de la Terreur, de la première Révolution russe, des révolutions de 48, ou des communistes allemands des années 30, ses territoires sont ceux de l'histoire de la gauche révolutionnaire. Ce passionné de Brecht cherche à la faire vivre à travers visages et corps. Nous faire sentir la révolution, jusque dans son échec. Creuzevault n'est pas un penseur de la vie individuelle mais de systèmes, de structures, de mouvements de pensée, fidèle qu'il est au sillon marxiste. Un sillon qui le plus souvent nous ennuie. Et lorsqu'il convoque Margaret Thatcher dans *Le Grand Inquisiteur*, donnant à bouffonner une des figures les plus épuisées du libéralisme, applaudi par un public acquis automatiquement à la cause, nous ne l'avons pas suivis. Mais on demeure saisi par son théâtre, qu'il emprunte les chemins de l'adaptation romanesque, ou de la pure création comme aujourd'hui. Pourquoi ? La réponse n'est pas simple, mais fut une évidence lorsque j'ai vu *Les Démons* aux Ateliers Berthier il y a quelques années. Creuzevault mena la pensée dostoïevskienne du chaos plus loin que jamais. L'une des dernières scènes qui voyait Dréville tourner sur un fauteuil roulant un poulet à la main dans un état sauvage inouï, demeure un grand moment de théâtre. La suite du cycle Dostoïevski a permis à Creuzevault de déployer un théâtre qui déjoue

les attentes : sobre lorsqu'on l'attend épique, bouffon lorsqu'on l'imagine grave, documentaire en pleine satire. Artiste de grandes œuvres, il forge l'enjeu esthétique de son théâtre dans la manière dont il accorde vidéo, musique, registres de jeu, à un rythme implacable. C'est frappant dans le récent *Esthétique de la Résistance* qui épouse l'ambition monstre du roman de Peter Weiss, et s'en approprie l'érudition comme la pensée historique avec un sens du jeu déconcertant. C'est là qu'on s'approche de la singularité de Creuzevault et de sa bande, ils n'ont pas peur de grand-chose, sinon de la pesanteur et du conformisme. Pas peur même d'éreinter ceux qui les entourent ; les intellectuels, les artistes. *Edelweiss* en atteste plus que n'importe laquelle de leurs pièces. Ils y abordent une révolution pour le moins inattendue dans leur théâtre, la « Révolution nationale » de Vichy. Et les personnages sur scène sont bien étrangers aux intellectuels d'habitude convoqués : Lucien Rebatet, Robert Brasillach, Céline, Drieu La Rochelle. Bref, une bande d'affreux qui s'expriment bien, notamment grâce aux textes que Creuzevault et son équipe ont sélectionnés. Textes de l'antisémitisme érigé en vision, du nationalisme viscéral, du grand homme et de la victoire du peuple. Nous les suivons d'année en année, des débuts de Vichy à leurs procès, dans leur succès, leurs folles espérances, et leurs chutes. En contrepoint, de longues scènes reviennent sur la rafle du Vel d'Hiv, ou sur le procès de Léon Blum avec une précision documentaire. Peut-être est-ce d'ailleurs une pièce dont le hors-champ joue un rôle aussi essentiel que la scène.

| SCÈNE L'INTERVIEW



Photo de répétition d'*Edelweiss* avec de gauche à droite, Charlotte Issaly, Juliette Bialek, Valérie Dréville, Lucie Rouxel

La satire semble aussi tenir une place centrale, atteignant même un humour noir, grinçant, qui sied justement aux trajectoires des collabos. Chute morale, chute intellectuelle, les deux ne font qu'un dans cette pièce qui souligne aussi la puissance de séduction de la pensée fasciste, et sa ténacité. Ainsi de l'idée de « décadence » que l'actrice Charlotte Issaly psalmodie sur scène, la citant dans les textes de Houellebecq, Zemmour... C'est bien là ce que souhaitent nous raconter Creuzevault et ses acteurs, la résurgence de « l'hypothèse fasciste » à notre époque. Une nouvelle fois, des intellectuels en mal de sensation forte trouvent dans le désir de renverser les tièdes, les démocrates, les nuancés, les humanistes, une voie vers la reconnaissance. On connaît le hoquet de l'histoire, il trouve dans la pièce de Creuzevault son malaise.

Et pourtant, c'est un metteur en scène plein d'allant qui me répond un matin de répétition, à quelques jours de la première d'*Edelweiss*, offrant à la vivacité de sa réflexion, temps et dialectisme.

« Il y a dans la pièce une volonté de bouffonnerie, et une volonté d'injure de ma part »

Quel rapport entretient *Edelweiss* avec *L'Esthétique de Résistance* que vous venez de créer au TNS ?

L'Esthétique de la Résistance, c'était rendre hommage à un auteur qui s'intéresse aux résistants allemands, qui fait la critique du stalinisme avec la volonté de ne pas refermer l'hypothèse communiste, un écrivain

qui appartient à une époque d'utopie, les années 70, bref, un auteur que je trouve très sympathique... Alors que là, on aborde des auteurs qu'on déteste, ça ne produit pas le même

rapport aux œuvres, on est traversé d'une nervosité, d'une colère. Donc je pense que cette production créera plus de clivages, de dissensus, que celles d'avant.

N'est-on pas aussi sur un mode plus satirique que *L'Esthétique de la Résistance* ?

Oui, il y a dans la pièce une volonté de bouffonnerie, et d'injure de ma part. Et en même temps, il y a une colère qui ne s'adresse pas aux auteurs

fachos français, mais à celles et ceux qui discutent aujourd'hui de savoir si avec le fascisme, il faut faire les démocrates. Je vois comme cette question est omniprésente, dans le théâtre subventionné notamment : est-ce qu'il faut se comporter en démocrate avec les fachos ? Est-ce qu'il faut être violent, ou pas violent, avec les fachos ? Ou ceux qui écrivent des pièces pour raconter comment on n'a pas vu la chose fasciste venir ; ça me rend fou.

Pourquoi ?

Parce que c'est déjà toujours là. Comme disait Benjamin, l'état d'urgence, c'est avant tout de suspendre l'état d'urgence. Il y a un aveuglement autour de moi sur le politique. Il y a vingt ans, dans notre compagnie, on voulait faire politiquement du théâtre. Non pas du théâtre politique, mais politiquement du théâtre, comme dirait Godard. Donc dans la manière de s'organiser, dans la question des salaires... Au fur et à mesure, et alors que le monde rentrait en fusion, j'ai eu tendance à me dire que cette volonté de charger politiquement notre théâtre, ne servait politiquement à rien, et abîmait notre théâtre. Et je me suis dit qu'au contraire, il faut protéger le théâtre du discours politique. Nous sommes dans un moment, pour un tas de raisons historiquement compréhensibles, où la représentation théâtrale est niée, presque abolie pour un tas de nécessités d'ordre de visibilité des minorités et de luttes de différents groupes pour accéder à cette visibilité. Cette question discursive du théâtre pose sa nécessité, mais pose aussi sa critique du théâtre.

Est-ce que ça vous inquiète ?

Non, je crois que tout le monde panique. Il y a une espèce de catastrophisme qui conduit à une pensée triste. Quand je rencontre des jeunes gens, je vois comme la question d'aller vers l'autre, la question de choisir la représentation, et la question du sujet, de soi comme centre de tout, se frottent, co-existent. Je crois qu'il faut trouver les manières dialectiques pour trouver un dépassement qui récupère l'une, sans sacrifier l'autre. J'ai assisté à une rencontre après un spectacle de Jonathan Capdevielle, dans lequel il y avait une actrice qui avait un faux corps, qui la faisait très grosse. Quelqu'un a pris la parole pour dire, je ne comprends pas pourquoi, alors qu'il y a tant de gens en surpoids sur le marché du travail, vous ne fassiez pas appel à eux plutôt qu'à quelqu'un

qui joue. Jonathan, ça l'a rendu fou, parce que la personne n'avait pas compris qu'il s'agissait d'une forme théâtrale que l'on appelle le bouffon, et qui exclut tout naturalisme. C'est très intéressant lorsqu'on fait de la formation et qu'on se retrouve face à une jeune actrice qui dit qu'elle ne peut pas incarner autre chose qu'elle-même, de penser que toute l'histoire du théâtre a été fondée sur cette idée d'incarner quelqu'un d'autre. Mais je ne crois pas qu'il faille avoir peur des nouvelles frictions dans la question de la représentation, c'est de là que naîtra son évolution. Peut-être qu'on arrivera à une négation totale de la représentation, ou alors à sa réinscription dans un nouvel ordre de concepts et de pratiques.

Vous êtes dans la représentation de votre côté, choisissant de faire de Rebatet une femme, ou de Pierre Laval et Otto Abetz un couple de guignols...

« On aborde des auteurs qu'on déteste, ce qui provoque une nervosité dans la pièce »

Est-ce que vous ne craigniez pas d'essayer certaines critiques en abordant de manière bouffonne cette période encore sensible de l'Occupation ?

J'imagine toujours que le spectateur a en lui une intelligence et une distance qui lui permettent de voir

ce que nous tentons de montrer à travers ce rire. Et puis il y a des passages dans la pièce qui sont plus didactiques, comme sur la rafle du Vel d'Hiv, ou le procès de Léon Blum... Mais c'est vrai qu'il y a un jeu de distance qu'on se permet parce qu'on est en 2023. À la fin des années 90, les spectacles de Jean-Pierre Vincent sur Vichy dénotent d'un sérieux né du fait que nous sommes à un moment où les gens parlent encore à des témoins directs. Ce qui n'est plus mon cas. Quoique, Arthur Igual, qui joue Laval, a perdu son grand-père à Auschwitz, et son père a échappé in extremis à la rafle du Vel d'Hiv, et moi, mon père, qui était très vieux, né en 1936, m'a raconté ses souvenirs d'enfance pendant la guerre. Mais disons que même si Arthur et moi avons eu des contacts directs avec la guerre, je me suis adressé à l'équipe en me demandant : quelle position pouvons-nous prendre dans la forêt des signes qu'est devenue l'Occupation ? Nous avons beaucoup lu, mais les témoins ont disparu. On est dans une configuration qui me permet de regarder le traumatisme avec clownerie, tout en adoptant une distance qui permet de dire, mais qu'est-ce qui s'est passé ? ! Parce que quand on plonge dans les détails de cette période, c'est difficile affectivement à appréhender. Surtout

**EDELWEISS
(FRANCE
FASCISME)**

texte et mise en scène
Sylvain Creuzevault,
Théâtre de l'Odéon,
ateliers Berthier, du
21 septembre au 22
octobre, theatre-
odeon.eu

lorsqu'on n'a plus personne pour nous raconter le quotidien, les queues, le rationnement, la peur de s'exprimer, la méfiance qui règne, ce que Brecht a très bien décrit dans *Grand-peur et misère du III^e Reich*, la peur de l'Autre, pas du voisin, mais de ta femme, ton enfant. Pour ressaisir tout ça, il faut le rejouer. C'est pour ça que je préfère parler de « grimaces » plutôt que de personnages, parce qu'il faut grimacer pour recomposer de manière ludique, plutôt que d'essayer d'être fidèle, afin que du vrai jaillisse. Je ne crois pas à une reconstruction positive du vrai, soixante-dix ans après les faits. Et puis nous faisons un théâtre qui s'intéresse au mouvement de la pensée, à la manière dont elle affecte des corps, comment une idée peut devenir un poison dans certaines circonstances, comment on peut vivre en union avec une idée, comme avec un dieu...

Vous traitez de la même manière les écrivains et les hommes politiques... Vous n'avez aucune indulgence eu égard au talent littéraire de Céline ou Drieu ?

Je n'ai pas cette indulgence, et je ne l'ai jamais eue. Ce qui m'a donné envie de m'intéresser à la pensée fasciste française, c'est qu'elle n'est pas issue des politiques, mais des intellectuels. D'ailleurs tout le fascisme européen est issu de Maurras et de Barrès, Mussolini va le puiser là. J'essaie d'imaginer parfois la posture de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre, qu'on appelait « les intransigeants » pendant l'épuration. Ce qui s'est passé en 44, 45, c'est-à-dire la Libération, puis l'épuration, notamment intellectuelle, a construit le paradigme de la vie intellectuelle française à partir de 45 : elle a défini la place des intellectuels dans le débat public, que ce soit le rôle des intellectuels dans la pensée sociale jusqu'à 68, et puis le début de la nouvelle philosophie. Et tout cela a écrasé la pensée fasciste de manière très brutale, c'est vrai. Il y a eu une censure contre cette pensée, parce que c'était un combat, c'était la suite de la guerre. Cette pensée a rejailli au moment de la guerre d'Algé-

rie, elle s'est réorganisée à ce moment-là. Et aujourd'hui, les mots se relibèrent, et on a des pensées et des phrases qui sont des copiés-collés des phrases de Rebatet, de Drieu-La Rochelle...

Vous citez Houellebecq, Michel Onfray...

Oui, il suffit de se baisser pour les ramasser. On retrouve les phrases de Rebatet ou Brasillach chez les Houellebecq, Zemmour, Nabe... Mais ce qui m'énerve, c'est que ce retour excite. D'ailleurs, vous avez sans doute remarqué le regain de la forme de pamphlet, c'est-à-dire de la haine écrite. C'est pour ça que je suis énervé de la posture d'intellectuels qui réfléchissent à comment ça a pu arriver... Lever les mains au ciel, en étant désarmés, ça

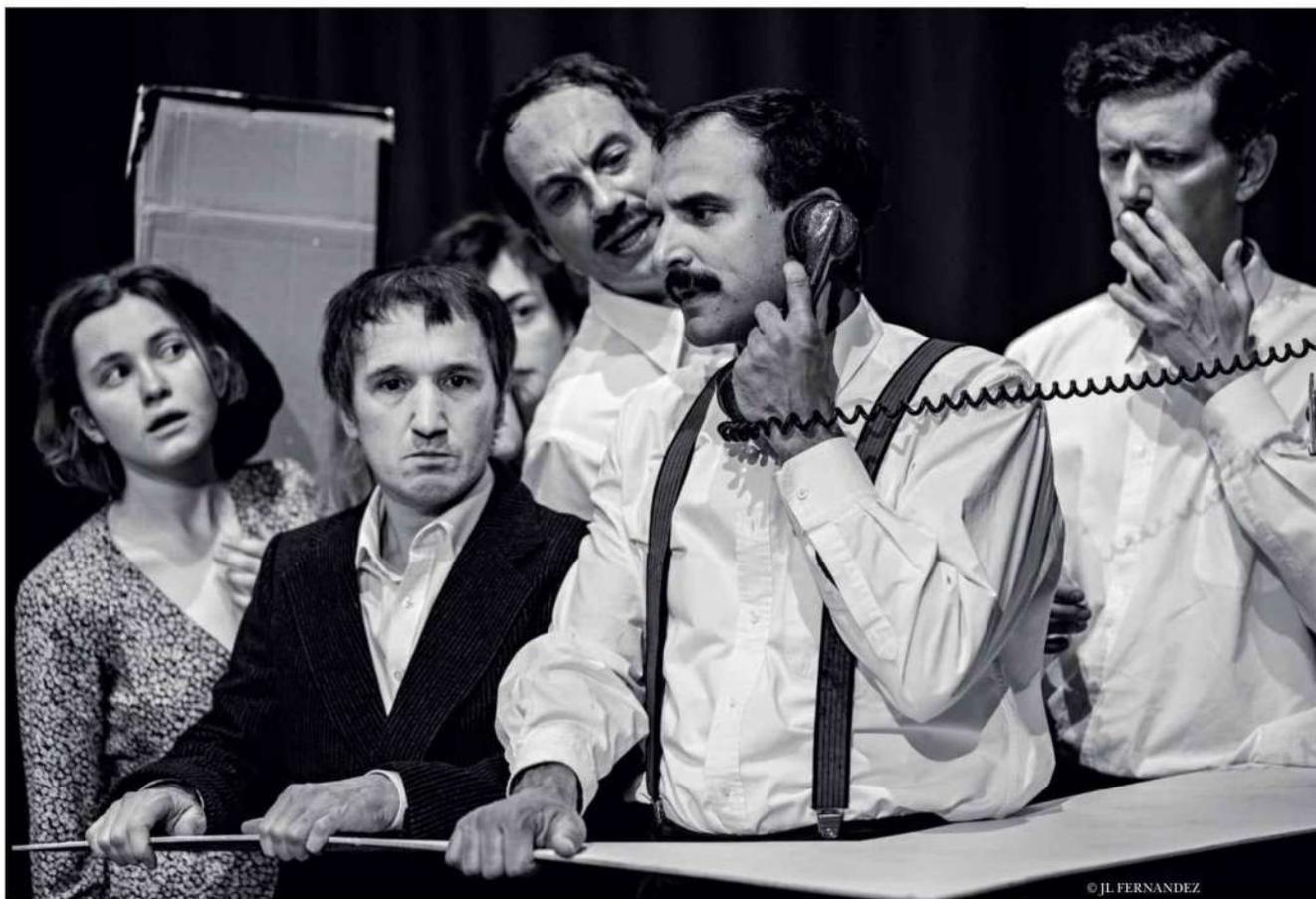
ne va pas. Mais une nouvelle fois, je ne crois pas que je combatte au théâtre. Ça c'est quand on est jeune. Le geste de combat est en dehors du théâtre, dans le militantisme, le syndicalisme, dans la rue. Mais c'est vrai que je suis entré dans ce projet par ces émotions : mon courage, ma lâcheté, et parfois mon désespoir face au retour de tout ça. Je voulais mettre en scène ces hommes-là aussi par provocation envers le milieu culturel français, notamment théâtral : contre sa passivité, sa manière d'être servile à cause des subventions, son manque d'offensivité, son mutisme permanent face au combat... C'est donc aussi par colère

« Il faut protéger le théâtre des discours politiques »

« On retrouve les phrases de Rebatet ou Brasillach chez Houellebecq, Zemmour, Nabe... »

contre le monde de la culture que j'ai fait cette pièce. J'ai voulu faire un anti-théâtre brechtien, ni chrétien ni documentaire, en ne disant pas, « attention, attention », non j'ai voulu faire la beauté

du mal, pour leur dire, « vous m'emmerdez » ! Et puis on ne peut pas combattre les fachos, sans connaître leur pensée. Mais je ne veux pas de position morale, d'ailleurs en écrivant la vie de ces gens-là, on comprend leurs itinéraires. Ceci dit, je pense que je serais du côté d'André Breton, qui a refusé de signer la lettre de soutien à Céline lorsqu'il était en prison. Je ne crois pas que ce genre d'écrivains, ni que la pensée fasciste, aient besoin de soutien, ils ne disparaîtront jamais, c'est comme l'eau, ça revient toujours. Comme disait Brecht, le fascisme, ce n'est pas le contraire de la démocratie, c'est son évolution en état de crise.



© JL FERNANDEZ

Photos de répétition d'*Edelweiss*, Arthur Igual au centre

Il est frappant quand on voit la trajectoire des écrivains que vous mettez en scène, que certains viennent du communisme, de la gauche et puis épousent le nationalisme agressif et le racisme propres à Vichy...

Oui, le fascisme est un mouvement révolutionnaire. En ce sens-là, les fascistes ont toujours eu une admiration pour Lénine. C'est à partir de la révolution bolchevique que le fascisme va se développer, pour la contrer. Mais le principe de retournement doit être regardé avec méfiance, Déat et Doriot se sont dit jusqu'au bout de gauche.

Ce qui sous-tend ce spectacle, comme les *Démons* il y a quelques années, c'est ce mystère de la fascination de la violence qui traverse les intellectuels. Est-ce une question à laquelle vous vous heurtez inlassablement ?

Inlassablement. C'est Dostoïevski qui dit que dans le

christianisme, il y a l'innocent d'un côté, et l'intellectuel de l'autre. L'intellectuel a une capacité de violence inouïe. Nombre d'intellectuels sont devenus les pires politiques de l'histoire de l'humanité, je pense à Pol Pot par exemple. Parce que l'intellectuel met en jeu sa jouissance dans son rapport à la morale. Il y a le jeu faustien qui voit l'intellectuel jouir d'aller toujours un peu plus loin dans les mots. C'est ça qui va être posé par les drôles de tribunaux d'après-guerre par la fameuse question de Rebatet, « est-ce qu'un intellectuel ne fait pas plus de bruit que de mal ? ». Simone de Beauvoir répondra, « il y a des mots aussi meurtriers que des chambres à gaz ». La responsabilité de l'intellectuel devant le peuple, les conséquences de ses mots, les détonateurs qu'ils peuvent être, la jouissance qu'ils procurent, voilà à peu près notre sujet. Et on sait bien que dans le chaudron du mal, les intellectuels pataugent avec allégresse... ●



IMAGES/

Que des numéro 10

Les choix culture de «Libération»



RMN-GP

Expo Amedeo Modigliani

«Amedeo Modigliani, un peintre et son marchand» met en lumière la mutuelle admiration et complicité entre l'artiste italien et son marchand d'art Paul Guillaume. Au musée de l'Orangerie de Paris, jusqu'au 15 janvier.



MOONSHAKER

Cinéma «le Procès Goldman»

Aimanté à la figure fascinante de son protagoniste, le huis clos judiciaire du cinéaste Cédric Kahn, feu croisé de coups d'éclat, expose les préjugés racistes dans la fureur d'un tribunal. En salles.



J.-L. FERNANDEZ

Théâtre «Edelweiss [France Fascisme]»

Sylvain Creuzevault ose le burlesque pour mettre en scène des intellectuels collaborationnistes, et nous entraîne dans une myriade de récits diffractés. A l'Odéon Berthier, jusqu'au 22 octobre.



OLIVIER METZGER

Musique Clara Ysé

Avec *Oceano Nox*, la chanteuse de 30 ans signe un premier album aux sonorités éclectiques dans lequel elle se penche sur ses fêlures intimes. En concert le 3 octobre à Vesoul, le 15 à Nancy et le 6 novembre à Paris.



METEOR FILMS

Cinéma «N'attendez pas trop de la fin du monde»

Mêlant les genres et dynamitant l'image, entre TikTok et Lewis Carroll, Radu Jude fait jaillir une héroïne prolétaire de l'audiovisuel traversant à toute allure la violence. En salles.



M. ARGYROGLO

Expo Ndaye Kouagou

Exposé au Frac Ile-de-France, le jeune artiste autodidacte joue le rôle de guide pour le visiteur, invité à parcourir son jardin secret. «A Change of Perspective», jusqu'au 18 février au Plateau.



PROD. RECTANGLE

Série «Tant qu'ils ne trouvent pas le corps»

A partir de nombreuses images d'archives, la série documentaire explore l'une des affaires criminelles françaises les plus célèbres, le meurtre en 1977 de l'héritière d'un casino niçois. Sur Arte.



20TH CENTURY STUDIOS

Cinéma «The Creator»

Issu du cinéma indépendant, le Britannique Gareth Edwards signe un blockbuster réjouissant sur les robots et l'IA, loin des schémas des productions actuels, tourné en décors naturels. En salles.



ALEXANDRE ISARD

Musique Chilly Gonzales

Le pianiste canadien sort «French Kiss», un album rapé, mais surtout parlé, après une décennie instrumentale. Un retour salutaire pour l'artiste quinquagénaire, qui déclame son amour à la musique française, d'Aznavour à Daft Punk.



CHARLES DUPRAT

Opéra «Lohengrin»

Le metteur en scène russe Kirill Serebrennikov revisite Wagner à l'Opéra-Bastille, en faisant des protagonistes les victimes collatérales de la guerre en Ukraine. Etrangement kitsch et séduisant. Jusqu'au 27 octobre.

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **1093000**

Sujet du média : **Lifestyle**

Tourisme-Gastronomie



Edition : **Du 04 au 10 octobre**

2023 P.21

Journalistes : **F.P.**

Nombre de mots : **182**

Edelweiss [France fascisme]

Mise en scène de Sylvain Creuzevault. Durée: 2h30. Jusqu'au 22 oct., 20h (du mar. au sam.), 15h (dim.), Odéon – Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17^e, 01 44 85 40 40, (8-36€). Dans le cadre du Festival d'automne à Paris.

Ambitieux, courageux, politiquement engagé

de vouloir mettre en théâtre la collaboration de grands intellectuels français avec l'ennemi nazi, d'interroger leur fascination pour le fascisme. Mais malgré quelques très belles scènes, Sylvain Creuzevault choisit-il la bonne forme en présentant le gratin de la collaboration intellectuelle sous l'Occupation en une suite de tableaux plutôt burlesques, histoire de ne pas avoir l'air de céder à leurs discours? Dans un espace géant aux indistinctes allures de bibliothèque – de Robert Brasillach (1909 – exécuté en 1945) à Pierre Drieu la Rochelle (1893 – suicidé en 1945), de Lucien Rebatet (1903-1972) à Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) –, tous semblent ici des guignolos antisémites. Malgré les louables efforts pédagogiques du metteur en scène qui date les situations, on ne peut mesurer leurs fulgurances séductrices ainsi que leurs forces toxiques. – **F.P.**

JEAN-LOUIS FERNANDEZ



LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

I

Edelweiss

[France Fascisme]

Théâtre

Sylvain

Creuzevault

| 2h20 | Mise en scène de l'auteur | Jusqu'au 22 oct., Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, Paris 17^e, tél. : 01 44 85 40 40, dans le cadre du Festival d'automne; puis du 28 fév. au 5 mars à Toulouse (31), du 12 au 15 mars à Saint-Étienne (42), les 21 et 22 mars à Annecy (74), les 27 et 28 mars à Brive (19), les 30 et 31 mai à Cergy-Pontoise (95).

II

Médecine générale

Théâtre

Olivier Cadiot

| 1h35 | Mise en scène Ludovic Lagarde | Jusqu'au 6 oct., MC93 Bobigny, tél. : 01 41 60 72 72; puis les 16 et 17 fév. à Lorient (56), et du 19 au 23 mars à Rennes (35).

« Pour rester français, nous devons être allemands. L'Allemagne nous ouvre les portes d'une révolution que nous sommes incapables de réaliser... L'Allemagne nous demande, à nous Français, de nous engager avec elle... » explique en août 1941 à sa mère l'écrivain, journaliste critique d'art et de musique Lucien Rebatet (1903-1972), dans *Edelweiss [France Fascisme]*, le dernier spectacle écrit et dirigé par Sylvain Creuzevault.

Ambitieux, de vouloir mettre en théâtre la collaboration de grands intellectuels français avec l'ennemi nazi, d'interroger leur fascination pour le fascisme. Histoire de prévenir de potentielles dérives dans l'Hexagone ? « *Ils arrivent* » s'écrit en lettres noires, à la fin du spectacle, sur le rideau de scène; puis la phrase se complète : « *Méfiez-vous de vos désirs.* »

Donc : « Méfiez-vous de vos désirs, ils arrivent. » Désirons-nous secrètement le fascisme, selon Sylvain Creuzevault ? Comment cède-t-on à la barbarie, comment s'empare-t-elle de notre âme, de notre corps, de nos réflexions comme de nos désirs ? C'est peu dire que le metteur en scène de 41 ans cherche à creuser la blessure, à fouiller la plaie avant une possible prise de pouvoir par l'extrême droite à la prochaine présidentielle. Rare artiste engagé d'aujourd'hui, il cite encore en vrac entre deux scènes les noms de Laurent Wauquiez, Michel Houellebecq (et bien d'autres) pour signifier l'éventuelle tentation du pire. Mais choisit-il ici la bonne forme, celui qui s'était déjà confronté à la Terreur d'un Robespierre (*Notre terreur*, 2009) et au marxisme (*Le Capital et son singe*, 2014) ? Pas facile, malgré quelques

louables efforts de pédagogie, de faire cohabiter en scène Robert Brasillach (1909-exécuté en 1945), Pierre Drieu la Rochelle (1893-suicidé en 1945), Lucien Rebatet ou Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) sur un espace géant aux allures de bibliothèque. Histoire de ne pas avoir l'air de céder à leur discours, Creuzevault a choisi de les incarner en une suite de tableaux burlesques, volontairement distancés.

Mais ils sont bien plus fins, plus roués, plus séducteurs et pernicieux que cette galerie de guignols antisémites et cabots. À les présenter comme des zigotos, Creuzevault parvient certes à faire théâtre et à réussir même quelques scènes superbes. Mais viser le grotesque égare le propos affiché au départ. N'est pas Charlie Chaplin et son *Dictateur* qui veut... Et finalement, ce sont les hommes politiques, moins ridicules, qui se sortent le mieux de cet absurde carnaval, accompagnés d'images d'archives fortes et d'une superbe bande-son. Pour signifier combien, quels qu'ils soient, comptent finalement peu les intellectuels et la pensée ? Drôle de discours.

Autrement virtuose et légère est la très intrigante *Médecine générale* prescrite par Ludovic Lagarde à partir d'un roman de son habituel complice, le sibyllin et drolatique Olivier Cadiot. Dans des décors gris à l'élégance subtile, au milieu, parfois, d'images de ciels à la poésie infinie, trois endeuillés au bout du rouleau tentent de « repartir de zéro » dans la maison abandonnée de l'un d'eux. Un écrivain (Laurent Poitrenaux), une anthropologue (Valérie Dashwood) et un jeune pianiste-arrangeur de sons (Alvise Sinivia) vont ainsi dialoguer, façon Harold Pinter, pour échapper à leur glauque déprime. Si le verbe de Cadiot est d'une sophistication parfois obscure, quel plaisir, quoi qu'on comprenne, de fréquenter cette incongrue trinité-là ! Vêtus de sobres costumes noirs et de chemises blanches, les trois comédiens rivalisent d'exercices mentaux, philosophiques et rigolos, merveilleux acrobates d'un trio musical comme théâtral. Laurent Poitrenaux est leur Monsieur Loyal. Comme toujours imprévisible, insensé et étonnamment inquiétant à la fois. Exceptionnel ! ●



Médecine générale. Un trio corrosif tente de soigner sa déprime...



théâtre

Critique

Edelweiss [France Fascisme]

ODÉON - THÉÂTRE DE L'EUROPE, ATELIERS BERTHIER / TEXTE ET MISE EN SCÈNE, SYLVAIN CREUZEVault

Sylvain Creuzevault et ses brillants interprètes dressent un portrait du fascisme français qui invite le spectateur à interroger la manière dont il en reçoit le discours. Éclairant et glaçant !

Les chromos historiques, l'hagiographie des 75000 fusillés, les alarmes répétées après la Seconde Guerre mondiale nous le répètent à l'envi : plus jamais ça ! Cette injonction s'accompagne souvent d'une caricature grotesque : les méchants sont ridicules ; les héros sont valeureux et beaux jusque dans le sacrifice. Cette présentation vise à rassurer : personne ne se laissera aller à reproduire les érucations haineuses, la compromission lâche et l'aveuglement veule des collabos. Tous héritiers de la Résistance : de la lecture de la dernière lettre de Guy Môquet à la panthéonisation des Justes. On se rendort, le devoir de mémoire accompli, pendant que, à bas bruit, le fascisme prospère, entre antiparlementarisme revendiqué et xénophobie décomplexée. Sylvain Creuzevault nous prévient d'emblée : alors qu'on s'installe dans la salle sans vraiment y prêter attention, le sous-texte du titre apparaît sur le rideau de scène. Entre les lignes, entre les lettres, le fascisme est là. Gare à qui ne sait pas lire ! D'autres indices émaillent le spectacle et font frémir quand on y réfléchit après-coup. La mort de

tous les « petits papas », tombés pour rien au champ d'honneur de 14-18, justifie la transformation du pacifisme viscéral des survivants de la Der des Ders en refus d'un nouveau conflit qui privera derechef les blés de moissonneurs. La très belle analyse de *Margot l'enragée* de Brueghel l'Ancien sonne comme une éblouissante mise en garde contre les horreurs de la guerre. Si les textes étaient de Brecht, voire à la limite de Giono, à qui on pardonna beaucoup pour son amour des arbres qu'on replante à nouveau aujourd'hui, tout irait bien... Mais c'est Pierre Drieu la Rochelle qui dit la dignité de la fillette française et son refus de l'aumône de l'Allemagne méprisante ; c'est Lucien Rebatet qui sublime, en habile critique d'art, le talent des maîtres anciens ! Voilà ce qu'on n'a pas vu venir ! Voilà comment le fascisme s'imisce dans les esprits, surtout celui des intellectuels, dont la pièce de Creuzevault fait le cruel portrait ! Voilà comment il entre dans les cœurs : par la beauté et la poésie rassurantes de la langue. Si l'on n'entend pas ce sous-texte, on pourra peut-être ne voir dans *Edelweiss* qu'une



© Jean-Louis Fernandez

Pierre-Félix Gravière, Lucie Rouxel, Charlotte Issaly, Vladislav Galard, Juliette Bialek et Frédéric Noaille dans *Edelweiss [France Fascisme]*.

série de séquences historiques, que l'on a l'impression de connaître déjà. Pourtant, Creuzevault n'est pas Castex et Surer: si on ne lit pas entre les lignes, c'est peut-être qu'on est déjà convaincu, ou mûr pour se faire avoir

On en est là...

On ne comprend pas d'emblée le foisonnement heuristique de ce spectacle, mais on sort en en méditant les images. Pourquoi est-on rassuré de voir ceux de l'Affiche rouge au milieu des salauds ? Sinon parce que, là encore, on oublie le malheur du pays qui a besoin de héros. La vidéo de Simon Anquetil, d'une incroyable richesse, rappelle toutes les coulures avalées depuis qu'on a cru avoir terrassé l'hydre fasciste. Si quelques scènes grotesques viennent plaisamment moquer le fascisme et ses éruptions caricaturales, Creuzevault ne s'enferme ni dans le pamphlet bien-pensant ni dans la leçon de morale. Il ne rit pas. Il ne sermonne pas. Il fait infiniment mieux qu'une nième leçon d'histoire en montrant qu'on ne connaît justement pas assez l'histoire. On se leurre si on croit ne rien découvrir dans son spectacle. Hors l'indéniable intérêt politique d'*Edelweiss*, Creuzevault prouve son impeccable maîtrise de la scénographie et de la mise en scène. Les comédiens, qui

ont participé à l'écriture du texte, sont tous éblouissants. Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel et Antonin Rayon s'emparent de leur rôle avec une aisance, une souplesse, une vérité sidérantes. Les figures sont remarquablement dessinées; les relations entre les personnages sont passionnantes à décrypter; le rythme, l'énergie, la fougue, l'intelligence de l'ensemble laissent pantois. Et on demeure obnubilé par ce caca déposé au milieu de la scène, qui demeure intact, comme l'admiration de Mitterrand pour Rebatet, comme l'hommage élyséen au « grand soldat » que fut Pétain, et comme les amours un peu honteuses que l'on porte à ces intellectuels fascistes qui, tel le jeune Lucien ou le virulent Céline, au fond, écrivaient si bien...

Catherine Robert

Odéon – Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, 1, rue André-Suarès, 75017 Paris. Du 21 septembre au 22 octobre 2023. Du mardi au samedi à 20h; dimanche à 15h; relâche le 24 septembre. Tél.: 01 44 85 40 40. Durée: 2h30. Tournée 2024: du 28 février au 5 mars au **Théâtre Garonne, scène européenne de Toulouse**; du 12 au 15 mars à la **Comédie de Saint-Étienne**; les 21 et 22 mars à **Bonlieu, scène nationale d'Annecy**; les 27 et 28 mars à **L'Empreinte, scène nationale de Brive**; les 30 et 31 mai à **Points communs, scène nationale de Cergy-Pontoise**. À voir aussi *L'Esthétique de la résistance*, d'après le roman de Peter Weiss, adaptation et mise en scène de Sylvain Creuzevault, du 9 au 12 novembre 2023 à la **MC93 de Bobigny**.

THÉÂTRE
« Edelweiss »



Jean-Louis Fernandez

Du 21 septembre au 22 octobre, les Ateliers Berthier présentent « Edelweiss », une pièce qui revient sur des écrivains et hommes politiques de l'extrême droite française à partir des années 1930. Cette comédie-fiction s'intéresse au fascisme français de cette période.

1, rue André-Suarès
Tél. : 01 44 85 40 40
www.theatre-odeon.eu/fr/les-ateliers-berthier

Edelweiss [France Fascisme] de Sylvain Creuzevaut



Le théâtre que Sylvain Creuzevaut invente avec ses huit acteurs et actrices fait jouer des “grimaces”. Il les suscite par le jeu, les expérimente au plateau, les produit face aux spectateurs. Dans *Les Frères Karamazov*, leur matière était les personnages du roman. Cette fois, l'équipe s'empare de figures historiques : écrivains et hommes politiques choisis au sein de l'extrême droite française, de la fin des années 1930 jusqu'à la collaboration et à l'épuration, sauvage puis légale, où certains trouveront leur fin. Se rappellent ainsi à notre bon souvenir Doriot, Déat, Laval, Rebatet, Brasillach, Céline, Brinon et quelques autres. Leurs discours, leurs livres, leurs mots sont des matériaux du spectacle.

On y retrouvera l'épisode que Céline a immortalisé sur un mode grotesque dans *D'un château l'autre* : Sigmaringen, ce nid d'aigle en Forêt Noire où avaient détalé Pétain et son gouvernement, suivis d'un cortège des collaborateurs en déroute. Un petit monde en panique dans sa fin de partie, “communauté réduite aux caquets” (Rebatet), avec “l'article 75 au cul” (Céline) – l'article 75 étant, dans l'ancien code pénal, celui qui condamne à la peine capitale “tout citoyen français reconnu coupable de trahison et d'intelligence avec l'ennemi”.

C'est suite à un travail sur la résistance allemande pendant le régime nazi, que la compagnie a décidé de s'intéresser, symétriquement, au fascisme français dans la même période. Mais la question ne change pas : en scrutant le fascisme, c'est aussi l'antifascisme qu'on sonde – ce qu'il est, ce qu'il peut, et fait, ou pas. Il ne s'agit pas d'une reconstitution historique, mais d'une comédie écrite au moment du danger. Maintenant.

Edelweiss [France Fascisme]

texte et mise en scène Sylvain Creuzevaut

artiste associé

création aux Ateliers Berthier

dans le cadre du Festival d'Automne

avec Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel et Antonin Rayon (musicien)

dramaturgie Julien Vella
lumière Vyara Stefanova
scénographie Jean-Baptiste Bellon, Jeanne Daniel-Nguyen
création musique, son Antonin Rayon
maquillage, coiffures Mityl Brimeur
costumes Constant Chiassai-Polin
assistant à la mise en scène Ivan Marquez
régie générale Clément Casazza
régie son Loïc Waridel

production Le Singe

coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, La Comédie de Saint-Étienne, Théâtre Garonne – scène européenne à Toulouse, L'Empreinte – scène nationale Brive-Tulle, La Comédie de Béthune, Points communs – scène nationale de Cergy-Pontoise

avec la participation artistique du Jeune théâtre national

la compagnie est soutenue par le ministère de la culture / direction régionale des affaires culturelles Nouvelle-Aquitaine

en coréalisation avec le Festival d'Automne à Paris

durée estimée 2h30

21 septembre – 22 octobre
Odéon Berthier 17

20 mai 2023 par [Dossier de presse](#)

la terrasse

THÉÂTRE - ENTRETIEN

Sylvain Creuzevaut présente « Edelweiss [France Fascisme] » à partir de de figures de la collaboration française avec les Nazis dans les années 1940



THÉÂTRE DE L'ODÉON - ATELIERS
BERTHIER / TEXTE ET MISE EN
SCÈNE DE SYLVAIN
CREUZEVAUT

Publié le 23 août 2023 - N° 313

Avec huit acteurs et actrices, Sylvain Creuzevaut s’empare dans *Edelweiss [France Fascisme]* de figures historiques de la droite nationale dans la France des années 40. Il les met en scène dans une comédie qui interroge les fondements du fascisme.

Après un cycle Dostoïevski et une adaptation du roman *L’Esthétique de la résistance* de Peter Weiss (1916-1982) avec le Groupe 47 de l’École du TNS, vous portez une écriture réalisée à partir de nombreux textes et autres matériaux, qui peut faire penser à certaines de vos pièces précédentes, comme *Notre terreur* (2009) et *Banquet capital* (2014). Pourquoi ?

Sylvain Creuzevaut : J’ai voulu explorer le pendant inverse de *L’Esthétique de la résistance*, qui à travers l’histoire d’un jeune homme allemand traversant la période 1937-1945 traite de la résistance allemande. Dans *Edelweiss [France Fascisme]*, nous sommes en France à la même période, côté fasciste. Des textes de différentes figures de la collaboration française – Doriot, Déat, Laval, Rebatet, Brasillach, Céline, Brinon... – nous ont servi avec les comédiens de matériau pour le spectacle. J’ai la sensation de travailler sur ce spectacle avec le procédé utilisé pour *Notre terreur*, mais avec l’expérience de la fiction acquise auprès de Dostoïevski et Peter Weiss.

Vous avez choisi de centrer votre spectacle sur une des figures citées plus tôt : celle de Lucien Rebatet. Quel intérêt présente-t-elle pour vous ?

S.C. : Parmi toutes les figures sur lesquelles nous travaillons, il est l'un des rares à avoir survécu. Il a été condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi, sous l'article 75 du code pénal, mais il a été gracié et est resté en France. Il a aussi été l'auteur en juillet 1942 d'un livre, en fait un long pamphlet de 600 pages, qui a fait un tabac à l'époque. Antisémitisme, très critique du régime de Vichy, il est fortement engagé dans la collaboration avec le régime nazi.

« En farçant ce qui peut être dramatique ou tragique, nous disons notre confiance dans le spectateur »

Quelle relation les comédiens entretiennent-ils au plateau avec ces figures d'intellectuels d'extrême droite ?

S.C. : N'ayant pas vécu la période dont nous parlons, il était évident qu'il nous fallait l'aborder avec une certaine distance. C'est pourquoi nous n'avons gardé des personnes en question que le prénom : cela nous permet de les fictionner. L'acte de jeu s'impose alors, de même que la comédie. En farçant ce qui peut être dramatique ou tragique, nous disons notre confiance dans le spectateur. Car si nous sous-entendons que l'extrême droite de la Seconde Guerre mondiale peut être vue comme une source pour penser les temps d'après, nous ne portons dans la pièce aucun jugement sur les individus dont nous faisons entendre les mots et les idées. La grande instabilité, les multiples retournements de position de bon nombre des personnalités qui nous intéressent sont pour nous un passionnant moteur de jeu.

Vous intégrez aussi dans la pièce des éléments appartenant à l'histoire personnelle de certains comédiens.

S.C. : Certains sont en effet concernés de par leur histoire familiale par notre sujet. Le père d'Arthur Igual, par exemple, a évité la rafle du 11^{ème} arrondissement en août 1941, et son grand-père a été déporté à Auschwitz. Nourrir notre travail d'éléments personnels comme ceux-ci est pour nous une manière d'éviter de dire des généralités sur l'une des périodes les plus traitées de l'Histoire de France. C'est aussi pour cela que j'ai voulu me plonger dans les écrits fascistes, quasiment absents de l'historiographie dominante. Pourtant, parler du fascisme est aussi parler de l'anti-fascisme...

Propos recueillis par Anaïs Heluin

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

« Edelweiss [France Fascisme] »
du jeudi 21 septembre 2023 au dimanche 22 octobre 2023
Théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier
1 rue André Suarès, 75017 Paris
du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le 24 septembre. Tel : 01 44 85 40 40.
www.theatre-odeon.eu



Accueil > Théâtre

Théâtre et danse : 21 spectacles à voir de septembre à novembre 2023

Une comédie de Yasmina Reza, Muriel Robin et Pierre Arditi enfin réunis sur scène, Frédéric Wiseman adapté par Julie Deliquet... Découvrez notre sélection.

Par **Emmanuelle Bouchez, Fabienne Pascaud**

Réservé aux abonnés 

Publié le 31 août 2023 à 06h30 | Mis à jour le 31 août 2023 à 17h21



"Edelweiss [France Fascisme]", de Sylvain Creuzevault, à l'Odéon



Edelweiss de Sylvain Creuzevault Photo Jean-Louis Fernandez

Plane une légende Creuzevault, l'indépendant, l'incorruptible, l'intransigeant au corps sec, au regard noir, à la sévère barbiche d'intellectuel russe du début du XX^e siècle. Dès 2002, il ressuscite ces « collectifs » oubliés des années 1970, avec D'Ores et déjà, jeune troupe bouillonnante. Il ne met en scène de spectacle que lorsqu'il en sent l'absolue nécessité. Même reconnu, il choisit de travailler depuis 2016 avec sa troupe dans d'anciens abattoirs réaménagés par eux, à Eymoutiers, en Haute-Vienne. Il a longtemps refusé toute interview.

Ainsi sont attendues avec curiosité les créations parfois ardues et pourtant étonnamment palpitantes de vie de cet artiste obnubilé par la volonté d'incarner les idées les plus complexes. Formé à l'école très physique de Jacques Lecoq (1921-1999), il y parvient en affrontant ainsi sur scène, en y jouant lui-même parfois, les dialectiques sophistiquées. Sylvain Creuzevault peut faire théâtre d'une

réflexion sur la Terreur révolutionnaire (*Notre terreur*, 2009), la pensée marxiste (*Le Capital et son singe*, 2014) ou quatre romans monstres de Dostoïevski – *Les Démons* (2018), *Scènes d'Adolescent* (2019), *Le Grand Inquisiteur* (2020), *Les Frères Karamazov* (2021). Toujours à base d'improvisations collectives préparées par les recherches des comédiens. Creuzevault aime le « théâtre ensemble ». Excellente à créer une équipe où tous se sentent responsables et restent ouverts à ce qui peut surgir dans l'instant.

Cette rigoureuse écriture commune nécessite des mois de répétitions. Surtout pour cet ambitieux dernier projet en forme de diptyque : *Edelweiss [France Fascisme]* et *Esthétique de la résistance*. Après avoir longtemps exploré les mouvements sociaux du XIX^e siècle, le voilà au temps de la Seconde Guerre mondiale et aux prises avec les pires collaborateurs – Brasillach, Céline, Doriot, Laval, Rebatet, Brinon et consorts – auxquels donneront vie, après improvisations donc, quatre comédiens et comédiennes.

Avec les élèves de l'école du Théâtre national de Strasbourg, *L'Esthétique de la résistance* est plutôt adapté, pour la première fois au théâtre, du roman-monde testamentaire de l'écrivain allemand Peter Weiss (1916-1982). Un jeune ouvrier allemand et ses camarades militants s'y donnent rendez-vous dans les musées, pour y mettre au point leur résistance au fascisme. Se mêlent ainsi histoire politique et histoire des grandes œuvres créées contre la barbarie. Mais qu'est-ce aujourd'hui que l'engagement face aux dangers qui menacent nos démocraties attentistes ? « Pourquoi n'agit-on pas ? », nous murmurent ces spectacles. Que peut le théâtre ? À nous spectateurs d'y répondre. — **F.P.**

► *Edelweiss [France Fascisme]*, de Sylvain Creuzevault. Du 21 septembre au 22 octobre, Festival d'automne, [Odéon-Théâtre de l'Europe](#), Ateliers Berthier, Paris 17^e.

► *L'Esthétique de la résistance*, d'après Peter Weiss, adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault. Du 9 au 12 novembre, Festival d'automne, [MC93](#), Bobigny (93).

Les Inrockuptibles

Rentrée scènes 2023 : les 20 spectacles à ne pas manquer !

par Philippe Noisette & Patrick Sourd
Publié le 8 septembre 2023 à 10h11
Mis à jour le 8 septembre 2023 à 10h11



"Le Jardin des délices" de Philippe Quastet © Martin Argyrogis

Cette rentrée s'avère passionnante, avec des spectacles revendiquant une hybridité entre les disciplines. L'imaginaire des plateaux s'en trouve augmenté, et appelle un salutaire décloisonnement des publics. Les scènes multiplient les approches singulières et nous confrontent à la complexité d'une époque où les questions sont plus nombreuses que les réponses. Création hexagonale et internationale, voici notre sélection.

Sylvain Creuzevault

Avec deux spectacles créés en miroir, le metteur en scène réveille, pour le meilleur ou pour le pire, les fantômes de l'histoire du XX^e siècle. Dans *Edelweiss (France Fascisme)*, il s'agit de dénoncer la pensée obscène des figures de la Collaboration (de Laval à Céline en passant par Drieu la Rochelle et Brasillach). Réflexions sur l'art de la rébellion et le refus des embrigadements, *L'Esthétique de la résistance* est une adaptation du roman de Peter Weiss. Le spectacle-fleuve, d'une durée de cinq heures, nous entraîne d'Allemagne en Espagne entre 1937 et 1945. Incarnée par les élèves du Groupe 47 de l'École du TNS, la pièce témoigne des combats d'un jeune ouvrier antifasciste et de ses camarades en lutte contre l'Europe de la barbarie et de l'obscurantisme. P. S.

Edelweiss (France Fascisme), texte et mise en scène Sylvain Creuzevault, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, Paris (dans le cadre du Festival d'Automne à Paris), du 21 septembre au 22 octobre.

L'Esthétique de la résistance d'après Peter Weiss, mise en scène Sylvain Creuzevault, à la MC93, Bobigny (dans le cadre du Festival d'Automne à Paris), du 9 au 12 novembre.



THÉÂTRE

Les habits neufs du fascisme ordinaire

Vendredi 15 septembre 2023

Inspiré, depuis une quinzaine d'années, par l'histoire de la gauche radicale, Sylvain Creuzevault s'aventure cette fois en terre inconnue. Son spectacle propose une plongée dans un passé encore en partie refoulé et fait entendre des paroles aux troublants échos avec les populismes de notre temps : celles de l'extrême droite fasciste et collaborationniste sous l'Occupation.

Le titre ne doit pas tromper. *Edelweiss [France Fascisme]* fait référence au chant militaire des troupes allemandes *Es war ein Edelweiss* conçu par le compositeur Herms Niel en 1941. La chanson est immédiatement traduite en français pour la Légion des volontaires français contre le bolchévisme, et finalement reprise après la Seconde Guerre mondiale par la Légion étrangère. Elle évoque une petite fleur blanche immaculée des montagnes (apprécié par Hitler, dit-on) confiée par un soldat à une jeune fille en promesse d'un retour glorieux. On perçoit déjà l'ambivalence du spectacle : il aborde la guerre à partir d'éléments de langage puisés dans la rhétorique belliqueuse, parfois poétique, de ses partisans les plus convaincus.

Conçu par Sylvain Creuzevault comme le « pendant inverse » d'un autre spectacle, *L'Esthétique de la résistance*, inspiré par un roman de Peter Weiss sur le milieu étudiant communiste allemand antifasciste entre 1937 et 1945, cette création scénique opère un changement de cap radical en faisant tourner la roue de l'histoire. Son ambition est de donner à entendre les voix des penseurs, intellectuels et écrivains de l'ultra-droite française, sur une période allant de la proclamation du gouvernement du Maréchal Pétain le 10 juillet 1940 à l'émergence du grand récit national gaullien en passant par la collaboration avec l'occupant nazi, et l'épuration, sauvage puis légale. De Vichy, siège du régime, à Sigmaringen – nid de vipères en Forêt noire où s'est exilé le gouvernement de Pétain pour échapper au fameux article 75 du code pénal, condamnant à la peine capitale tout citoyen français reconnu coupable de trahison et d'intelligence avec l'ennemi – le spectateur est confronté aux discours exaltés des propagandistes du régime, fervents soutiens de l'armée d'occupation. Brasillach, Brion, Doriot, Déat, Deloncle, Laval, Rebatet... A travers le destin singulier de cet État français qui n'est plus républicain ni même, quoi qu'il en dise, souverain, se déploie un troublant matériau textuel dont la violence demeure intacte. Car, comme l'écrivait dans ses mémoires Simone de Beauvoir pour justifier son refus de soutenir le recours en grâce de Robert Brasillach après sa condamnation à mort en 1945, « il y a des mots aussi meurtriers qu'une chambre à gaz ».

Entendre de nouveau les mots qui tuent

L'épreuve du théâtre nous fait entendre, non sans stupeur, les paroles de figures emblématiques de cette période de confusion intense, qui sont aussi parfois des personnalités incontournables de notre panthéon littéraire, à l'instar de Céline. Elle permet d'interroger la responsabilité historique de l'élite intellectuelle qui sert de caution, de garant, parfois même de guide aux décideurs politiques. Elle rend aussi perceptibles les troublants échos contemporains de ces discours de haine inspirés par une démagogie populiste qui fait régulièrement retour au sein de l'extrême droite, aussi bien française qu'étrangère.

Car il s'agit bien de « regarder le point de vue de l'ennemi », selon Julien Vella, dramaturge du spectacle, avec pour fil rouge la vie de Lucien Rebatet, car il a survécu à la Libération et traversé toute la période qu'il racontera dans *Dialogue des vaincus*. Une trame commode autorisant la profération de ses mots dont on oublie peut-être parfois la virulence extrême. Certaines arborent l'exaltation meurtrière et le dévouement sacrificiel, à l'image de l'adresse de Joseph Darnand aux soldats du Service d'ordre Légionnaire en 1942 : « Vous

donnez peut-être votre sang, votre vie, avec pour seule récompense la joie d'avoir servi ». D'autres affichent la détermination d'une écriture de combat, convaincue de la nécessité de la purification par le sang, à l'instar de Lucien Rebatet dans *Les Décombres*, publié en juillet 1941, voué à devenir le plus gros succès de librairie de la période, fort de 100 000 exemplaires vendus : « *A quoi bon égratigner de la plume, quand il faudrait la torche et la guillotine.* » « *Nous seuls pouvons nettoyer la France de tous les débris d'un passé vermoulu, d'un régime crevé, mais qui n'a pas été enterré, et dont la charogne répand dans l'air français des miasmes pestilentiels* ». D'autres encore préfèrent adopter une mélancolie toute romantique, comme Pierre Drieu la Rochelle dans *L'Homme nouveau* dès janvier 1934 : « *Il n'y a point d'homme nouveau, il y a de par le monde un homme décadent qui se restaure comme il peut* ». D'autres enfin proclament la dimension esthétique d'un fascisme érigé au rang des beaux-arts, tels Robert Brasillach dans *Lettre à un soldat de la classe de 60*, achevée à la prison de Fresnes le 31 décembre 1944 : « *Le fascisme, il y a bien longtemps que nous avons pensé que c'était une poésie, et la poésie même du XXe siècle.* » « *Je ne puis dire que je pourrai jamais oublier le rayonnement merveilleux du fascisme universel de ma jeunesse, le fascisme, notre mal du siècle.* »

D'un château l'autre, publié en 1957, il déclare : « *Pétain c'était aussi le "J'incarne !" c'est moi ! Impérial ! si il y croyait ?... oh, là !... il en est mort !... Incarneur total !* »

Jeux dangereux ?

Alors à quoi bon donner de nouveau droit de cité à ces mots dans l'espace public qu'est le théâtre, sinon pour défendre un dessein politique visant à en réactiver le « haut taux de radioactivité culpabilisante » en rendant sensible, par le jeu dramatique, sa profonde ambivalence ? Entre affirmation de soi et destruction de l'autre, instinct de survie et pulsion de mort, cette véritable « scène primitive » de l'histoire de France relève, selon Creuzevault dans le dossier du spectacle, de la « *rencontre d'une conscience individuelle et d'un récit national qui l'amène à se fissurer* ». S'il n'est pas exempt d'effets de contexte, dans une période, la nôtre, marquée par le possible « retour de l'hypothèse fasciste », ce spectacle est surtout destiné à sonder les racines du mal. Lorsqu'il « ensemence d'une charge théâtrale » le matériau historique, il montre les rouages des luttes politiques autant que la capacité de résistance des êtres à la barbarie, dans le sillage de *To Be or Not to Be* d'Ernst Lubitsch ou du *Dictateur* de Charlie Chaplin. Une création audacieuse qui évite les pièges de la reconstitution historique en poussant à l'extrême l'épreuve du théâtre, pariant sur l'effet répulsif de cette évocation d'un passé refoulé et parfois encore tabou.

Cependant, n'y a-t-il pas quelque danger à parier sur « *un rapport de confiance, de distance, et d'humour avec ceux qui regardent* », alors que le second degré n'est jamais acquis, tout particulièrement de nos jours, et que le dispositif théâtral donne, on le sait, une efficacité performative particulière au langage ? Est-on si sûr que le parti-pris du jeu, sorte d'exutoire, est le plus sûr moyen de disqualifier ces discours haineux et les œuvres qui les ont assumés ? En l'occurrence, il est frappant de constater parmi les paroles désinhibées et sans filtre sollicitées pour ce spectacle la part d'ironie constitutive des postures de désinvolture affichées, qui est précisément le plus sûr moyen de porter la cause et de susciter le passage à l'acte apparemment inconséquent. Quelle n'est pas, par exemple, l'impudence de la ligne de défense de Pierre Laval lors de son procès, frisant l'humour noir et bravant ses juges en niant toute réalité des faits : « *Que voulez-vous, il vaut mieux faire preuve d'intelligence avec l'ennemi que de faire des bêtises avec lui...* ».

Dès lors, une telle proposition scénique, quelle que soit la légitimité de son intention politique d'éveil des consciences, ne prend-elle pas le risque, sous couvert de réparation symbolique nécessaire, non seulement de répéter l'offense des populations opprimées d'alors, mais encore d'innocenter ceux qui en portent la responsabilité historique, en les réduisant à des figures dérisoires et somme toute risibles. Même après-coup, dans ce procès rétrospectif, jamais le bourreau ne peut devenir bouffon. Un spectacle courageux, loin de tout manichéisme, qui conduit à s'interroger sur la difficulté de la conscientisation par le théâtre et rappelle qu'une œuvre artistique est politique autant par ses effets que son intention.

Martial Poirson

A voir

Edelweiss [France Fascisme], textes et mise en scène Sylvain Creuzevault, Théâtre de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, 21 septembre-22 octobre 2023, en tournée en France en 2024.

Image : Mise en scène Sylvain Creuzevault photographiée par Jean-Louis Fernandez.

Le Monde

CULTURE • FESTIVAL D'AUTOMNE

Sylvain Creuzevault : « Regarder la barbarie autrement qu'avec les yeux de l'effroi »

A travers deux spectacles présentés au Festival d'automne, le metteur en scène interroge les origines du fascisme et de la collaboration pour éclairer notre présent, en s'appuyant sur la farce et le jeu.

Propos recueillis par Fabienne Darge

Publié aujourd'hui à 11h00 • 🕒 Lecture 4 min.



« L'Esthétique de la résistance » lors de la représentation à Strasbourg, le 6 mai 2023. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Sylvain Creuzevault est en pleine forme. A 41 ans, le metteur en scène présente deux spectacles en miroir : *L'Esthétique de la résistance*, formidable fresque créée à Strasbourg en mai, d'après le livre-somme de Peter Weiss, et *Edelweiss (France Fascisme)*. Tous deux sondent la période de la seconde guerre mondiale, du point de vue du front de l'Est et de la Résistance d'un côté, de celui de la France de la collaboration de l'autre.

Vos deux créations s'inscrivent dans un projet commencé en 2009 avec « Notre terreur », qui est une forme de généalogie des mouvements révolutionnaires. Quel était le désir de départ ?

Outre ma passion pour l'histoire, cette généalogie était aussi une méthodologie. Tout part du vœu de saisir, et donc d'originer ce que j'ai sous les yeux, aujourd'hui. La manière que socialement nous avons de vivre au XXI^e siècle prend sa source parfois très loin, sans qu'on en ait forcément connaissance. Le monde néolibéral dans lequel j'ai grandi, et même dans lequel je suis né, ce monde qui est la matrice, le langage de notre génération, a des spécificités : il est une chose matérielle qui est produite, pas une chose naturelle. Si on veut en comprendre les mécanismes, il faut remonter à l'origine. Mener cette généalogie, c'est donc d'abord une manière de lire le présent, de tenter de rendre lisible pour nous ce monde néolibéral qui produit sans cesse des écrans de fumée.

Comment cette généalogie s'est-elle mêlée à l'invention de votre théâtre ?

Le théâtre qu'on a essayé de proposer depuis le début consiste à voir comment les idées bougent, ou plutôt comment on bouge les idées, comment on arrive à les faire jouer. Cet art est un formidable outil pour sonder comment une idée empoisonne un corps, l'affecte, dans l'enthousiasme ou dans le

pire. Quelles passions tristes, morbides, ou au contraire vivifiantes, les idées produisent sur les êtres, comment ces êtres se rapportent les uns aux autres en fonction d'elles. Comment les corps adhèrent à une conviction, et quel est le danger de la force produite par cette adhésion. Comment une individualité se fond, se dissout dans le groupe, avec des dangers réels ou des extases totales. Le théâtre a pour lui qu'il permet de rendre toutes ces questions vivantes, par le jeu. En cela on s'est inscrits aussi dans une généalogie théâtrale passant par Bertolt Brecht, Heiner Müller ou Antoine Vitez : des formes du théâtre de la distance.

Jusqu'à-là, et c'est encore le cas avec « L'Esthétique de la résistance », vous étiez resté du côté des mouvements révolutionnaires. Pourquoi aller aujourd'hui, avec « Edelweiss », voir du côté du fascisme et de la collaboration ?

Eh bien déjà parce que je n'ai pas de doute sur le fait que l'on met cap vers le pire, aujourd'hui, en Europe et en France, avec la réapparition de diverses formes de fascisme. Et puis, c'était contenu dans ce même travail généalogique : étant, par le cœur, de filiation brechtienne, j'arrive à ce constat, fait par le dramaturge allemand, que le fascisme est de tous les temps. Brecht dit que « le fascisme n'est pas le contraire de la démocratie », mais que c'est « la démocratie à l'état de crise ». Autrement dit, à conditions sociales données, l'avènement d'un mouvement fasciste est rendu possible dans tous les temps. Il n'est pas uniquement le fruit du XX^e siècle. Et, par ailleurs, on a tendance à l'oublier, mais le fascisme est lui-même un mouvement révolutionnaire.

D'où vient le titre du spectacle, « Edelweiss » ?

Cette jolie fleur des montagnes a donné son nom à une marche militaire allemande écrite par le compositeur nazi Herms Niel. Puis cette marche a été reprise et francisée par la Légion des volontaires français contre le bolchevisme, créée en 1941 par les collaborateurs les plus ultras au moment de la rupture du pacte germano-soviétique. Petite fleur gracile, fragile, elle est un fantasme de pureté, sans doute. Et puis c'est assez kitsch, aussi. Le fascisme a développé tout un imaginaire romantique-kitsch.

Quelles sont les figures convoquées dans le spectacle, qui couvre la période allant de 1941 à 1945 ?

D'abord, il faut dire que les personnages sont inspirés par des figures réelles, mais ne sont pas elles. Ils sont ce qu'on appelle des « grimaces » : on s'éloigne parfois fortement de la biographie, à des fins théâtrales, pour mettre en jeu des contradictions. Et donc nous avons les « grimaces » de Pierre Drieu la Rochelle, Louis-Ferdinand Céline, Robert Brasillach et Lucien Rebatet du côté des artistes intellectuels, et celles de Pierre Laval, Otto Abetz, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, de Fernand de Brinon, Marcel Déat et Jacques Doriot du côté des politiques. Cette question du rapport entre artistes et politiques m'intéressait particulièrement : comment les intellectuels mènent le jeu de l'extrémisme verbal, journalistique, et comment les politiques travaillent la collaboration. On se penche particulièrement sur Laval, parce qu'une des grandes questions c'est de comprendre pourquoi le régime de Vichy devient ignoble et fait le choix du pire dans le contexte de l'armistice.

N'y a-t-il pas un danger que ces personnages et ces idées puissent exercer une forme de séduction ?

Si, bien sûr, et il faut que cette séduction soit là, d'ailleurs, pour pouvoir faire le chemin de réflexion que je propose. Je fais confiance aux spectateurs pour comprendre quel est notre regard. Cette beauté du diable qui peut être celle de certains textes, de Drieu ou Rebatet notamment, leur séduction, j'essaie de ne pas trop la mettre à distance, en tout cas de ne pas la dénoncer, ce qui serait inopérant. Parce que le niveau de conflictualité historique dans lequel nous sommes ne me permet pas de faire comme si on était dans un monde où on pourrait se retirer de cette question : la séduction dont on parle, elle est actuelle, elle est forte, elle agit puissamment aujourd'hui. Pas uniquement dans le champ politique, dans le champ culturel aussi. La construction dramaturgique

est conçue pour faire dissensus, pour interroger, pour mettre aux aguets, pas pour confirmer l'impuissance ou l'incapacité.

Vous faites dans vos spectacles un usage particulier de la farce, du jeu. Quelle est l'importance du rire sur des sujets comme ceux-ci ?

Nous ne sommes pas des savants, nous sommes des joueurs, des acteurs. Des singes [*Sylvain Creuzevault a intitulé sa compagnie Le Singe*]. On se permet cela pour faire rutiler les mécanismes, montrer les conflits, les contradictions, comment ces dernières se frottent et comment on les dépasse ou on en reste empoisonné. C'est une forme que j'aime bien parce qu'elle fait confiance au regard du spectateur. Je n'excuse pas la barbarie en la « farçant », mais en revanche cela me permet de la regarder autrement qu'avec les yeux de l'effroi. La farce est un moyen d'échapper à l'écueil du pamphlet ou de la messe théâtrale. Je n'ai jamais imaginé que le théâtre pouvait plus qu'il ne peut, j'ai toujours un petit côté « blagounette ».

Edelweiss (France Fascisme) : Odéon-Théâtre de l'Europe/Ateliers Berthier, du 21 septembre au 22 octobre. *L'Esthétique de la résistance* : MC93 de Bobigny, du 9 au 12 novembre.

Cet article a été réalisé dans le cadre d'un partenariat avec le [Festival d'automne à Paris](#).

[Fabienne Darge](#)

Théâtre

21.09.2023 → 22.10.2023

Sylvain Creuzevault expose les collabos au Festival d'automne

par Amélie Blaustein-Niddam
22.09.2023



Une histoire comme une autre

Dans un pendant didactique à *L'Esthétique de la résistance*, Sylvain Creuzevault expose dans *Edelweiss (France Fascisme)* comment l'histoire de la collaboration entre 1941 et 1945 s'est construite grâce à l'aide appuyée des intellectuels antisémites. Un spectacle qui cherche à être un lanceur d'alerte en utilisant les codes classiques du théâtre.

« Mon antisémitisme appartient à une tradition française »

Sylvain Creuzevault est un metteur en scène qui défend l'idée d'un théâtre militant. Révolutionnaire même. Jusqu'à présent, pour lutter contre les idées d'extrême droite, il a souvent exposé les valeurs de gauche : le Comité de salut public de 1793, les écrits de Marx. Mais voilà, cela ne suffit pas de bien connaître ses amis, il faut, pour combattre, savoir qui on a en face de soi. Alors pendant deux heures et demie, nous allons fréquenter de près une belle bande d'abrutis. Leurs noms de famille sont tellement illustres que la postérité en a oublié les prénoms. Ces « petites merdes », comme les désigne le metteur en scène, redeviennent des gens normaux qui papotent loin des zones de guerre. La très belle idée de les prénommer leur redonne une immédiate proximité. Creuzevault essaie de faire mentir la célèbre *punchline* de Paul Veyne : « On ne tire pas de leçon de l'histoire. » Le metteur en scène tente, en les exposant jour après jour avec une pédagogie digne du cours d'histoire le plus précis, de montrer que l'Europe de 2023 est en miroir avec la France de Vichy.

« La voie de la sainte collaboration »

Sur scène, un casting dingue campe Pierre Laval, Fernand de Brinon, Louis-Ferdinand Céline, Lucien Rebatet, Robert Brasillach, Philippe Henriot ou Pierre Drieu la Rochelle. Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille évoluent en costumes d'époque sur un parquet en point de Hongrie. La scénographie est extrêmement classique, elle utilise des codes normalement absents des esthétiques publiques : les rideaux s'ouvrent et se ferment, les comédiens passent en avant-scène pour appuyer un propos. Tout cela sert sa transmission professorale. Le jeu est brillant, comme toujours chez Creuzevault la notion de troupe est essentielle, elle est collective.

« Les idées droites »

Face à *Edelweiss (France Fascisme)*, on repense à d'autres spectacles qui ont tenté de combattre les idées réactionnaires. *Catarina et la beauté de tuer les fascistes* de [Tiago Rodrigues](#) en est le meilleur exemple. Il y exposait la parole d'aujourd'hui, et cela mettait le public face à une affreuse évidence : il est impossible de les faire taire. Là, tout est calme, larvé. On comprend exactement la position de Laval comme pion essentiel au jeu nazi. En homme du pire à l'allure sympathique, il livre à l'Allemagne tout ce qu'elle demande, et même plus. La pièce rappelle avec justesse que la rafle du Vel d'Hiv a été orchestrée par la France avec l'aide de la police française. Le choix est assumé de rester collé à l'histoire, de faire cours. Le moment le plus intéressant est d'ailleurs celui sur la taxinomie. Il montre comment le mot « décadence »

est malaxé dans la bouche des leaders réactionnaires de tout poil, de Brasillach à Wauquier. Vous voyez, il a raison Sylvain, pour parler des méchants, on les nomme toujours par leur nom, sauf pour les méchantes.

Edelweiss (France Fascisme) ne vaut pas pour ses qualités esthétiques. Ce n'est pas un spectacle qui fait avancer l'évolution des formes du spectacle vivant. C'est un spectacle qui permet de dire : maintenant, vous les connaissez, maintenant, vous savez comment se construit une opinion qui se replie sur elle-même. On regrette que la forme ne se soit pas mise au service du fond, car, on le sait, le théâtre peut parler d'histoire en adaptant les codes contemporains. Cela n'efface pas le propos, au contraire, il devient plus actuel. Le risque d'*Edelweiss (France Fascisme)* est de rater son objectif de lutte contre les populismes du XXIe siècle et de rester uniquement une très bonne pièce sur l'histoire des intellectuels sous la collaboration.

À l'Odéon-Ateliers Berthier.

[Informations et réservations](#)

Visuel : © Jean-Louis Fernandez

Sep
22

Edelweiss (France Fascisme), texte mise en scène de Sylvain Creuzevault, à L'Odéon-Berthier dans le cadre du Festival d'Automne.



Crédit photo : Jean-Louis Fernandez

Edelweiss (France Fascisme), texte mise en scène de ***Sylvain Creuzevault***, dramaturgie ***Julien Vella***, lumière ***Vyara Stefanova***, scénographie ***Jean-Baptiste Bellon, Jeanne Daniel-Nguyen***, création musique et son ***Antonin Rayon***, maquillages et perruques ***Mityl Brimeur***, costumes ***Constant Chiassai-Polin***. Avec ***Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel*** et ***Antonin Rayon***. Du 21 septembre au 22 octobre 2023, du mardi au samedi à 20h, dimanche à 15h, relâche le lundi et le 24 septembre, à ***L'Odéon Théâtre de l'Europe – Ateliers Berthier*** 1 rue André Suarès 75017. Tél : 01 44 85 40 40 www.theatre-odeon.eu Du 28 février au 5 mars 2024 – ***Théâtre Garonne, scène européenne de Toulouse***. Du 12 au 15 mars – ***Comédie de Saint-Étienne***. Les 21 et 22 mars – ***Bonlieu, scène nationale d'Annecy***. Les 27 et 28 mars – ***L'Empreinte, scène nationale de Brive***. Les 30 et 31 mai – ***Points communs, scène nationale de Cergy-Pontoise***.

Le théâtre de Sylvain Creuzevault invente avec ses acteurs et actrices des « grimaces », des figures historiques : écrivains et hommes politiques de l'extrême droite française, de la fin des années 1930 jusqu'à la collaboration et à l'épuration, sauvage puis légale, avant de trouver la mort. Est convoquée sur le plateau une pléiade de sinistres figures : Doriot, Déat, Laval, Rebatet, Brasillach, Céline, Brinon.... Leurs discours, livres, mots, sont les matériaux mêmes du spectacle.

Est épinglé l'épisode que Céline a immortalisé sur un mode grotesque dans *D'un château l'autre* : Sigmaringen, ce nid d'aigle en Forêt Noire où avaient fui Pétain et son gouvernement, suivis d'un cortège de collaborateurs déroutés. Un petit monde en panique dans sa fin de partie, « communauté réduite aux caquets » (Rebatet), avec « l'article 75 au cul » (Céline) – l'article 75 étant, dans l'ancien code pénal, celui qui condamne à la peine capitale « tout citoyen français reconnu coupable de trahison et d'intelligence avec l'ennemi », écrit le concepteur scénique.

Lire l'article de Véronique Hotte sur <http://www.webtheatre.fr>

CULTURE • THÉÂTRE

Au Festival d'automne, « Edelweiss [France Fascisme] », la collaboration vue comme une mauvaise farce

Malgré une matière historique et des questionnements passionnants, la nouvelle pièce de Sylvain Creuzevault, présentée à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, ne parvient pas à dépasser le simple montage de fragments juxtaposés.

Par Fabienne Darge

Publié le 22 septembre 2023 à 19h30 · 🕒 Lecture 3 min.



« Edelweiss [France fascisme] », mise en scène de Sylvain Creuzevault, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, à Paris, en septembre 2023. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Ils ne sont pas tous là, mais la brochette composée par Sylvain Creuzevault fait sens : se trouvent convoqués les écrivains Robert Brasillach, Pierre Drieu la Rochelle, Lucien Rebatet et Louis Ferdinand Destouches, dit Céline, en compagnie des politiques Pierre Laval, Marcel Déat, Philippe Henriot ou Otto Abetz. Aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, le metteur en scène présente *Edelweiss [France Fascisme]* : un spectacle en miroir de *L'Esthétique de la résistance*, [d'après le livre-somme de Peter Weiss](#) (1916-1982), qu'il a créé à Strasbourg en mai. Cette deuxième pièce sera visible en novembre à la MC93 de Bobigny, où il ne faudra pas la rater.

Lumières grises tirant sur le brun, atmosphère crépusculaire. Tout commence le 19 janvier 1945 avec le procès de Robert Brasillach devant la cour d'assises de la Seine. L'écrivain sera condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi, et fusillé. Le spectacle opère ensuite un flash-back pour revenir en août 1941 et balayer les années suivantes jusqu'à la Libération et la chute du régime de Vichy. La rafle du Vél d'Hiv, le sabordage de la flotte française à Toulon, la question du service du travail obligatoire, la création du réseau de résistance FTP-MOI du groupe Manouchian sont quelques-uns des grands jalons historiques abordés ici.

Quel est le substrat qui amène un intellectuel ou un politique à collaborer avec un régime comme celui des nazis ? De quel ordre est la fascination exercée par le III^e Reich sur une partie des élites françaises ? Comment le nationalisme français traditionnel débouche-t-il sur la soumission à une puissance étrangère ? En quoi le fascisme est-il, lui aussi, un mouvement révolutionnaire ? Que contient cette notion d'« intelligence avec l'ennemi » ? Autant de questions, parmi d'autres, posées

par *Edelweiss*, qui tente de décortiquer quelques-uns des mécanismes qui ont amené le régime de Vichy à faire le choix du pire.

Pris au piège de son sujet

La matière historique et intellectuelle brassée est évidemment passionnante, et abordée avec toute l'intelligence et la rigueur requises. Mais pas seulement : Creuzevault fait aussi le choix, osé, du burlesque et du grotesque, de la farce. Mais un type de farce bien particulier, qui d'ailleurs ne provoque pas le rire, mais sert, dit le metteur en scène, à « *regarder la barbarie autrement qu'avec les yeux de l'effroi* ». La remettre à sa place, en quelque sorte. Theodor Adorno écrivait, en 1958, dans son livre *Notes sur la littérature*, que, « *indiscutablement, [le fascisme] a un côté dérisoire, ringard, minable, Hitler et les siens ont des affinités électives avec les lettres de chantage et le mouchardage. (...) Mais on ne peut pas en rire. La réalité sanglante n'est pas cet esprit, bon ou mauvais, dont l'esprit pourrait se moquer* », concluait le philosophe allemand.

La réflexion et les talents réunis ici devraient donc logiquement déboucher sur un spectacle aussi réussi que l'est *L'Esthétique de la résistance*. Pourtant, dans *Edelweiss*, le théâtre reste largement plombé par la complexité du sujet et les précautions à observer pour l'aborder. Les jeux avec les codes du brechtisme, qui fonctionnent à merveille dans *L'Esthétique...*, sont ici beaucoup plus didactiques, et entraînent, par moments, un certain ennui. Surtout, avec le livre de Peter Weiss, on a affaire à une œuvre forte au départ, admirablement pensée dans son rapport entre la fiction et la matière historique. Dans *Edelweiss*, les saynètes se succèdent, sans que l'on puisse être embarqué dans une histoire, avec des personnages. Bref, il manque un auteur, pour dépasser le simple montage de fragments juxtaposés.

L'idée de « *farcer* » ces figures, d'en faire ce que Sylvain Creuzevault appelle des « *grimaces* », n'est pas très opérante non plus. Les personnages passent trop vite, à l'image de Céline, à peine abordé, et sans vraiment convaincre, et de Lucien Rebatet, qui aurait mérité que l'on s'y attarde : cet antisémite forcené, fleuron de l'hebdomadaire *Je suis partout*, fut aussi un critique d'art de haut vol, capable d'apprécier et d'analyser les avant-gardes.

Sans doute le spectacle est-il pris au piège de son sujet même, comme c'est souvent le cas : les figures dont il est question ne pouvant en aucun cas susciter une empathie ou une identification, il est difficile de ne pas les regarder comme des marionnettes, avec une distance qui empêche de rentrer dans une forme de plaisir théâtral.

C'est d'autant plus dommage que les acteurs sont formidables : Arthur Igual en Pierre Laval surjouant son côté terrien et bonhomme ; Vladislav Galard en Philippe Henriot complètement à l'ouest ou en Drieu dandy et mélancolique ; Valérie Dréville en Jeanne Rebatet, contrepoint féminin intéressant dans cette histoire qui est d'abord une histoire d'hommes ; enfin, la jeune Charlotte Issaly, tout juste sortie de l'école du Théâtre national de Strasbourg, qui donne une vraie profondeur à la figure de Brasillach.

Mais l'ensemble a du mal à se départir d'un petit côté « *Pieds nickelés au temps de la collaboration* », qui certes déjoue toute héroïsation. Que la tragédie soit plus souvent perpétrée par des pantins rongés par le vide que par des monstres est une vérité qui mérite toujours d'être rappelée. Mais, ici, le théâtre se piège lui-même dans son impossibilité d'une construction épique.

Edelweiss [France Fascisme]. Mise en scène de Sylvain Creuzevault. Festival d'automne, Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, Paris 17^e. Jusqu'au 22 octobre. Puis tournée de février à mai 2024. [Festival-automne.com](https://www.festival-automne.com)

[Fabienne Darge](#)

Les Echos

CRITIQUE

Le triste chant des collabos à l'Odéon

Dans « Edelweiss (France Fascisme) », Sylvain Creuzevault met en scène les politiciens et intellectuels français dévoyés qui ont activement collaboré avec l'ennemi pendant la Seconde Guerre mondiale. Un précipité de sinistres destins rassemblés dans une fresque inédite, qui sonne comme une puissante alerte.

[Lire plus tard](#) [Commenter](#) [Partager](#) [Culture](#) [Spectacles & Musique](#)



Les collaborationnistes dans la voiture de Pierre Laval (Arthur Jugnot), à l'arrière. (Photo Jean-Louis Fernandez)

Par **Philippe Chevilly**

Publié le 22 sept. 2023 à 17:00 | Mis à jour le 22 sept. 2023 à 17:23

« Edelweiss (France Fascisme) » est un spectacle tristement dans l'air du temps. Parce que l'extrême droite grandit en Europe. Parce que la mémoire et la connaissance historiques s'étiolent - quand par exemple des politicien(ne)s hors sol comparent l'actuel secrétaire général du Parti communiste, Fabien Roussel, à Jacques Doriot.

Ce dernier est un des (anti) héros du spectacle de Sylvain Creuzevault, évocation de la faillite des politiques et des intellectuels français durant la Seconde Guerre mondiale - Doriot, fervent collaborationniste, hurlant avec les loups Lucien Rebatet, Robert Brasillach, Marcel Déat, Drieu La Rochelle, Céline... qui soutiennent l'idéologie mortifère du III^e Reich. La pièce présentée à l'Odéon (Berthier), dans le cadre du Festival d'automne, nous offre un précipité amer, flirtant avec le burlesque, de leur vulgate haineuse, antisémite et pro nazie, masquée derrière leur invocation d'une France éternelle.

Dans un précédent opus avec les élèves du Théâtre national de Strasbourg, le metteur en scène, héraut d'un théâtre de plateau intense et spontané, avait évoqué la résistance allemande au nazisme. C'est le triste envers français de ce combat héroïque qu'il représente aujourd'hui dans un spectacle nerveux, volontiers didactique, mais puissant. Le parcours de chaque personnage a l'allure d'une longue glissade. On assiste aux marchandages minables de Pierre Laval avec l'ambassadeur d'Allemagne, aux rodomontades de ces journalistes et écrivains dévoyés, puis à leur panique quand se profile la défaite allemande.

L'histoire en rafales

Sur le plateau presque nu, neuf acteurs et actrices jouent une trentaine de personnages, portant sur une pancarte le prénom de celui ou celle qu'ils incarnent. Ainsi le spectateur n'est jamais perdu, d'autant que les dates et les lieux des prises de paroles sont projetés sur un rideau qui traverse la scène. En quelques images vidéo est évoquée la résistance du groupe Manoukian et, via un collage pop accompagné de citations, les soubresauts du fascisme d'hier à aujourd'hui.

Entre « morceaux choisis » de discours et pantomimes grotesques, slogans fascistes d'hier et parler du XXI^e siècle, « Edelweiss » se déploie en un geste-manifeste inédit. Des moments marquants, des incarnations fulgurantes (Valérie Dréville en Jeanne Rebatet, Arthur Igual en Pierre Laval), quelques scènes qui traînent en longueur aussi... Le spectacle n'a pas encore tout à fait trouvé son rythme. Mais la capacité de renouvellement et d'invention de Sylvain Creuzevault impressionne. Le passé maudit, ainsi diffracté, nous revient en rafales à un moment où la formule fameuse « plus jamais ça » semble des plus incertaines.

EDELWEISS (FRANCE FASCISME)

Théâtre

de Sylvain Creuzevault

Paris, Odéon (Berthier), durée : 2 h 20

www.theatre-odeon.eu/fr

Festival d'automne

Jusqu'au 22 octobre. Tournée en 2024.

Philippe Chevilley

“Edelweiss [France Fascisme]” : une pièce sur la collaboration qui mise un peu trop sur le burlesque



Un absurde carnaval de journalistes, écrivains et hommes politiques d'extrême droite. Photo Jean-Louis Fernandez

Par Fabienne Pascaud

Réservé aux abonnés 

Publié le 22 septembre 2023 à 15h51 | Mis à jour le 22 septembre 2023 à 17h21

« Pour rester Français nous devons être Allemands. L'Allemagne nous ouvre les portes d'une révolution que nous sommes incapables de réaliser... l'Allemagne nous demande, à nous Français, de nous engager avec elle... » explique en août 1941 à sa mère l'écrivain, journaliste critique d'art et de musique Lucien Rebatet (1903-1972), dans *Edelweiss [France Fascisme]*, le dernier spectacle écrit et dirigé par Sylvain Creuzevaut.

Ambitieux, de vouloir mettre en théâtre la collaboration de grands intellectuels français avec l'ennemi nazi, d'interroger leur fascination pour le fascisme. Histoire de prévenir de potentielles dérives dans l'Hexagone ? « *Ils arrivent* », s'écrit en lettres noires, à la toute fin du spectacle, sur le rideau de scène ; quelques secondes après, la phrase se complète : « *Méfiez-vous de vos désirs* ».

Brasillach, Drieu la Rochelle, Céline...

Donc, littéralement : « Méfiez-vous de vos désirs ils arrivent. » Désirons-nous donc le fascisme ? Et pourquoi ? Et comment se manifeste ce désir ? C'est peu dire que Sylvain Creuzevaut, 41 ans, fait ici œuvre courageuse d'artiste engagé, un des rares en France à oser se colleter avec les dangers d'une prise de pouvoir de l'extrême droite aux prochaines présidentielles, à oser citer en vrac entre deux scènes les noms de Laurent Wauquiez, Michel Houellebecq (et bien d'autres) tentés par le pire. Choisit-il la bonne forme, celui qui s'était déjà confronté, à travers une écriture dite « de plateau » – c'est-à-dire en retravaillant lui-même les improvisations des comédiens – à la Terreur d'un

Robespierre et à ses suites (*Notre terreur*, 2009), et tout simplement au marxisme (*Le Capital et son singe*, 2014) ? Pas facile de présenter le gratin de la collaboration intellectuelle sur un espace géant aux indistinctes allures de bibliothèque – de Robert Brasillach (1909-exécuté en 1945) à Pierre Drieu la Rochelle (1893- suicidé en 1945), de Lucien Rebatet à Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) – en une suite de tableaux plutôt burlesques et volontairement distanciés. Histoire de ne pas avoir l’air de céder à leur discours.

Le projet *Edelweiss [France Fascisme]* est né en réponse à un spectacle mené en 2021 par Sylvain Creuzevault avec le Groupe 47 de l’école du Théâtre national de Strasbourg sur la résistance allemande dans les milieux communistes antifascistes, d’après le roman testamentaire de l’Allemand Peter Weiss (1916-1982), [Esthétique de la résistance](#). Creuzevault a eu envie – « *en miroir* », dit-il – d’observer le fascisme triomphant côté intelligentsia française ; le plus juste des miroirs aurait sans doute été d’observer la résistance française. Mais il est vrai que l’engagement fasciste passionné de quelques-uns des esprits les plus brillants de leur époque a de quoi particulièrement questionner, voire fasciner. Comment cède-t-on à la barbarie, comment s’empare-t-elle de votre âme, de votre corps, de vos réflexions comme de vos désirs ?

Une bande sonore sophistiquée et originale

« *Pourquoi nous affirmions-nous fascistes ? Parce que nous avons pris en horreur la démocratie parlementaire, son hypocrisie, son impéritie, ses lâchetés. Parce que nous étions jeunes, que le fascisme représentait le mouvement, la révolution, l’avenir, qu’il régnait dès avant la guerre sur les deux tiers de l’Europe...* », tente d’expliquer Lucien Rebatet dans *Les Mémoires d’un fasciste*, comme on peut le lire dans le dossier de presse. Le problème est justement que le spectateur ordinaire n’a pas accès à ce dossier de presse, et qu’il se trouve dans le spectacle devant une bande de guignolos antisémites dont il ne pourra réellement mesurer les explications, les fulgurances séductrices ni les pernicious dangers politiques. À présenter comme des abrutis nos tristes écrivains collabos, Sylvain Creuzevault certes parvient à faire théâtre et à réussir quelques scènes superbes. Celles avec Pierre Laval notamment (Arthur Igual), incapable de prendre une décision, de composer un gouvernement au téléphone, de faire face aux paysans. Mais viser le grotesque égare souvent le propos, n’est pas Charlie Chaplin et son *Dictateur* qui veut...

Autant que les écrivains, les journalistes d’extrême droite, les hommes politiques de même teneur et autres débarquent dans cet absurde carnaval, accompagnés d’images d’archives et d’une bande sonore sophistiquée et originale – pour une fois au théâtre ! Sans doute l’enjeu était-il périlleux, et trop vain le parti pris burlesque. Du coup, le message final – « Méfiez-vous de vos désirs ils arrivent » – tombe à plat. Ces zigotos-là, vus comme ça, semblent si dérisoires. Ils ne l’étaient pas tous. Là est bien leur danger...

 Mise en scène Sylvain Creuzevault. 2h20. Festival d’automne. Jusqu’au 22 octobre, Odéon-Théâtre de l’Europe, Ateliers Berthier, Paris 17^e, tél. : 01 44 85 40 40 ; puis du 28 février au 5 mars à Toulouse (31), du 12 au 15 mars à Saint-Étienne (42), les 21 et 22 mars à Annecy (74), les 27 et 28 mars à Brive (19), les 30 et 31 mai à Cergy-Pontoise (95).

WEBTHEATRE

EDELWEISS (FRANCE FASCISME) DE SYLVAIN CREUZEVULT À L'ODÉON BERTHIER DANS LE CADRE DU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS.

Leçon éclairée et tonique de vigilance politique pour nos temps incertains.

Publié par Véronique Hotte | 22 septembre | Critiques | Théâtre | 0 | [W](#) [W](#) [W](#)



Le théâtre de Sylvain Creuzevault invente avec ses acteurs et actrices des « grimaces », des figures historiques : écrivains et hommes politiques de l'extrême droite française, de la fin des années 1930 jusqu'à la collaboration et à l'épuration, sauvage puis légale, avant la mort pour certains. Est convoquée sur le plateau une pléiade de sinistres figures : Doriot, Déat, Laval, Rebatet, Brasillach, Céline, Brinon.... Leurs discours, livres, mots, sont les matériaux mêmes du spectacle.

Est épinglé l'épisode que Céline a immortalisé sur un mode grotesque dans *D'un château l'autre* : Sigmaringen, ce nid d'aigle en Forêt Noire où avaient fui Pétain et son gouvernement, suivis d'un cortège de collaborateurs déroutés. Un petit monde en panique dans sa fin de partie, « communauté réduite aux caquets » (Rebatet), avec « l'article 75 au cul » (Céline) – l'article 75 étant, dans l'ancien code pénal, celui qui condamne à la peine capitale « tout citoyen français reconnu coupable de trahison et d'intelligence avec l'ennemi », écrit le concepteur scénique.

Après la somptueuse *Esthétique de la résistance* d'après le roman de Peter Weiss (à voir du 9 au 12 novembre 2023 à la MC93 Bobigny), voici un éclairage sur la résistance allemande pendant le régime nazi, la compagnie s'arrête symétriquement sur le fascisme français dans la même période. « Mais la question ne change pas : en scrutant le fascisme, l'anti-fascisme est exploré – ce qu'il est, ce qu'il peut, et fait, ou pas. Non pas une reconstitution historique, mais une comédie écrite au moment du danger. Maintenant. »

Pour le metteur en scène Sylvain Creuzevault, le retour de l'hypothèse fasciste est d'actualité. Les personnages scéniques - mi-biographiques mi-imaginaires - ne manquent pas de couleur. Lucien Rebatet est le seul survivant de ce compagnonnage avec la collaboration et le fascisme. Pierre Drieu la Rochelle se suicide, Pierre Laval et Robert Brasillach sont condamnés à mort pour intelligence avec l'ennemi. Lucien Rebatet, condamné à la peine capitale, fait des années de prison dès 1945, puis gracié, il reste en France.

Tous sont des « intellectuels » pour le dire rapidement, versés dans le journalisme, l'écriture, la pensée, et qui soutiennent les nazis, envers et contre tout. Le dramaturge Julien Vella note chez eux non pas le ralliement à un parti, mais la hantise de la décadence et la haine des Juifs, des communistes, de la République, de la démocratie, du régime de Vichy..., rêvant d'une France aux avant-postes d'une Europe nationale-socialiste - un requiem fasciste : pouvoir et destruction.

Raisonnements fallacieux - horreur et effroi -, jeux de pouvoir, des tensions et des émotions : les comédiens endossent chacun une galerie de personnages vifs et vivants, en dépit de leurs choix mortifères et nuisibles - marionnettes que des convictions erronées manipulent pour un avenir soit-disant « meilleur ».

Les interprètes excellent dans l'art déclamatoire et gestuel, une succession d'instantanés significatifs - les hommes politiques aux prises avec les appels téléphoniques du temps : Juliette Bialek en journaliste et en ange des Ailes du désir, Valérie Dréville en mère de Rebatet et en journaliste, Vladislav Galard en Drieu la Rochelle ou en ambassadeur d'Allemagne, Pierre-Félix Gravière en Marcel Déat ou en paysan à l'accent du terroir, Arthur Igual en Pierre Laval ou en Léon Blum, Charlotte Issaly en Robert Brasillach, Frédéric Noaille en Jacques Doriot ou en Céline, Lucie Rouxel en Lucien Rebatet.

Des figures complices tristement historiques, qui échangent et s'écoutent via le talent d'acteurs qui veulent en découdre, s'impliquant ici et maintenant dans leur partition - le temps du théâtre.

Un regard efficace de clairvoyance, même s'il est un peu souligné, sur le déraillement manifeste et ostentatoire de certaines idées dans leur agencement et leur articulation, avec le fourvoiement révélé de certains dans leur dignité et leur honneur, mais en même temps, l'observation sûre d'une foi en l'espérance, tel est le miracle scénique quand il résonne de tels enjeux politiques collectifs.

***Edelweiss (France Fascisme)*, texte mise en scène de Sylvain Creuzevault, dramaturgie Julien Vella, lumière Vyara Stefanova, scénographie Jean-Baptiste Bellon, Jeanne Daniel-Nguyen, création musique et son Antonin Rayon, maquillages et perruques Mityl Brimeur, costumes Constant Chiassai-Polin. Avec Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel et Antonin Rayon. Du 21 septembre au 22 octobre 2023, du mardi au samedi à 20h, dimanche à 15h, relâche le lundi et le 24 septembre, à L'Odéon Théâtre de l'Europe - Ateliers Berthier 1 rue André Suarès 75017. Tél : 01 44 85 40 40 www.theatre-odeon.eu Du 28 février au 5 mars 2024 – Théâtre Garonne, scène européenne de Toulouse. Du 12 au 15 mars – Comédie de Saint-Étienne. Les 21 et 22 mars – Bonlieu, scène nationale d'Annecy. Les 27 et 28 mars – L'Empreinte, scène nationale de Brive. Les 30 et 31 mai – Points communs, scène nationale de Cergy-Pontoise.**

Crédit photo : Jean-Louis Fernandez

la terrasse

THÉÂTRE - CRITIQUE

« Edelweiss [France Fascisme] » invite le spectateur à interroger son rapport au fascisme. Éclairant et glaçant !



Publié le 23 septembre 2023 - N° 314

Sylvain Creuzevault et ses brillants interprètes dressent un portrait du fascisme français qui invite le spectateur à interroger la manière dont il en reçoit le discours. Éclairant et glaçant !

Les chromos historiques, l'hagiographie des 75000 fusillés, les alarmes répétées après la Seconde Guerre mondiale nous le répètent à l'envi : plus jamais ça ! Cette injonction s'accompagne souvent d'une caricature grotesque : les méchants sont ridicules ; les héros sont valeureux et beaux jusque dans le sacrifice. Cette présentation vise à rassurer : personne ne se laissera aller à reproduire les érucations haineuses, la compromission lâche et l'aveuglement veule des collabos. Tous héritiers de la Résistance : de la lecture de la dernière lettre de Guy Môquet à la panthéonisation des Justes. On se rendort, le devoir de mémoire accompli, pendant que, à bas bruit, le fascisme prospère, entre antiparlementarisme revendiqué et xénophobie décomplexée. Sylvain Creuzevault nous prévient d'emblée : alors qu'on s'installe dans la salle sans vraiment y prêter attention, le sous-texte du titre apparaît sur le rideau de scène. Entre les lignes, entre les lettres, le fascisme est là. Gare à qui ne sait pas lire ! D'autres indices émaillent le spectacle et font frémir quand on y réfléchit après-coup. La mort de tous les « petits papas », tombés pour rien au champ d'honneur de 14-18, justifie la transformation du pacifisme viscéral des survivants de la Der des Ders en refus d'un nouveau conflit qui privera derechef les blés de moissonneurs. La très belle analyse de *Margot l'enragée* de Brueghel l'Ancien sonne comme une éblouissante mise en garde contre les horreurs de la guerre. Si les textes étaient de Brecht, voire à la limite de Giono, à qui on pardonna beaucoup pour son amour des arbres qu'on replante à nouveau aujourd'hui, tout irait bien... Mais c'est Pierre Drieu la Rochelle qui dit la dignité de la fillette française et son refus de l'aumône de l'Allemagne méprisante ; c'est Lucien Rebatet qui sublime, en habile critique d'art, le talent des maîtres anciens ! Voilà ce qu'on n'a pas vu venir ! Voilà comment le fascisme s'immisce dans les esprits, surtout celui des intellectuels, dont la

pièce de Creuzevault fait le cruel portrait ! Voilà comment il entre dans les cœurs : par la beauté et la poésie rassurantes de la langue. Si l'on n'entend pas ce sous-texte, on pourra peut-être ne voir dans *Edelweiss* qu'une série de séquences historiques, que l'on a l'impression de connaître déjà. Pourtant, Creuzevault n'est ni Castex et Surer ni Lagarde et Michard : si on ne lit pas entre les lignes, c'est peut-être qu'on est déjà convaincu, ou mûr pour se faire avoir à nouveau.

On en est là...

On ne comprend pas d'emblée le foisonnement heuristique de ce spectacle, mais on sort en en méditant les images. Pourquoi est-on rassuré de voir ceux de l'Affiche rouge au milieu des salauds ? Sinon parce que, là encore, on oublie le malheur du pays qui a besoin de héros. La résistante Cristina Boïco nous console d'entendre notre époque se complaire à lire Cioran. Comme le visage du vieux Blum met du baume sur l'acceptation du recul de l'âge de la retraite qui redresse les égarements des feignasses de 36... La vidéo de Simon Anquetil, d'une incroyable richesse, fait le reste : elle rappelle toutes les couleuvres avalées depuis qu'on a cru avoir terrassé l'hydre fasciste. Si quelques scènes grotesques viennent plaisamment moquer le fascisme et ses éruclatations caricaturales, Creuzevault ne s'enferme ni dans le pamphlet bien-pensant ni dans la leçon de morale. Il ne rit pas. Il ne sermonne pas. Il fait infiniment mieux qu'une nième leçon d'histoire en montrant qu'on ne connaît justement pas assez l'histoire. On se leurre si on croit ne rien découvrir dans son spectacle. Hors l'indéniable intérêt politique d'*Edelweiss*, Creuzevault prouve son impeccable maîtrise de la scénographie et de la mise en scène. Les comédiens, qui ont participé à l'écriture du texte, sont tous éblouissants. Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel et Antonin Rayon s'emparent de leur rôle avec une aisance, une souplesse, une vérité sidérantes. Les figures sont remarquablement dessinées ; les relations entre les personnages sont passionnantes à décrypter ; le rythme, l'énergie, la fougue, l'intelligence de l'ensemble laissent pantois. Et on demeure obnubilé par ce caca déposé au milieu de la scène, qui demeure intact, comme l'admiration de Mitterrand pour Rebatet, comme l'hommage élyséen au « grand soldat » que fut Pétain, et comme les amours un peu honteuses que l'on porte à ces intellectuels fascistes qui, tel le jeune Lucien ou le virulent Céline, au fond, écrivaient si bien...

Catherine Robert

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Edelweiss [France Fascisme]
du jeudi 21 septembre 2023 au dimanche 22 octobre 2023
Ateliers Berthier - Odeon Théâtre de l'Europe
1, rue André-Suarès, 75017 Paris
Du mardi au samedi à 20h ; dimanche à 15h ; relâche le 24 septembre. Tél. : 01 44 85 40 40. Durée : 2h30.

Tournée 2024 : du 28 février au 5 mars au Théâtre Garonne, scène européenne de Toulouse ; du 12 au 15 mars à la Comédie de Saint-Étienne ; les 21 et 22 mars à Bonlieu, scène nationale d'Annecy ; les 27 et 28 mars à L'Empreinte, scène nationale de Brive ; les 30 et 31 mai à Points communs, scène nationale de Cergy-Pontoise. A voir aussi L'Esthétique de la résistance, d'après le roman de Peter Weiss, adaptation et mise en scène de Sylvain Creuzevault, du 9 au 12 novembre 2023 à la MC93 de Bobigny.



THÉÂTRE

« Edelweiss [France Fascisme] » – Vichy en scène

CHLOÉ BRAZ-VIEIRA 24 SEPTEMBRE 2023



Avec cette exploration du fascisme à la française de 1941 à 1945, Sylvain Creuzevault revient au Festival d'Automne avec une pièce en figure de procès des intellectuels de l'époque. Un spectacle érudit mais peut être trop divertissant sur la France des années noires.

Ici tout commence par la fin, en 1945. C'est le procès de Robert Brasillach. L'écrivain tente de se défendre, va jusqu'à chanter fébrilement a cappella une comptine de son enfance, mais finit fusillé pour « intelligence avec l'ennemi ».

Après cette ouverture, retour en 1941. Les pions de la collaboration se mettent en place. Au-delà de la structure administrative, la collaboration française s'appuie sur une structure intellectuelle. C'est d'elle dont il est question dans cette pièce dense aux allures de procès. Brasillach donc, mais aussi Rebatet, Drieu La Rochelle et Louis-Ferdinand Céline apparaissent successivement. A ces auteurs viennent s'ajouter quelques aspirants politiciens tels que Marcel Déat et Jacques Doriot, tous deux fondateurs de la Légion des volontaires français contre le bolchévisme (LVF) dont les membres s'engageront au sein des troupes allemandes sur le front de l'Est. On retrouve également des responsables de premier plan, à l'image de Pierre Laval, chef du gouvernement et d'Otto Abetz, francophile ambassadeur d'Allemagne alors en poste à Paris.



© Jean-Louis Fernandez

Ces figures d'un fascisme « à la française » défilent au grès de l'évolution du conflit : lois anti-juives et rafle du Vel d'Hiv, fin du pacte germano-soviétique, chute de Mussolini, entrée en guerre des États-Unis, etc. On a beau connaître la fin de cette histoire, l'ensemble n'en demeure pas moins passionnant. Les amitiés se font et se défont, la haine des discours se fait plus virulente mais les dissensions qui peuvent exister entre toutes ces branches de l'extrême droite s'imposent également.

Éviter le cours d'histoire

Sylvain Creuzevault et son dramaturge Julien Vella parviennent à construire une pièce historique précise sans tomber dans le cours d'histoire assommant. Certes la quantité d'information est importante mais jamais le rythme du spectacle n'en pâtit.

Cela doit beaucoup à l'interprétation des acteurs qui jouent tous plusieurs rôles avec un engagement constant. C'est notamment le cas de Charlotte Issaly (stupéfiante Robert Brasillach) et Lucie Rouxel (terrifiante Lucien Rebatet). Aux côtés d'Arthur Igual ou Valérie Dréville, ils donnent tous chair à ces figures qu'on a parfois tendance à amalgamer. Le spectacle oblige à se questionner sur la responsabilité des intellectuels qui, à un moment donné, conçoivent leur action littéraire comme une arme et qui font de l'engagement politique leur priorité.

Ces dernières années, Sylvain Creuzevault a beaucoup monté Dostoïevski. Il le dit lui-même dans le



© Jean-Louis Fernandez

programme du spectacle, cela lui a été d'une grande aide pour concevoir cette fresque historique aux ramifications complexes. La construction est tenue et les dialogues aiguisés n'ont rien à envier à ses adaptations des [Frères Karamazov](#) ou des *Démons*.

A ce travail sur la langue, il faut ajouter la fabuleuse attention portée au son. Du début à la fin, le musicien Antonin Rayon (présent sur scène) et Loïc Waridel assurent un accompagnement sonore et musical très immersif qui participe assurément à l'intensité de la pièce.

Peut-on rire de tout ?

Évidemment, les origines de cette pièce sur le « fascisme français » sont à chercher dans le contexte politique national actuel. Le spectacle s'amuse à citer Laurent Wauquiez et Michel Houellebecq à plusieurs reprises, comme pour dresser un parallèle avec la scène politico-intellectuelle du début des années 1940. Malheureusement, l'humour (un peu scatologique) dans lequel baigne l'ensemble à tendance à émousser la portée des observations politiques (par ailleurs parfois un peu faciles) énoncées. On avait pourtant bon espoir. Le programme cite en référence Theodor Adorno et son regret de voir les artistes trop souvent s'embourber dans des représentations comiques ou burlesques du fascisme. L'intellectuel allemand accuse les comédies sur ce thème de se rendre complices d'un cliché « bien léger », à savoir que le fascisme serait par nature voué à l'échec car il s'opposerait au sens de l'histoire universelle.

Et pourtant, c'est bien une comédie qui se joue devant le public. Les personnages sont tournés en ridicules, montrés sous leur jour le moins flatteur, le plus grotesque ou hypocrite. Certes, la pièce n'est jamais gênante moralement. Elle sait se positionner et on ne rit jamais avec les fascistes mais plutôt contre eux. On ne peut toutefois s'empêcher de penser qu'en faisant le choix du spectacle franchement divertissant – voire de la farce – Creuzevault renonce de lui-même à l'idée d'une « grande » pièce sur le fascisme français. C'est d'autant plus dommage qu'on les devine lui et sa troupe tout à fait capables de livrer une telle pièce.

***Edelweiss [France Fascisme]* de Sylvain Creuzevault, jusqu'au 22 octobre à l'[Odéon-Théâtre de l'Europe \(Ateliers Berthier 17ème\)](#) dans le cadre du [Festival d'Automne](#). Durée : 2h10. Tarifs : 9-37€.**

[Chloë Braz-Vieira](#)

« Edelweiss [France Fascisme] »

| Injecter du théâtre dans un chantier historique, celui de la collaboration et du fascisme

24 septembre 2023



Sylvain Creuzevault a conçu cette pièce comme un miroir inversé de *L'Esthétique de la résistance*, pièce sur les milieux clandestins antifascistes et communistes allemands de la période 1937-1945, qu'il a travaillé l'an passé avec les élèves du Théâtre national de Strasbourg d'après le roman de Peter Weiss. Il a choisi dans *Edelweiss* de regarder la même période en France, mais du côté des fascistes et plus particulièrement des intellectuels en cherchant ce qui se passe quand ceux-ci s'associent aux décideurs politiques. Au centre Lucien Rebatet. En 1942 il publie *Les décombres*, un best-seller collaborationniste et antisémite, qui en a fait une star à l'image de Michel Houellebecq ou Michel Onfray aujourd'hui, avant de devenir ce pleutre qui, en 1946, griffonne dans sa cellule un *Dialogue des vaincus* en espérant la grâce des vainqueurs qu'il avait copieusement traînés dans la boue. Autour de lui tout le gratin des politiques, des journalistes et intellectuels qui ont choisi de collaborer avec le fascisme : Pierre Laval, Philippe Henriot, Pierre Drieu la Rochelle, Robert Brasillach, Marcel Déat, Jacques Doriot, Céline, etc.

Au cœur de leur engagement la hantise de la décadence française et ce qui pour eux en est responsable : les Juifs, les communistes, la République, la démocratie parlementaire, le Front populaire et l'esprit de jouissance qu'il a insufflé. Il y a entre eux quelques différences, certains sont plus nationalistes, proches de l'Action Française, tandis que d'autres s'engouffrent dans la collaboration avec l'Allemagne, justifiant le STO (service du travail obligatoire), la création de La Légion des Volontaires Français (la LVF) partant se battre contre les Rouges au côté de la Wehrmacht et organisant la déportation des Juifs y compris les enfants dans un « souci humanitaire ». Mais tous se sont résolument engagés dans la collaboration avec l'Allemagne fasciste.

Ces faits historiques sont bien connus. Toutefois pour Sylvain Creuzevault il ne s'agit pas « de faire une reconstitution historique mais une comédie écrite au moment du danger », car la menace est à

nouveau là. Comme le dit Brecht, « le fascisme n'est pas le contraire de la démocratie mais son évolution par temps de crise » et dans ces moments des opportunistes peuvent devenir des monstres. Avec son dramaturge Julien Vella, Sylvain Creuzevault réussit à éviter deux écueils qui pouvaient les guetter. On peut présenter le fascisme de façon comique dans ce qu'il a de ringard, mais « on ne peut pas en rire » (Adorno). Deuxième écueil : éviter de tomber dans la caricature. Ces intellectuels étaient brillants, très cultivés. En témoigne la scène où l'on voit, équipés d'un violon et d'un violoncelle, Rebatet et Brasillach, par ailleurs critiques de cinéma et de musique, discuter de musique d'avant-garde. On peut être fasciste et aimer la culture, on peut être profondément réactionnaire en politique et aimer l'avant-garde.

Pour Sylvain Creuzevault, les figures mises en scène sont avant tout des figures théâtrales, « des sortes de grimace ». Les personnages portent parfois des cartons avec leur prénom (Lucien, Robert, Pierre) mais on s'y retrouve très bien car sur le rideau de scène s'affichent les lieux et dates des discours ou des événements. Le rythme ne faiblit pas. Beaucoup de sujets sont abordés et le sont avec finesse et inventivité : deux commères prenant le thé dans un service volé aux Juifs, les journalistes aux ordres sommés de mobiliser la population, le concert des téléphones dans la panique de l'arrivée des vainqueurs. Aux déclarations, aux débats, aux phrases qui furent dites et que l'on pensait impossibles dans la bouche d'intellectuels brillants, succèdent des moments de franche comédie. Des danseurs nus viennent tourner autour de Rebatet et Brasillach tandis qu'en fond de scène passe une vidéo avec les statues du sculpteur Arno Breker. Laval discute pied à pied avec des paysans portant des brassées de blé sur la nécessité du STO avant une grande scène de marchandage avec l'ambassadeur d'Allemagne sur le même sujet. Des vidéos apportent des images d'archives qui défilent à grande vitesse (la bataille de Normandie et la Libération) ou une distance sur des personnages (un acteur joue Léon Blum, des acteurs jouent des résistants de la FTP-MOI organisant l'attentat qui aboutit à l'arrestation du réseau Manouchian avant que les portraits des fusillés et l'affiche rouge n'apparaissent). Il faut saluer la prouesse des huit acteurs qui incarnent la trentaine de personnages.

Une mise en scène utile dans le contexte politique actuel, qui fera date et où l'on retrouve la patte des premières créations de Sylvain Creuzevault comme *Notre terreur*.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 22 octobre à l'Odéon Ateliers Berthier, 1 rue André Soares, 75017 Paris – du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h – Réservations : 01 44 85 40 40 ou www.theatre-odeon.eu



lundi 25 septembre

Critique - Edelweiss [France Fascisme] - Odéon / Théâtre de l'Europe (Paris)



Après les milieux antifascistes et communistes, Sylvain Creuzevault inverse le point de vue et s'attaque au national-socialisme et au fascisme. Qu'est-ce qui a permis son émergence en France au-delà de la guerre ? Cette pièce est, avant d'être une histoire du fascisme français, un examen de comment des intellectuels et militants français, de tous bords, ont décidé de choisir cette voie.

Pourquoi ce nom d'Edelweiss ? Creuzevault la tire d'une marche militaire écrite en 1938 par le compositeur allemand Herms Niel. Un chant traduit en français au moment de la création de la Légion des volontaires français contre le bolchévisme en juillet 1941, lorsque l'Allemagne attaque l'URSS.

Ici, la troupe s'empare de figures historiques : Doriot, Déat, Laval, Rebatet, Brasillach, Céline, Brinon et quelques autres... Écrivains et hommes politiques de l'extrême droite française, nous les suivons du début de leur renommée à leur chute, lors de l'épuration sauvage et légale. Leurs discours, leurs livres, leurs mots font le spectacle. Le couperet de l'article 75 du code pénal, celui qui condamne à la peine capitale "tout citoyen français reconnu coupable de trahison et d'intelligence avec l'ennemi", tombe à la fin.



Matraquer les idées fascistes, cela passe par les coups, la batte qui immobilise le paysan récalcitrant au STO (Service de Travail Obligatoire) mais surtout par le son et l'image, qui encerclent la salle et ses spectateurs : la radio contrôlée par le ministère, les discours alambiqués de Laval et les effets stroboscopiques, très présents et limite obsessionnels, constituent des instruments de propagande qui marchent.

Notamment ces effets qui matraquent les esprits et peuvent rester dans le crâne quelques heures après la représentation.

Le choix du sujet peut, de prime abord, faire sourciller... Qu'est ce qui m'a conduite comme spectatrice à entendre des idées fascistes pendant 2h30 ? Surtout est-ce raisonnable de le représenter de nos jours ? Il ne s'agit pas d'entendre des idées pareilles mais en scrutant le fascisme, c'est aussi l'antifascisme qu'on sonde – ce qu'il est, ce qu'il peut, et fait, ou pas. L'auteur décrit *Edelweiss* comme « d'une comédie écrite au moment du danger ».

Faire d'une représentation du fascisme une comédie, n'est-ce pas risqué ? Il y en a un qui avait réussi, c'était Bertolt Brecht avec *la Résistible ascension d'Arturo Ui* : le dramaturge allemand transpose les mécanismes de l'ascension d'Hitler dans le Chicago des années 1930 avec le trust du chou-fleur en crise. Le nazisme et la pègre se ressemblent dans leurs procédés. A la Comédie Française, la mise en scène de Katharina Thalbach, fille d'une actrice de la troupe de Brecht, avait utilisé le burlesque avec du maquillage et surtout l'autodérision de Laurent Stocker. Ici, le comique de situation ne renvoie pas à la même chose, il fait froid dans le dos... Pourquoi ? Parce que le contexte politique dans lequel est créé cette pièce a évolué : en 2017 (date de la première représentation d'Arturo Ui), l'extrême-droite accède pour la seconde fois au second tour de l'élection présidentielle... Aujourd'hui, il est de nouveau normalisé de la bouche de politique de politiques comme d'intellectuels dans notre société ce qui implique de nouveaux procédés pour l'analyser et le dénoncer comme le voulait Sylvain Creuzevault.



A partir des tableaux sur la collaboration et le fascisme français des années 30-40, comment montrer que la question est toujours d'actualité ? Le pari est à moitié réussi pour moi. Oui, se concentrer sur ces intellectuels montrent qu'ils sont toujours aussi présents aujourd'hui et qu'on leur donne l'importance équivalente. Ils s'immiscent doucement mais sûrement dans le débat, sous couvert d'originalité de la pensée, de liberté d'expression, principe cher à la France, qu'ils sont prêts à

trahir... Après la dernière scène, un silence glaçant s'installe avant les saluts, preuve que l'œuvre fait effet.

Mais à moitié réussi parce que clowner le fascisme, le représenter pour faire écho à aujourd'hui est un risque : un risque de le normaliser, trop le normaliser, d'enlever la portée et les dangers de l'idéologie portées par les écrivains et politiques représentés... Est-ce que montrer Céline qui se soulage sur scène et utiliser ses excréments sur les autres personnages fait avancer la cause ? Je ne le crois pas... (Je renverrais à une critique plus poussée de Marie Coquille-Chambel qui réalise sa thèse sur l'extrême-droite de 1931 à nos jours). Clowner pour alerter, pourquoi pas mais à condition de trouver la bonne mesure brechtienne et plus radicale au vu du danger qui s'annonce...

Crédits photos : Jean-Louis Fernandez

Edelweiss [France Fascisme]

Odéon- Théâtre de l'Europe / Atelier Berthier

durée 2h20

21 septembre – 22 octobre

- Du mardi au samedi à 20h,

- Le dimanche à 15h

Relâches les lundis

Les Inrocks

Lundi 25 septembre 2023

L'agenda de la semaine en 9 rendez-vous

3 • Sylvain Creuzevault au Festival d'Automne à Paris

Avec deux spectacles créés en miroir en septembre et en novembre au Festival d'Automne à Paris, Sylvain Creuzevault réveille, pour le meilleur ou le pire, les fantômes de l'histoire du XXe siècle. Dans *Edelweiss [France fascisme]*, il s'agit de dénoncer la pensée obscène des figures de la collaboration. De Laval à Céline, en passant par Drieu la Rochelle et Brasillach, "*leurs discours, leurs livres, leurs mots sont des matériaux du spectacle*".

> *Edelweiss [France fascisme]*, texte et mise en scène Sylvain Creuzevault, jusqu'au 22 octobre, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, Paris, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.



Accueil / Culture / Scènes

Théâtre

Sylvain Creuzevault, auteur de la pièce « Edelweiss [France fascisme] » : « Il faut connaître la genèse de l'extrême droite, sinon comment la combattre ? »

Article réservé aux abonnés

Dans «Edelweiss [France fascisme]» qui se joue à Odéon Berthier, l'auteur ose le burlesque pour mettre en scène des intellectuels collaborationnistes. Pour «Libé», il décrit sa méthode mêlant immersion dans les textes et mise à distance stylisée.



Sylvain Creuzevault (au centre) à Eymoutiers (Haute-Vienne), en mai. (Jean-Louis Fernandez)

par [Anne Diatkine](#) et [Sonya Faure](#)

publié aujourd'hui à 17h00

La pièce se clôt sur une pancarte : « *Méfiez-vous de vos désirs. Ils arrivent.* » Nul besoin de pancarte cependant pour saisir qu'en nous plongeant au sein de l'ultra-collaborationnisme d'écrivains français pendant la Seconde Guerre mondiale, en matraquant leurs arguties et leurs phrasés, le metteur en scène Sylvain Creuzevault creuse les racines de la montée du fascisme aujourd'hui, telle qu'elle ressemble de moins en moins à un mauvais songe. Pierre Drieu la Rochelle, Lucien Rebatet, Robert

Brasillach ne se contentaient pas de rêver le pire, ils le légitimaient. *Edelweiss [France fascisme]* s'ouvre sur le procès de l'auteur de *Notre avant-guerre*, 35 ans, ancien brillant sujet de l'École normale supérieure, qui sera fusillé en 1945. C'est une jeune actrice, Charlotte Issaly, qui l'interprète, ce qui ne semble en rien étrange. A un autre moment de la pièce, mais cette fois-ci dans une vidéo projetée sur un écran qui couvre toute la cage de scène, elle sera, en très gros plan, Cristina Boïco, résistante immigrée roumaine réfugiée en France, à la [FTP-MOI](#). C'est dire l'ampleur du projet de Creuzevault qui ne cesse de se diffracter, de nous entraîner dans une myriade de récits, constamment incarnés, jamais illustratifs. Le théâtre ne nous fait pas cours, ne nous assène aucune leçon, mais expérimente des situations historiques avérées qu'il rend tangibles.

Un haut-parleur crache quelques minutes du procès. Le musicien Antonin Rayon manipule, comme il le fera durant tout le spectacle, des bandes magnétiques enroulées dans un meuble en bois, sorte de rappel des meubles tourne-disque qui trônaient dans les salons bourgeois après-guerre. Épaisseur du son, rapidité de l'action, inventions constantes de la mise en scène alors même que la scénographie ne changera quasiment pas. Le plateau est un plancher, tantôt d'une salle de justice, tantôt de l'ambassade d'Allemagne, tantôt même un champ, que deux paysans moissonnent. Laval (Arthur Igual) et l'ambassadeur d'Allemagne Otto Abetz (Vladislav Galard) fuient en direction de la Forêt-Noire, dans une moitié de voiture. Accident. Ils se hurlent dessus en s'éclaboussant de la lumière des phares. Ailleurs, Céline ([Frédéric Noaille](#)) extirpe et replace la haine dans le corps de ses malades. Madame Rebatet ([Valérie Dréville](#)) attend et ordonne. Il y a des rires. L'immense talent de Creuzevault et de l'ensemble des acteurs est de parvenir à ne jamais affaiblir la charge maléfique des «grimaces» pour reprendre son vocable, tout en ne récusant pas l'esprit clownesque. Autrement dit, l'absence d'esprit de sérieux renforce la gravité de ce qui est montré. Un spectacle conçu avec un souci de la précision historique, explique Sylvain Creuzevault, au lendemain de la première.

Vous proposez un spectacle dense, précis, rythmé, rapide, maîtrisé. Le texte est-il totalement fixé ?



Sylvain Creuzevault appelle «grimaces» ses personnages. (Jean-Louis Fernandez)

Aujourd'hui, oui ! On écrit en improvisation, mais on écrit. Il y a une quinzaine d'années, pour *Notre terreur* ou [le Père Tralalère](#), on procédait de même, mais plus lentement, avec plus d'hésitations. Avec l'expérience, on va plus vite, donc on peut aller de plus en plus loin dans la précision du matériau que nous visitons : documents historiques, textes d'intellectuels, journalistes et politiques de la Collaboration, notamment Brasillach, Drieu la Rochelle, Rebatet, Laval... On s'est aussi beaucoup appuyés sur l'historien Robert Paxton. Ce sont ses travaux

qui ont permis de relire l'histoire de la collaboration française au début des années 70, en se fondant notamment sur les archives allemandes : *la France de Vichy* (1973) mais aussi *l'Armée de Vichy* ou *Vichy et les juifs*.

Je distribue les personnages, que j'appelle des «grimaces», aux acteurs et aux actrices et chacun se concentre sur les écrits et la biographie de cette personne. Puis je me mets à construire des structures, des passages au plateau, comme on ferait un canevas dans une commedia dell'arte. Les passages au plateau durent deux ou trois heures, chacun improvise sur son personnage. Mais il ne faut pas imaginer que la pratique de l'impro implique qu'on ne sache pas à l'avance ce qu'on va faire sur un plateau. Elle est la part vivante d'une structure construite méticuleusement en amont.

Comment se pose au théâtre la question de la fidélité à l'histoire ? Autrement dit : comment le théâtre fait émerger une vérité qui lui est spécifique ?

Dans *Edelweiss*, des personnalités collaborationnistes ayant réellement existé se rencontrent, «grimacent» des événements, que nous «théâtralisons», en nous écartant de l'archive historique... Ces personnalités ont vraiment existé, mais je les ai vite appelées les «grimaces», car de Marcel Déat à Philippe Henriot, je leur tire sur les traits, je les singe. Certains en amalgament plusieurs. Lucien Rebatet, à qui j'invente un père poilu mort à la guerre et un frère qui part rejoindre De Gaulle à Londres, n'a jamais eu de frère, mais c'est le cas d'autres collabos. En s'écartant de certains faits biographiques, on essaie de faire entrer un faux qui pourrait faire revivre le vrai, fossilisé depuis longtemps, de manière plus organique.

Vous posez dans votre spectacle la question de la responsabilité des intellectuels dans l'avènement d'un fascisme français...

Brasillach et Rebatet étaient critiques d'art, de cinéma et de musique notamment. Chez Dostoïevski, que j'ai beaucoup lu ces dernières années, la figure inverse de l'innocent, ce n'est pas le coupable, c'est l'intellectuel. Celui-ci aurait à voir nécessairement avec la culpabilité, qu'il s'engage ou non. Effectivement, au XXe siècle, un paquet d'intellectuels sont devenus des bourreaux. La tentation du pire passe chez eux par le langage, par l'art d'agencer les mots, que ce soit comme producteurs de la peur ou de la haine. Cette jouissance de la puissance du langage mène certains à jouer avec le feu. C'est le cas des collaborationnistes que nous mettons en scène. Simone de Beauvoir disait : «*Il y a des mots aussi meurtriers qu'une chambre à gaz*» pour motiver son refus de soutenir la grâce de Brasillach avant qu'il soit exécuté le 6 février 1945. La Collaboration a par ailleurs été pour eux un moment d'opportunisme incroyable. Des médiocres ont tout à un coup eu une possibilité historique d'être révélés, reconnus, d'obtenir des postes de pouvoir.

Comment fait-on entendre des textes de ces gens-là sur scène ?

Quand je parlais du projet, on m'a très vite demandé si ce n'était pas dangereux. Cette question, je ne la comprends même pas. Aujourd'hui, plusieurs représentants de la droite la plus extrême espèrent bien loger à l'Élysée. Il faut connaître la genèse de leur idéologie, sinon comment les combattre ? Savoir que Marcel Déat a nommé son parti le Rassemblement national populaire éclaire le choix du nom du Rassemblement national actuel. L'extrême droite aujourd'hui ne doit pas être la seule à connaître cette histoire. Il y a un risque à entendre ces discours antisémites et fascistes, si on ne veut pas se battre. Mais s'il faut se battre contre un retour du fascisme aujourd'hui – certes sous une autre forme –, on est obligés de se confronter à ces écrits et propos. Pour échapper au discours, on tente de trouver le jeu, l'écart, le trouble. On joue avec un fossile qu'on essaie de rendre vivant. Sinon, autant tourner un film d'époque.

N'y a-t-il pas un risque à transformer ces protagonistes en bouffons ?

Le cinéma regorge de films représentant les nazis ou les fascistes en bouffons, mais cela choque ou interroge davantage au théâtre. Je prends l'hypothèse du fascisme très au sérieux, ce qui ne signifie



«Edelweiss» creuse les racines de la montée du fascisme. (Johan-Louis Fernandez)

pas que je vais faire du théâtre sérieux, dogmatique. Mon travail, c'est d'agencer les scènes, de distancer le regard. Pour moi, Céline est un personnage de Shakespeare, un fou, au sens théâtral. Et je peux aussi traiter Laval comme un bouffon, à condition que cette bouffonnerie conserve en elle l'effroi de la politique antisémite et fasciste de la France collaborationniste.

C'est ce qu'on essaie de faire, notamment en montrant les visages de pantins lugubres et les applaudissements mécaniques qui accueillent le

discours de l'ambassadeur d'Allemagne en France Rudolf Schleier – que nous avons réécrit à partir du discours du Sportpalast de Goebbels, un texte absolument fou appelant à la guerre totale. Le théâtre ne peut sans doute pas grand-chose contre la catastrophe qui nous arrive. Mais il en est coloré. Je suis très inquiet.

Qu'est-ce qui caractérise leur écriture ?

Drieu et Brasillach ont peu de points communs stylistiques mais tous deux enroulent une phrase française néoclassique, issue de la structure latine. Ils ne participent pas du tout au renouvellement de la langue comme Céline. Avec Charlotte Issaly (qui joue Brasillach) et Vladislav Galard (en Drieu la Rochelle notamment), on a essayé de s'approcher de la manière dont ces auteurs écrivaient mais aussi de leur voix, leur élocution : comment ils faisaient entendre les doubles consonnes, roulaient les r. Ce n'est pas tant les gens de l'époque qu'on imite, que les représentations qui nous sont parvenues. Par exemple, il y a une scène entre une postière et une concierge qui discutent à la manière d'un film des années 40. J'ignore si les gens parlaient comme ça dans la vie, mais en tout cas, dans les films de cette époque, c'est le cas. Cet apport du cinéma, tout ce fonds culturel commun qui va de la voix d'Arletty à celle de Gabin, permet aussi de manier d'autres focales sur cette période de la Collaboration.

C'est un spectacle total, avec des bandes magnétiques mixées en live, un climat sonore particulièrement travaillé et spatialisé, des moments ouvertement didactiques, notamment quand la scène se fait gigantesque écran et qu'on apprend pourquoi les juifs du 11^e arrondissement parisien ont été moins nombreux à être arrêtés lors de la rafle du Vel d'Hiv que ceux du XII^e...

Je me suis servi des recherches de Laurent Joly sur la dénonciation des juifs en France. Aujourd'hui, Zemmour prétend que [les juifs arrêtés lors de la rafle du Vel d'Hiv](#) étaient des étrangers et que la police française a été protectrice envers les juifs français. Or, les juifs étrangers venus se réfugier en France, naturalisés, ont été dénaturés par Vichy, considérés comme apatrides et donc raflés et envoyés dans les camps. Ce qui nous a beaucoup intéressés, c'est l'obsession de Laval pour la construction de la souveraineté française, quand la France est coupée en deux. Et pour démontrer sa souveraineté, il obtient des autorités allemandes que la rafle soit faite par des policiers français. Il tient absolument, au nom de la souveraineté, que ce soit des policiers français qui raflent les juifs et leurs enfants. Pour élaborer ces scènes, on a puisé dans les fiches d'arrestation.

On peut être didactique et faire du théâtre ?

Je n'évite pas systématiquement le didactisme, je l'assume, c'est ma manière de me rattacher à Heiner Müller et à Bertolt Brecht ! Quand je montre deux paysans dont l'un va choisir le maquis et l'autre la collaboration, je fais du didactisme. Brecht écrit des pièces didactiques en son temps de montée du nazisme, avec des gens qui brûlent des livres et arrêtent les juifs et les communistes. Aujourd'hui, on doit renouer avec la pièce didactique, d'autant plus que beaucoup des biens culturels marchands, produits par les plateformes et les réseaux sociaux brouillent le rapport à la réalité. [Avec l'IA](#), le concept de vrai et de faux a explosé. Mais il se pourrait bien que ce soit l'archaïsme même du théâtre, voir des acteurs de chair et d'os devant soi, qui révèle le plus de vrai. Ce à quoi on tient. Le théâtre s'occupe de la guerre depuis l'Antiquité – de la guerre dans la famille et dans les pays. Peut-être faut-il aujourd'hui écrire de nouvelles pièces de guerre civile.

***Edelweiss [France Fascisme],* texte et mise en scène Sylvain Creuzevaut, à Odéon Berthier jusqu'au 22 octobre dans le cadre du Festival d'automne.**

***L'Esthétique de la résistance,* d'après Peter Weiss, mise en scène Sylvain Creuzevaut. Du 9 au 12 novembre, MC93 Bobigny dans le cadre du festival d'automne.**

[ACCUEIL](#) > [CULTURE](#)

Critique - Edelweiss [France Fascisme] - Odéon / Théâtre de l'Europe (Paris)

Par [Filou49 @blog_bazar](#)

lundi 25 septembre



Après les milieux antifascistes et communistes, Sylvain Creuzevault inverse le point de vue et s'attaque au national-socialisme et au fascisme. Qu'est-ce qui a permis son émergence en France au-delà de la guerre ? Cette pièce est, avant d'être une histoire du fascisme français, un examen de comment des intellectuels et militants français, de tous bords, ont décidé de choisir cette voie.

Pourquoi ce nom d'Edelweiss ? Creuzevault la tire d'une marche militaire écrite en 1938 par le compositeur allemand Herms Niel. Un chant traduit en français au moment de la création de la Légion des volontaires français contre le bolchévisme en juillet 1941, lorsque l'Allemagne attaque l'URSS.

Ici, la troupe s'empare de figures historiques : Doriot, Déat, Laval, Rebatet, Brasillach, Céline, Brinon et quelques autres... Écrivains et hommes politiques de l'extrême droite française, nous les suivons du début de leur renommée à leur chute, lors de l'épuration sauvage et légale. Leurs discours, leurs livres, leurs mots font le spectacle. Le couperet de l'article 75 du code pénal, celui qui condamne à la peine capitale "tout citoyen français reconnu coupable de trahison et d'intelligence avec l'ennemi", tombe à la fin.

Matraquer les idées fascistes, cela passe par les coups, la batte qui immobilise le paysan récalcitrant au STO (Service de Travail Obligatoire) mais surtout par le son et l'image, qui encerclent la salle et ses spectateurs : la radio contrôlée par le ministère, les discours alambiqués de Laval et les effets stroboscopiques, très présents et limite obsessionnels, constituent des instruments de propagande qui marchent. Notamment ces effets qui matraquent les esprits et peuvent rester dans le crâne quelques heures après la représentation.



Le choix du sujet peut, de prime abord, faire sourciller... Qu'est ce qui m'a conduite comme spectatrice à entendre des idées fascistes pendant 2h30 ? Surtout est-ce raisonnable de le représenter de nos jours ? Il ne s'agit pas d'entendre des idées pareilles mais en scrutant le fascisme, c'est aussi l'antifascisme qu'on sonde – ce qu'il est, ce qu'il peut, et fait, ou pas. L'auteur décrit Edelweiss comme « d'une comédie écrite au moment du danger ».

Faire d'une représentation du fascisme une comédie, n'est-ce pas risqué ? Il y en a un qui avait réussi, c'était Bertolt Brecht avec *la Résistible ascension d'Arturo Ui* : le dramaturge allemand transpose les mécanismes de l'ascension d'Hitler dans le Chicago des années 1930 avec le trust du chou-fleur en crise. Le nazisme et la pègre se ressemblent dans leurs procédés. A la Comédie Française, la mise en scène de Katharina Thalbach, fille d'une actrice de la troupe de Brecht, avait utilisé le burlesque avec du maquillage et surtout l'autodérision de Laurent Stocker. Ici, le comique de situation ne renvoie pas à la même chose, il fait froid dans le dos... Pourquoi ? Parce que le contexte politique dans lequel est créée cette pièce a évolué : en 2017 (date de la première représentation d'Arturo Ui), l'extrême-droite accède pour la seconde fois au second tour de l'élection présidentielle... Aujourd'hui, il est de nouveau normalisé de la bouche de politiques de politiques comme d'intellectuels dans notre société ce qui implique de nouveaux procédés pour l'analyser et le dénoncer comme le voulait Sylvain Creuzevault.

A partir des tableaux sur la collaboration et le fascisme français des années 30-40, comment montrer que la question est toujours d'actualité ? Le pari est à moitié réussi pour moi. Oui, se concentrer sur



ces intellectuels montrent qu'ils sont toujours aussi présents aujourd'hui et qu'on leur donne l'importance équivalente. Ils s'immiscent doucement mais sûrement dans le débat, sous couvert d'originalité de la pensée, de liberté d'expression, principe cher à la France, qu'ils sont prêts à trahir... Après la dernière scène, un silence glaçant s'installe avant les saluts, preuve que l'œuvre fait effet.

Mais à moitié réussi parce que clowner le fascisme, le représenter pour faire écho à aujourd'hui est un risque : un risque de le normaliser, trop le normaliser, d'enlever la portée et les dangers de l'idéologie portées par les écrivains et politiques représentés... Est-ce que montrer Céline qui se soulage sur scène et utiliser ses excréments sur les autres personnages fait avancer la cause ? Je ne le crois pas... (Je renverrais à une critique plus poussée de Marie Coquille-Chambel qui réalise sa thèse sur l'extrême-droite de 1931 à nos jours). Clowner pour alerter, pourquoi pas mais à condition de trouver la bonne mesure brechtienne et plus radicale au vu du danger qui s'annonce...

Crédits photos : Jean-Louis Fernandez

Edelweiss [France Fascisme]

Odéon- Théâtre de l'Europe / Atelier Berthier

durée 2h20

21 septembre – 22 octobre - Du mardi au samedi à 20h, - Le dimanche à 15h

Relâches les lundis

Jade SAUVANET

Edelweiss [France Fascisme] : Sylvain Creuzevaut en territoire ennemi



Au Théâtre de l'Odéon, le metteur en scène ausculte les différentes nuances de brun du fascisme à la française, sans parvenir à renouer totalement avec la puissance de son *Esthétique de la résistance*.

Avec *L'Esthétique de la résistance*, Sylvain Creuzevaut nous avait laissé une impression d'excellence. [Créée en mai dernier avec les élèves du groupe 47 de l'École du TNS](#), et reprise du 9 au 12 novembre prochain à la MC93 Bobigny, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, cette plongée dans l'oeuvre de Peter Weiss offrait une épopée initiatique théâtralement audacieuse et intellectuellement passionnante, où la conjugaison des quêtes politique et esthétique participait à la transformation de l'individu, où la résistance au fascisme, incarnée par un jeune ouvrier allemand, se mêlait aux convulsions de l'utopie communiste. Fort de cette brillante tentative, le metteur en scène a décidé de prolonger l'expérience, de décaler la focale et de se positionner de l'autre côté de la ligne de front. Dans *Edelweiss [France Fascisme]* qu'il donne en cette rentrée au Théâtre de l'Odéon, **l'artiste pose son regard sur ces intellectuels qui, durant la Seconde Guerre mondiale, ont donné vie à un nationalisme, puis à un fascisme à la française, bien au-delà d'une collaboration de circonstances avec l'Allemagne nazie.**

Cette exploration, Sylvain Creuzevaut la conduit, à la manière d'un historien, à l'intérieur de bornes temporelles bien définies, du mois de juillet 1941 où, dans le sillage du lancement de l'opération Barbarossa, plusieurs partis collaborationnistes créent la Légion des volontaires français pour garnir les rangs de la Wehrmacht, au mois de janvier 1945 où, lors de son procès devant la Cour d'assises de la Seine, Robert Brasillach est condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi. Soit des heures de gloire des ultras à leur sauve-qui-peut, de l'écriture des *Décombres* de Lucien Rebatet, étiqueté « best-seller de l'Occupation », à la préfiguration du *Dialogue de « vaincus »*, mené par Pierre-Antoine Cousteau et le même Rebatet entre les murs de la prison de Clairvaux où, après-guerre, ils se retrouvent détenus. Dans ce laps de temps, le metteur en scène convoque une galaxie d'écrivains, journalistes et politiques dont les idées, aussi rances que mouvantes, évoluent au fil de la guerre, des

victoires et des défaites de l'Allemagne nazie. **Se croisent et se succèdent alors Marcel Déat et Jacques Doriot, Céline et Pierre Drieu la Rochelle, Otto Abetz et Pierre Laval, Lucien Rebatet et sa mère Jeanne, Pierre-Antoine Cousteau et Robert Brasillach, mais aussi des paysans qui reflètent les mouvements d'opinion de la France profonde.**

Avec la rigueur intellectuelle qu'on lui connaît, Sylvain Creuzevault peint, dans la droite lignée de Zeev Sternhell (*Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*), une fresque politique composée de plusieurs nuances de brun. S'il met en avant le terreau intellectuel commun de ces penseurs, unis par la haine des juifs et des bolchéviques, il révèle également les lignes de fracture qui les divisent, que ce soit en matière d'intégration plus ou moins totale à l'Allemagne nazie, de rapports plus ou moins étroits avec une forme de socialisme, ou encore de réserves plus ou moins grandes à l'égard de la politique de Vichy, jugée trop timorée par certains. À leur côté, Pierre Laval fait d'ailleurs office de courroie de transmission, capable de concrétiser, au moins en partie, ce projet d'inspiration fasciste, d'appuyer sur l'accélérateur de la dynamique vichyssoise, quitte à aller au devant des exigences nazies.

Reste que, dans sa dramaturgie fragmentaire tricotée au plateau comme dans [Notre terreur](#) et [Le Capital et son singe](#), *Edelweiss [France Fascisme]* pâtit de cette construction en rhizome, et peine parfois à dépasser la collection de morceaux choisis, plus ou moins fictionnés et stimulants, à trouver un vrai fil rouge, au-delà du déroulé scolaire de la guerre, qui lui permettrait de gagner en puissance de feu théâtrale et politique. À l'avenant, la mise en scène, toujours au cordeau, dans la maîtrise du plateau comme dans la direction d'acteurs, apparaît souvent un peu trop lisse, sage, voire corsetée, malgré quelques rares moments de folie douce et quelques clins d'oeil à son *Esthétique de la résistance* – tels l'examen vidéo minutieux du tableau de Brueghel, *Margot l'enragée*, ou les pancartes que certains personnages portent avec leur prénom. En dépit de l'épaisseur et de la singularité que chaque comédienne et chaque comédien confèrent aux figures qu'ils incarnent, ce groupe d'intellectuels ne se transforme jamais vraiment ni en bande de terreurs, ni en clique de pieds-nickelés, mais fait office d'amas physiquement terne, humainement médiocre et politiquement opportuniste. Comme si, à leur contact sulfureux, pour ne pas dire radioactif, Sylvain Creuzevault avait joué la carte de la prudence et de la saine distance.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Edelweiss [France Fascisme]

Mise en scène Sylvain Creuzevault

De et avec Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel et Antonin Rayon (musicien)

Assistant à la mise en scène Ivan Marquez

Dramaturgie Julien Vella

Lumière Vyara Stefanova

Création musicale, son Antonin Rayon, Loïc Waridel

Scénographie Jean-Baptiste Bellon, Jeanne Daniel-Nguyen

Vidéo Simon Anquetil

Maquillage, coiffures Mityl Brimeur

Costumes Constant Chiassai-Polin

Régie générale Clément Casazza

Production Le Singe

Coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, La Comédie de Saint-Étienne, Théâtre Garonne – scène européenne à Toulouse, L'Empreinte – scène nationale Brive-Tulle, La Comédie de Béthune, Points communs – scène nationale de Cergy-Pontoise

Avec la participation artistique du Jeune théâtre national

En coréalisation avec le Festival d'Automne à Paris

La compagnie est soutenue par le ministère de la Culture / Direction régionale des affaires culturelles Nouvelle-Aquitaine.

Durée : 2h10

*Théâtre de l'Odéon, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris
du 21 septembre au 22 octobre 2023*

*Théâtre Garonne, Scène européenne à Toulouse
du 28 février au 5 mars 2024*

*La Comédie de Saint-Étienne
du 12 au 15 mars*

*Bonlieu, Scène nationale d'Annecy
les 21 et 22 mars*

*L'Empreinte, Scène nationale Brive-Tulle
les 27 et 28 mars*

*Points communs, Scène nationale de Cergy-Pontoise
les 30 et 31 mai*

25 septembre 2023
par [Vincent Bouquet](#)

*Sylvain Creuzevault crée Edelweiss, au théâtre de l'Odeon / Berthier -
(25/09/23)*

Après *Esthétique de la résistance*, Sylvain Creuzevault monte *Edelweiss*, conçu comme son pendant français. Il y met en scène les figures politiques et intellectuelles de la collaboration française. "On se situe non pas dans la résistance intérieure au nazisme, mais dans la collaboration française au fascisme entre 1940 et 1944. Un moment passionnant, qui a forgé la conscience de tous les intellectuels de gauche de l'après-guerre, jusqu'à aujourd'hui..."

>> Lire l'interview complète sur *Théâtral magazine* N°101

Jean-François Mondot



Edelweiss (France Fascisme), texte et mise en scène Sylvain Creuzevault
Odeon (ateliers Berthier), 1 rue André Suarès 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 21/09 au 22/10
Théâtre Garonne Toulouse, du 28/02 au 5/03
Bonlieu Annecy, les 21 et 22/03
L'empreinte Brive-Tulle, les 27 et 28/03
Points communs Cergy-Pontoise, les 30 et 31/05



Scène

Sylvain Creuzevault : « C'est aussi par colère contre le monde de la culture que j'ai fait cette pièce »

Sylvain Creuzevault tourne autour de la révolution, comme d'autres autour de l'amour.

Par Oriane Jeancourt Galignani

25/09/2023

Avec Edelweiss [France Fascisme] à l'Odéon – Théâtre de l'Europe, Sylvain Creuzevault et ses acteurs se lancent dans une pièce ambitieuse, mettant en scène Céline, Rebatet, Brasillach, Pierre Laval et autres figures de la Collaboration. Une question centrale : la responsabilité de l'intellectuel en temps de crise. À quelques jours de la première aux ateliers Berthier, nous avons pu rencontrer le metteur en scène en répétition.

Sylvain Creuzevault tourne autour de la révolution, comme d'autres autour de l'amour. *Avant la terreur, Le Capital et son singe, Les Démons, Esthétique de la Résistance*, autant de pièces qui nous plongent dans l'idée du grand soir populaire. Qu'il s'agisse de la Terreur, de la première Révolution russe, des révolutions de 48, ou des communistes allemands des années 30, ses territoires sont ceux de l'histoire de la gauche révolutionnaire. Ce passionné de Marx et de Brecht cherche à la faire vivre à travers visages et corps. Nous faire sentir la révolution, jusque dans son échec. Creuzevault n'est pas un penseur de la vie individuelle mais de systèmes, de structures, de mouvements de pensée, de dialectiques, fidèle qu'il est au sillon marxiste. Mais alors quoi de neuf, hors du politique dans son théâtre ? Quoi de si singulier chez ce metteur en scène qui peut convoquer Margaret Thatcher dans *Le Grand Inquisiteur*, donnant à bouffonner une des figures les plus épuisées du libéralisme, applaudi par un public acquis si facilement à la cause ? Quoi de si intelligent dans ses pièces, pour qu'aussi las que l'on soit de la pensée révolutionnaire, on demeure saisi par son théâtre, qu'il emprunte les chemins de l'adaptation romanesque, ou de la pure création comme aujourd'hui ? La réponse n'est pas simple, mais fut une évidence lorsque j'ai vu *Les Démons* aux Ateliers Berthier il y a quelques années. Creuzevault mena la pensée dostoïevskienne du chaos plus loin que jamais. L'une des dernières scènes qui voyait Dréville tourner sur un fauteuil roulant un poulet à la main dans un

état sauvage inouï, demeure un grand moment de théâtre. La suite du cycle Dostoïevski a permis à Creuzevault de déployer un théâtre qui déjoue les attentes : sobre lorsqu'on l'attend épique, bouffon lorsqu'on l'imagine grave, documentaire en pleine satire. Artiste de grandes œuvres, il forge l'enjeu esthétique de son théâtre dans la manière dont il accorde vidéo, musique, registres de jeu, à un rythme implacable. C'est frappant dans le récent *Esthétique de la Résistance* qui épouse la monstruosité du roman de Peter Weiss, et s'en approprie l'érudition comme la pensée historique avec un sens du jeu déconcertant. C'est là qu'on s'approche de la singularité de Creuzevault et de sa bande, ils n'ont pas peur de grand-chose, sinon de la pesanteur et du conformisme. Pas peur même d'éreinter ceux qui les entourent ; les intellectuels, les artistes. *Edelweiss* en atteste plus que n'importe laquelle de leurs pièces. Ils y abordent une révolution pour le moins inattendue dans leur théâtre, la « Révolution nationale » de Vichy. Et les personnages sur scène sont bien étrangers aux intellectuels d'habitude convoqués : Lucien Rebatet, Robert Brasillach, Céline, Drieu La Rochelle. Bref, une bande d'affreux qui s'expriment bien, notamment grâce aux textes que Creuzevault et son équipe ont sélectionnés. Textes de l'antisémitisme érigé en vision, du nationalisme viscéral, du grand homme et de la victoire du peuple. Nous les suivons d'année en année, des débuts de Vichy à leurs procès, dans leur succès, leurs folles espérances, et leurs chutes. En contrepoint, de longues scènes reviennent sur la rafle du Vel d'Hiv, ou sur le procès de Léon Blum avec une précision documentaire. Peut-être est-ce d'ailleurs une pièce dont le hors-champ joue un rôle aussi essentiel que la scène. La satire semble aussi tenir une place centrale, atteignant même un humour noir, grinçant, qui sied justement aux trajectoires des collabos. Chute morale, chute intellectuelle, les deux ne font qu'un dans cette pièce qui souligne aussi la puissance de séduction de la pensée fasciste, et sa ténacité. Ainsi de l'idée de « décadence » que l'actrice Charlotte Issaly psalmodie sur scène, la citant dans les textes de Houellebecq, Zemmour.... C'est bien là ce que souhaitent nous raconter Creuzevault et ses acteurs, la résurgence de « l'hypothèse fasciste » à notre époque. Une nouvelle fois, des intellectuels en mal de sensation forte trouvent dans le désir de renverser les tièdes, les démocrates, les nuancés, les humanistes, une voie vers la reconnaissance. On connaît le hoquet de l'histoire, il trouve dans la pièce de Creuzevault son malaise. Et pourtant, c'est un metteur en scène plein d'allant qui me répond un matin de répétition, à quelques jours de la première d'*Edelweiss*, offrant à la vivacité de sa réflexion, temps et dialectisme.

Interview à retrouver dans le numéro 171 – [déjà disponible en version numérique](#)

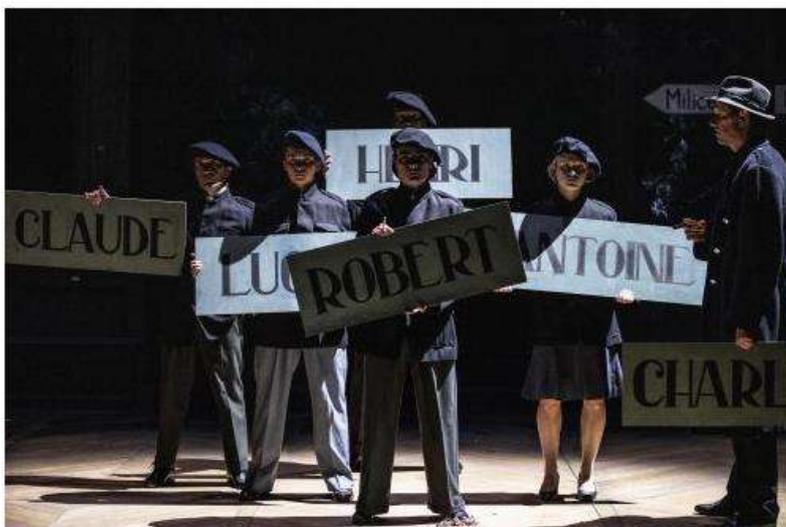
Edelweiss (France Fascisme), texte et mise en scène Sylvain Creuzevault, Théâtre de l'Odéon, ateliers Berthier, du 21 septembre au 22 octobre, [Plus d'informations](#)

Un Fauteuil pour L'Orchestre

À l'affiche, Agenda, Critiques, Evénements, Festivals // Edelweiss [France Fascisme], texte et mise en scène de Sylvain Creuzevaut, au Théâtre de l'Odéon / Ateliers Berthier – Festival d'Automne à Paris

Edelweiss [France Fascisme], texte et mise en scène de Sylvain Creuzevaut, au Théâtre de l'Odéon / Ateliers Berthier – Festival d'Automne à Paris

Sep 25, 2023 | Commentaires fermés sur Edelweiss [France Fascisme], texte et mise en scène de Sylvain Creuzevaut, au Théâtre de l'Odéon / Ateliers Berthier – Festival d'Automne à Paris



© Jean-Louis Fernandez

ff article de Denis Sanglard

« Mais je sais qu'il n'y a pas de hasard à choisir ce qui vous déshonore » écrivait Camus à propos de Brasillach qu'il abhorrait et dont il demandait pourtant la grâce. Le 19 juin 1945, Robert Brasillach condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi est fusillé. Voilà où commence *Edelweiss [France Fascisme]*, fresque grimaçante sur la collaboration où Sylvain Creuzevaut interroge les mécanismes qui amènent le régime de Vichy au pire, l'engagement d'intellectuels et d'hommes politiques, la droite nationale et réactionnaire, à s'engager auprès de l'Allemagne nazie. Avant de reprendre le fil chronologique qui aboutit à ce procès exemplaire. Alors ils sont tous là ou presque, ceux qui activement et fascinés par le IIIème Reich participèrent au déshonneur de la France pour un avenir européen dans l'Allemagne. Les écrivains Robert Brasillach, Pierre Drieu La Rochelle, Lucien Rebatet, Céline et les hommes politiques Pierre Laval, Marcel Déat, Philippe Henriot, Jacques Doriot... Et Jeanne Rebatet, seul point de vue féminin pour ce qui est encore considéré comme une histoire d'homme. Ils retrouvent ici leur prénom, l'ignominie entre 1941 et 1945 n'était pas encore entrée dans la postérité et l'Histoire, qui ne gardent que les noms. Et le bruit et la fureur restent à la porte des salons ou des cabinets ministériels, voire des loges de concierges, car ici tout est affaire de discours et d'idéologie où le hasard n'entre pas dans le choix du déshonneur. Il y a comme une abstraction du conflit en lui-même qui reste circonscrit à un débat entre antisémites, anticommunistes, colonialistes et antieuropéens convaincus. Résumé en un seul mot, lancinant leitmotiv, la décadence de la France dont seraient coupables juifs et bolchéviques. La rafle du Vél d'Hiv et la responsabilité de la France, Le S.T.O, Le groupe Manouchian pour la résistance, Léon Blum, sont heureusement bien évoqués en contrepoint indispensable de ce discours abject dont ils sont les victimes tragiques.

Si cela ne nous rappelle rien, Sylvain Creuzevault enfonce le clou et cite nommément, textes à l'appui, les discours de Wauquiez, Zemmour, Le Pen (père et fille), Houellebecq et consort, réactionnaires de tous poils, qui de la décadence ont fait leur levier politique populiste et choux bien gras. Les mêmes mécanismes sont à l'œuvre aujourd'hui, l'histoire se répète ad-nauseam, le ventre est encore fécond pour que surgisse la bête immonde qui se réveille déjà. Une incise brutale, parenthèse dite par Brasillach comme s'il déposait là son héritage à venir ...

Seulement le choix du burlesque, du grotesque ne fonctionne pas ici. Ce qui louche ouvertement vers Brecht reste en dessous de son modèle. Nous sommes dans un entre deux inconfortable, comme si Sylvain Creuzevault d'ordinaire plus audacieux, plus franc du collier, voire plus trash, avançait sur la pointe des pieds, embarrassé par son sujet qu'il maîtrise mais ne parvient pas à mettre en forme. « Regarder la barbarie autrement qu'avec les yeux de l'effroi » c'est comme faire de la littérature avec des bons sentiments, cela ne suffit pas toujours. Faire des personnages aussi complexes, parfois contradictoires comme Lucien Rebatet, des « grimaces », tombe à plat. On ne peut résumer ces « petites merdes », pour lesquels nous n'avons aucune empathie, à ces pantins gesticulant, bouffons réduit à des salonnards glosant sur la décadence de la société en jouant du violoncelle. Difficile d'en faire des salauds sympathiques. Difficile d'en rire. Alors on ne rit pas, ou si peu. Pourtant les comédiens sont tous



© Jean-Louis Fernandez

exceptionnels qui tentent d'éviter la lourdeur caricaturale de « la grimace » pour leur apporter une profondeur à défaut d'humanité ou d'héroïsme. Mais le discours de chacun résiste à la théâtralité, du moins à celle-là, rétif à la représentation qui en est donnée, la farce. Malgré nos réticences quant à la forme, le mérite de cette création est de mettre au jour les mécanismes propres à la montée du fascisme que résumait Brecht : « Le fascisme n'est pas le contraire de la démocratie mais son évolution en temps de crise ». Le fascisme, mal de notre siècle, ne peut pas mourir écrivait Robert Brasillach. Sombre et juste prémonition.

Edelweiss [France Fascisme], texte et mise en scène de Sylvain Creuzevault

De et avec : Juliette Bialeck, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel, Antonin Rayon

Avec l'amicale participation de Nicolas Bouchaud

Assistanat à la mise en scène : Ivan Marquez

Dramaturgie : Julien Vella

Lumière : Vyara Stevanova

Création musicale, son : Antonin Rayon, Loïc Waridel

Scénographie : Jean-Baptiste Bellon, Jeanne Daniel-Nguyen

Vidéo : Simon Anquetil

Maquillages, perruques : Mytil Primeur

Costumes : Constant Chiassai-Polin

Régie générale : Clément Casazza

Du 21 septembre au 22 octobre

Du mardi au samedi à 20h, dimanche 15h

Relâche lundi et le dimanche 24 septembre

Durée 2h20

Odéon / Ateliers Berthier

1 rue André Suarès 75017 Paris

Réservation : 01 44 85 40 40

www.theatre-odeon.eu



THÉÂTRE

EDELWEISS [FRANCE FASCISME]. VOYAGE AU BOUT DE LA COLLABORATION.

26 SEPTEMBRE 2023

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



© Christophe Raynaud de Lage

Sylvain Creuzevault signe avec cette plongée au cœur de la collaboration et des soutiens actifs que celle-ci a reçue de la part de nombre d'intellectuels un spectacle puissant qui nous interroge sur l'« acceptabilité » du fascisme et ses résonances aujourd'hui.

Ils ont nom Robert Brasillach, Pierre Drieu La Rochelle, Lucien Rebatet, Pierre-Antoine Cousteau ou Ferdinand Céline. Ils ont publié, dans la presse ou à travers des romans, des brûlots qui font encore aujourd'hui froid dans le dos. Ils étaient pourtant des intellectuels de haute volée, de belles plumes, appréciées pour leur vision critique de l'art ou, pour Céline, l'un des plus brillants écrivains que le XX^e siècle ait connu. Ils ont pourtant distillé un discours de haine et apporté le concours de leur talent aux pires mesures prises par Vichy. L'Histoire est passée par là et ils ont perdu la guerre, *leur* guerre. Céline s'est réfugié à l'étranger avant, finalement, de regagner la France, Drieu s'est suicidé, Laval et Brasillach ont été fusillés, Rebatet a fait de la prison avant d'être gracié, comme Cousteau, condamné, lui, aux travaux forcés à perpétuité – lui qui, pour la beauté de la chose, se qualifiait à ses débuts comme « à l'extrême gauche de l'extrême gauche ». Pour faire bonne mesure, on peut leur adjoindre, en dehors, bien sûr, de la figure du maréchal Pétain, celle du journaliste Henri Doriot, ex communiste devenu créateur du Parti Populaire Français (PPF), qui contribue à la création de la Légion des volontaires français contre le bolchévisme (LVF) et s'enfuit en Allemagne en 1944 où il est mitraillé par deux avions en maraude, vraisemblablement alliés, mais peut-être nazis. On peut compléter le tableau par Marcel Déat, normalien passé par la SFIO, qui, bien que compromis dans l'attentat contre Laval en 1941, unifie les mouvements collaborateurs de la zone Nord avant d'entrer au gouvernement en 1944. Condamné à mort par contumace et réfugié en Italie, il ne sera jamais

arrêté. Une belle brochette qui, en même temps qu'elle le brocarde selon les circonstances, gravite autour de Pierre Laval, lui aussi ex SFIO, l'homme du terroir auvergnat, fils d'un aubergiste et marchand de chevaux.

Une traversée inusitée, politiquement « incorrecte », de la Seconde Guerre mondiale

Sylvain Creuzevault s'était déjà intéressé au deuxième conflit mondial avec *l'Esthétique de la résistance*, d'après un roman de Peter Weiss, qui mettait en scène un jeune Allemand plongé dans les milieux clandestins antifascistes et communistes. Une manière de regarder l'histoire par un autre bout de la lorgnette. L'auteur prend ici le parti de faire entendre ceux que la Libération a, d'une certaine manière, réduits au silence. Si l'on connaît l'opinion des vainqueurs, qui fait la loi des livres d'histoire, on n'interroge pas les motifs de ceux qui se sont lancés, pour des raisons diverses, dans la collaboration. On ne cherche pas à comprendre comment ils en sont arrivés là. Comme si sens et contre-sens n'étaient pas les deux faces d'une même réalité. En nous plongeant dans la parole de ceux qu'on a fait taire, Sylvain Creuzevault nous plonge dans la complexité d'une réalité qu'on retrouve sous d'autres formes aujourd'hui.

De l'avant-guerre à l'après-guerre, un va-et-vient où les passés se renvoient la balle

Lorsque les spectateurs entrent dans la salle, quelques lettres apparaissent sur un écran, comme un puzzle à reconstituer. Se met en place la cacophonie de la situation française du début du XXe siècle, entre manifestations des ligues d'extrême-droite, de l'Action française et du Front populaire et le slogan qui circule à l'époque, au moment où l'on craint un engagement du gouvernement français aux côtés des Soviétiques – « Plutôt Hitler que le Front populaire » clament alors certains slogans – et que les chansons populaires déversent leur larme sur la guerre « qui tue les petits anges blonds ». Une voix off retransmet, dans un haut-parleur, des extraits du procès de Robert Brasillach tandis que s'affrontent les tenants et les adversaires de la collaboration et la question de la légitimité. On ne cessera de cheminer tout au long du spectacle, du déroulé chronologique, qui confronte les personnages à l'évolution de la situation politique et au durcissement des exigences allemandes, aux échappées belles qui instilleront, ici une réflexion née de l'après-guerre, là une notation humoristique qui touche à notre époque, quand ce ne sont pas des statistiques ou les chansons sirupeuses ou martiales de l'époque.

Un espace unique que la lumière découpe

Ce que l'espace donne à voir, c'est la diversité des lieux dans lesquels on chemine. De grandes lettres qui montent et descendent en fond de scène au fil des nécessités rappellent le lieu d'où l'on parle, France « libre » ou France occupée, ou réunifiée, quand elles ne disent pas dans quel rapport le théâtre se place par rapport à l'histoire, quelle fiction il imagine au fil de son déroulé qui marie en permanence déclarations authentiques, extraits de textes ou d'articles de presse ou scènes imaginaires et pleines d'humour ajoutées malicieusement pour démarquer la réalité. On passe de l'avant-scène où l'homme de la rue discute de l'homme « providentiel » qu'est le maréchal Pétain dans la débâcle au tribunal avec ses architectures boisées où se déroule le procès des collaborationnistes.

La récupération des codes de l'agit-prop

Pour dresser le tableau assez noir de la collaboration, c'est à la schématisation de l'agit-prop que le spectacle recourt. Un panneau pour dire le personnage, un béret à large bords pour rappeler la milice, des situations taillées à la serpe, une perruque, un costume ou un brassard et voilà les comédiens métamorphosés. Une raideur du maintien sur une chevelure blonde assortis d'une

caricature d'accent allemand font surgir un Otto Abetz face à un Pierre Laval à moustache qui grime sa voix pour lui redonner un accent auvergnat face aux paysans auxquels il tente de fait passer la nécessité du Service du Travail Obligatoire (STO).

La mise à distance créée par le jeu

Les comédiens sautent d'un rôle à l'autre avec une aisance jouissive. Ils ne sont pas les personnages, ils les jouent, les démarquent, donnent à voir leurs failles et leurs contradictions. Ils passent des collaborateurs aux résistants, du paysan à l'intellectuel et de l'homme de la rue franchouillard au nazi avec un entrain communicatif mais en même temps éclairant. Dans leur proposition inversée où le jeu n'illustre pas mais révèle, Dreyfus et les juifs, boucs émissaires, sont l'objet de tous les ressentiments, et avec eux Robespierre qui les considère comme des citoyens à part entière. Le point commun de l'aréopage collaborationniste, c'est cette détestation-là, et son outil est *Je suis partout*, le torchon qui s'intitule journal et que dirigent, après Pierre Gaxotte, Lucien Rebatet puis Robert Brasillach, finalement évincé au profit de Pierre-Antoine Cousteau parce que considéré comme trop tiède à l'égard des nazis. *Je suis partout* se fait le thuriféraire actif d'un antisémitisme virulent doublé d'un antisoviétisme viscéral qui motive la création de la Légion des Volontaires Français pour la lutte contre le bolchevisme (LVF) en 1941 lorsque la Russie, d'alliée de l'Allemagne, devient son ennemie – ce qui est savoureux lorsqu'on regarde le parcours individuel de nombre de ses collaborateurs. *Edelweiss*, d'où le spectacle tire son titre, est l'une des chansons, appréciées par Hitler, traduite en français à ce moment-là.

Un petit monde qui ne parle pas d'une seule voix.

Ce qui est passionnant dans le spectacle, au-delà de sa force théâtrale immédiate, qui provoque le rire tant la charge est visible à partir de textes qui, eux, restent ceux que nous a légués l'Histoire, c'est la combinaison de l'agit-prop avec une finesse d'analyse qui n'appartient pas au genre. Car si les pressions qu'exercent les Allemands sur le gouvernement français sont montrées sur le ton léger de la comédie et si la caricature guide l'interprétation, le contenu même du spectacle aborde un contenu qui n'a rien de caricatural. Il montre que tous ne parlent pas d'une seule voix par rapport à Vichy et que leur position évolue. Ce qui les guide, c'est une certaine idée de la France et la « collaboration » avec l'envahisseur ne peut que mettre à mal la fierté nationale qui les anime. Dans la compromission, on trouvera des degrés que le spectacle explicite. Il nous replonge aussi dans la complexité des motivations qui ont amené nombre d'intellectuels de l'époque à se faire les complices des nazis. Et, en particulier, une certaine vision « romantique » du fascisme, comme l'avènement d'un nouveau monde, basé sur l'exaltation du sentiment français et la valorisation des racines, mais aussi sur un populisme et des vellétés « sociales ».

Écouter ce que dit l'ennemi, pour comprendre

En notre époque de glissement progressif – rapide – du paysage politique vers les extrêmes et de montée en puissance de l'extrême-droite, dépouillée, dans le discours populaire, de sa dangerosité et présentée comme une alternative « crédible » à la « faillite » des différents gouvernements, *Edelweiss* nous fait réfléchir. Parce qu'on peut créer des parallèles, établir des comparaisons avec les mutations que le spectacle explore. Parce qu'on y voit des sentiments « nobles » devenir des outils de coercition et des armes de mort. Parce que des intellectuels et non des moindres, s'en font les vecteurs non seulement consentants mais actifs sur le plan politique. Parce que les deux faces d'une même médaille que la pièce révèle en donnant la parole à ceux que l'Histoire a condamnés n'est pas qu'une vue du passé, mais une leçon politique pour le présent. Leurs errances ne sont pas reléguées au rang de réminiscences éloignées de nous. Elles sont en nous, et nous ferions bien de nous en souvenir...

Edelweiss [France Fascisme]

S Texte et mise en scène **Sylvain Creuzevault**, artiste associé à l'Odéon S Avec **Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel** et **Antonin Rayon** (musicien) S Dramaturgie **Julien Vella** S Lumière **Vyara Stefanova** S Scénographie **Jean-Baptiste Bellon, Jeanne Daniel-Nguyen** S Création musique, son **Antonin Rayon** S Maquillage, perruques **Mityl Brimeur** S Costumes **Constant Chiassai-Polin** S Assistant à la mise en scène **Ivan Marquez** S Régie générale **Clément Casazza** S Régie son **Loïc Waridel** S Production Le Singe S Coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, La Comédie de Saint-Étienne, Théâtre Garonne – scène européenne à Toulouse, L'Empreinte – scène nationale Brive-Tulle, La Comédie de Béthune, Points communs – scène nationale de Cergy- Pontoise S Avec la **participation artistique** du Jeune théâtre national S La compagnie est soutenue par le ministère de la Culture / Direction régionale des Affaires culturelles Nouvelle-Aquitaine S En **coréalisation** avec le Festival d'Automne à Paris S Durée estimée 2h30

21 septembre – 22 octobre 2023

Odéon Ateliers Berthier - 1, rue André Suarès, Paris 17^e

www.theatre-odeon.eu +33 1 44 85 40 40

Autour du spectacle

Dimanche 15 octobre Rencontre avec Sylvain Creuzevault et le collectif L'Envers de Paris « Théâtre et psychanalyse » à l'issue de la représentation

Mercredi 18 octobre à 18h Séminaire Contrepoints « Fascisme : genre, art et politique » (Odéon 6^e)

À découvrir également : *L'Esthétique de la résistance* d'après le roman de Peter Weiss, adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault, **du 9 au 12 novembre 2023 à la MC93** de Bobigny

TOURNÉE 2024

28 février au 5 mars – Théâtre Garonne, scène européenne de Toulouse

12 au 15 mars – Comédie de Saint-Étienne

21 et 22 mars – Bonlieu, scène nationale d'Annecy

27 et 28 mars – L'Empreinte, scène nationale de Brive

30 et 31 mai – Points communs, scène nationale de Cergy-Pontoise

Edelweiss [France fascisme]

TT Bien

Par Fabienne Pascaud

Réservé aux abonnés 

Publié le 26 septembre 2023 à 11h58

Ambitieux, courageux, politiquement engagé de vouloir mettre en théâtre la collaboration de grands intellectuels français avec l'ennemi nazi, d'interroger leur fascination pour le fascisme. Mais malgré quelques très belles scènes, Sylvain Creuzevault choisit-il la bonne forme en présentant le gratin de la collaboration intellectuelle sous l'Occupation en une suite de tableaux plutôt burlesques, histoire de ne pas avoir l'air de céder à leurs discours ? Dans un espace géant aux indistinctes allures de bibliothèque — de Robert Brasillach (1909 – exécuté en 1945) à Pierre Drieu la Rochelle (1893 – suicidé en 1945), de Lucien Rebatet (1903-1972) à Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) —, tous semblent ici des guignolos antisémites. Malgré les louables efforts pédagogiques du metteur en scène, qui date les situations, on ne peut mesurer leurs fulgurances séductrices et leurs forces toxiques. – **F.P.**

PLUS D'INFOS

Genre	Théâtre
Lieux	Points Communs - Théâtre des Louvrais, place de la Paix, 95300 Pontoise Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8 boulevard Berthier, 75017 Paris
Dates	Du 30/05/2024 au 31/05/2024 Du 21/09/2023 au 22/10/2023

ARTS MOUVANTS

Edelweiss [France Fascisme] de Sylvain Creuzevault



Sylvain Creuzevault ouvre la nouvelle saison de l'Odéon - Théâtre de l'Europe en convoquant sur scène les grandes figures politiques et intellectuelles de la Seconde Guerre mondiale, des figures consciencieusement choisies pour leur ferveur fasciste et leur intelligence avec l'ennemi nazi.

Les comédiens Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel et Antonin Rayon incarnent Jacques Doriot, Marcel Déat, Pierre Laval, Lucien Rebatet, Robert Brasillach, Louis Ferdinand Céline, Brinon ou Pierre Drieu la Rochelle. Un corpus aux visages multiples qui dit la complexité du collaborationnisme français.

Edelweiss [France Fascisme], du titre d'une marche militaire écrite en 1928 par le compositeur allemand Herms Niel, scrute les années sombres de la collaboration. Sur le ton de la comédie acerbe, Sylvain Creuzevault choisit la distance ironique pour mettre en scène les mécanismes de la tentation fasciste. Loin de grands discours moralisateurs, la représentation repose sur une succession de saynètes composées d'extraits de textes, d'émissions radiophoniques, ou d'épisodes historiques. **Pour dire l'effroi, l'auteur et metteur en scène choisit la contextualisation fictionnelle d'une parole décomplexée glaçante à travers un grotesque et des ressorts comiques qui agissent comme une soupape à l'inaudible.**

Si cette période et ces intellectuels et politiques français sont bien connus du public, chaque spectateur n'arrive pas à armes égales dans la connaissance de cette période. Si les références ne sont pas toujours évidentes à saisir, le parallèle avec la dangerosité de la montée des nationalismes d'aujourd'hui est lui bien clair. **Cette volonté de ne pas dérouler un fil historique limpide et didactique permet à la représentation d'aborder la période trouble de la collaboration non comme un fait historique révolu mais de sonder l'implication opportuniste ou idéologique d'intellectuels instruits, cultivés, sensibles à l'art, qui ont embrassé la dangerosité des courants de la pensée fasciste.**

En représentant la complexité d'une pensée en mouvement dans l'horreur, en incarnant ces hommes à l'idéologie assumée, *Edelweiss [France Fascisme]* rend la réalité du moment palpable. **Sylvain Creuzevault nous place non plus face au fait historique mais face à l'ambivalence de notre civilisation.**

La représentation théâtrale de ce passé, axée sur les partis pris humainement et individuellement ne peut qu'éclairer un peu plus le regard sur un présent bien sombre et élargir le spectre de notre vigilance. **Engagé et salutaire, Edelweiss [France Fascisme] en se détachant de l'explicite didactique nourrit une réflexion qui mûrit longtemps après la représentation.**

crédit photo : ©JeanLouisFernandez

Edelweiss [France Fascisme] texte et mise en scène de Sylvain Creuzevault à l'Odéon-Théâtre de l'Europe jusqu'au 22 octobre 2023.

de et avec : Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel et Antonin Rayon (musicien)

dramaturgie : Julien Vella

lumière : Vyara Stefanova

scénographie : Jean-Baptiste Bellon, Jeanne Daniel-Nguyen

création musique, son : Antonin Rayon, Loïc Waridel

vidéo : Simon Anquetil

maquillage, perruques : Mityl Brimeur

costumes : Constant Chiassai-Polin

assistant à la mise en scène : Ivan Marquez

régie générale : Clément Casazza

régie son : Loïc Waridel

construction du décor et des accessoires : Atelier de construction de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

réalisation des tailleurs : Pauline Voegeli

production : Le Singe

coproduction : Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, La Comédie de Saint-Étienne,

Théâtre Garonne – scène européenne à Toulouse, L'Empreinte – scène nationale Brive-Tulle, La

Comédie de Béthune, Points communs – scène nationale de Cergy-Pontoise

avec la participation artistique du Jeune théâtre national

la compagnie est soutenue par le ministère de la culture / direction régionale des affaires culturelles Nouvelle-Aquitaine

en coréalisation avec le Festival d'Automne à Paris

création aux Ateliers Berthier dans le cadre du Festival d'Automne 2023

- Sophie Trommelen, septembre 27, 2023

 Réservé aux abonnés

Notre critique d'*Edelweiss (France Fascisme)* à l'Odéon-Théâtre de l'Europe: un grand cirque

Par **Anthony Palou**

Publié il y a 1 heure, mis à jour il y a 1 heure



Charlotte Issaly, Juliette Bialek, Vladislav Galard, Antonin Rayon dans *Edelweiss (France Fascisme)*, aux Ateliers Berthier.
JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Aux Ateliers Berthier, la pièce de Sylvain Creuzevault échoue à mettre en scène l'histoire des principales figures de la collaboration française.

Selon Sylvain Creuzevault, le gratin de la collaboration pourrait se résumer à un bouseux ([Pierre Laval](#)), une brêle (Philippe Henriot), un nabot (Marcel Déat), un grand dadais (Jacques Doriot), une lope (Robert Brasillach), un régressif (Lucien Rebatet), un dépressif vaseux (Drieu la Rochelle) et, entre autres lascars, un agité du bocal scatologique ([Louis-Ferdinand Céline](#)). Bref, une brochette d'abrutis sortie d'une pochette-surprise. Cette valse de fantoches pourrait faire sourire, mais Creuzevault n'est pas Mel Brooks et n'en a pas la prétention. Faire rire n'est pas son but, quoique.

Creuzevault a l'esprit de sérieux bien vissé : il a des messages à nous faire passer. Il se veut presque psychanalyste. Autant dire que sa démonstration sans queue ni tête ennuie ferme. Juste un cortège de saynètes décousues, informes, discordantes, à peine rythmées. Un assemblage bancal. L'ambition de mettre en scène une grande pièce sur la collaboration était sans doute une erreur. Monter une bonne tragicomédie ciblée sur un fait précis eut été suffisant. Par exemple, le procès de Brasillach en janvier 1945 par lequel *Edelweiss (France Fascisme)* commence. L'écrivain est interprété par Charlotte Issaly avec petites lunettes rondes et cheveux gominés et parfois, eh, eh, seins à l'air tout en roulant les « r ».

Des « Deschiens » version nazi

Revenons à la scène du procès. Elle nous remet en tête l'aveuglement de certains intellectuels qui ne voyaient pas plus loin que la lettre. Ce procès à lui seul aurait fait la pièce. Las, nous remontons le

temps. Nous voilà en 1941. Trois types bourrés pérorent sur la sainte collaboration, l'affaire Dreyfus, du « Juif Robespierre », du bolchevisme. Il s'agit de Marcel (Déat), de Jacques (Doriot) et de Philippe (Henriot), respectivement incarnés par Pierre-Félix Gravière, Frédéric Noaille et Vladislav Galard qui ne sont pas mauvais. Des « Deschiens » version nazie. Puis le spectacle toussote péniblement jusqu'à la Libération passant en revue, vidéos à l'appui, [la rafle du Vél' d'Hiv'](#), le problème du STO, le sabotage de la flotte française à Toulon, le FTP-MOI de Manouchian, etc. Pendant ce cours d'histoire pour les nuls, sur scène, nos pleutres fanfarons versent dans le grand cirque rudimentaire où la perte de contrôle semble être le mot d'ordre.

« *Le théâtre est probablement mauvais (il est presque toujours mauvais) parce que l'auteur est obligé (il est presque toujours forcé) d'inventer quelque idiotie ou fausseté palpable pour "faire avancer les choses"* », disait un génial poète qui lui aussi s'égara pendant la guerre et que doit probablement connaître Sylvain Creuzevault : Ezra Pound. Il aurait dû le relire car question idiotie, le metteur en scène n'a pas freiné.

Creuzevault est pourtant un garçon intelligent. Ses [Frères Karamazov](#) nous avaient mis à genoux et nous irons voir volontiers son *Esthétique de la Résistance* (en novembre prochain à la MC93 de Bobigny) sans doute d'une autre tenue. La collaboration l'a mis dans de beaux draps si on peut dire et nous n'avons qu'une seule envie, relire *D'un château l'autre*, de Céline, chef-d'œuvre sur la déroute et le spectacle étourdissant de cette bande de pantins collabos, chairs mortes échouée à Sigmaringen. À côté de ça, *Edelweiss* semble bien peu de chose, tout juste une nullité ambitieuse qui voudrait nous rappeler que les braises du fascisme rougeoient encore dans l'âtre européen. Nous n'avons pas besoin de Creuzevault pour s'en inquiéter.

« *Edelweiss (France Fascisme)* », à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, aux Ateliers Berthier (Paris 17^e), jusqu'au 22 octobre. www.festival-automne.com

Sylvain Creuzevault, auteur de la pièce «Edelweiss [France fascisme]» : «Il faut connaître la genèse de l'extrême droite, sinon comment la combattre ?»



Dans la pièce qui se joue à Odéon Berthier, l'auteur ose le burlesque pour mettre en scène des intellectuels collaborationnistes. Pour «Libé», il décrit sa méthode mêlant immersion dans les textes et mise à distance stylisée.

La pièce se clôt sur une pancarte : «*Méfiez-vous de vos désirs. Ils arrivent.*» Nul besoin de pancarte cependant pour saisir qu'en nous plongeant au sein de l'ultra-collaborationnisme d'écrivains français pendant la Seconde Guerre mondiale, en matraquant leurs arguties et leurs phrasés, le metteur en scène Sylvain Creuzevault creuse les racines de la montée du fascisme aujourd'hui, telle qu'elle ressemble de moins en moins à un mauvais songe. Pierre Drieu la Rochelle, Lucien Rebatet, Robert Brasillach ne se contentaient pas de rêver le pire, ils le légitimaient. *Edelweiss [France fascisme]* s'ouvre sur le procès de l'auteur de *Notre avant-guerre*, 35 ans, ancien brillant sujet de l'École normale supérieure, qui sera fusillé en 1945. C'est une jeune actrice, Charlotte Issaly, qui l'interprète, ce qui ne semble en rien étrange. A un autre moment de la pièce, mais cette fois-ci dans une vidéo projetée sur un écran qui couvre toute la cage de scène, elle sera, en très gros plan, Cristina Boïco, résistante immigrée roumaine réfugiée en France, à la FTP-MOI. C'est dire l'ampleur du projet de Creuzevault qui ne cesse de se diffracter, de nous entraîner dans une myriade de récits, constamment incarnés, jamais illustratifs. Le théâtre ne nous fait pas cours, ne nous assène aucune leçon, mais expérimente des situations historiques avérées qu'il rend tangibles.

Un haut-parleur crache quelques minutes du procès. Le musicien Antonin Rayon manipule, comme il le fera durant tout le spectacle, des bandes magnétiques enroulées dans un meuble en bois, sorte de rappel des meubles tourne-disque qui trônaient dans les salons bourgeois après-guerre. Epaisseur du son, rapidité de l'action, inventions constantes de la mise en scène alors même que la scénographie ne changera quasiment pas. Le plateau est un plancher, tantôt d'une salle de justice, tantôt de l'ambassade d'Allemagne, tantôt même un champ, que deux paysans moissonnent. Laval (Arthur Igual) et l'ambassadeur d'Allemagne Otto Abetz (Vladislav Galard) fuient en direction de la Forêt-Noire, dans une moitié de voiture. Accident. Ils se hurlent dessus en s'éclaboussant de la lumière des phares. Ailleurs, Céline (Frédéric Noaille) extirpe et replace la haine dans le corps de ses malades. Madame Rebatet (Valérie Dréville) attend et ordonne. Il y a des rires. L'immense talent de Creuzevault et de l'ensemble des acteurs est de parvenir à ne jamais affaiblir la charge maléfique des «grimaces» pour reprendre son vocable, tout en ne récusant pas l'esprit clownesque. Autrement dit, l'absence d'esprit de sérieux renforce la gravité de ce qui est montré. Un spectacle conçu avec un souci de la précision historique, explique Sylvain Creuzevault, au lendemain de la première.

Vous proposez un spectacle dense, précis, rythmé, rapide, maîtrisé. Le texte est-il totalement fixé ?

Aujourd'hui, oui ! On écrit en improvisation, mais on écrit. Il y a une quinzaine d'années, pour *Notre terreur* ou *le Père Tralalère*, on procédait de même, mais plus lentement, avec plus d'hésitations. Avec l'expérience, on va plus vite, donc on peut aller de plus en plus loin dans la précision du matériau que nous visitons : documents historiques, textes d'intellectuels, journalistes et politiques de la Collaboration, notamment Brasillach, Drieu la Rochelle, Rebatet, Laval... On s'est aussi beaucoup appuyés sur l'historien Robert Paxton. Ce sont ses travaux qui ont permis de relire l'histoire de la collaboration française au début des années 70, en se fondant notamment sur les archives allemandes : *la France de Vichy* (1973) mais aussi *l'Armée de Vichy* ou *Vichy et les juifs*.



Sylvain Creuzevault appelle «grimaces» ses personnages. (Jean-Louis Fernandez)

Je distribue les personnages, que j'appelle des «grimaces», aux acteurs et aux actrices et chacun se concentre sur les écrits et la biographie de cette personne. Puis je me mets à construire des structures, des passages au plateau, comme on ferait un canevas dans une commedia dell'arte. Les passages au plateau durent deux ou trois heures, chacun improvise sur son personnage. Mais il ne faut pas imaginer que la pratique de l'impro implique qu'on ne sache pas à l'avance ce qu'on va faire sur un plateau. Elle est la part vivante d'une structure construite méticuleusement en amont.

Comment se pose au théâtre la question de la fidélité à l'histoire ? Autrement dit : comment le théâtre fait émerger une vérité qui lui est spécifique ?

Dans *Edelweiss*, des personnalités collaborationnistes ayant réellement existé se rencontrent, «grimacent» des événements, que nous «théâtralisons», en nous écartant de l'archive historique... Ces personnalités ont vraiment existé, mais je les ai vite appelées les «grimaces», car de Marcel Déat à Philippe Henriot, je leur tire sur les traits, je les singe. Certains en amalgament plusieurs. Lucien Rebatet, à qui j'invente un père poilu mort à la guerre et un frère qui part rejoindre De Gaulle à Londres, n'a jamais eu de frère, mais c'est le cas d'autres collabos. En s'écartant de certains faits biographiques, on essaie de faire entrer un faux qui pourrait faire revivre le vrai, fossilisé depuis longtemps, de manière plus organique.

Vous posez dans votre spectacle la question de la responsabilité des intellectuels dans l'avènement d'un fascisme français...

Brasillach et Rebatet étaient critiques d'art, de cinéma et de musique notamment. Chez Dostoïevski, que j'ai beaucoup lu ces dernières années, la figure inverse de l'innocent, ce n'est pas le coupable, c'est l'intellectuel. Celui-ci aurait à voir nécessairement avec la culpabilité, qu'il s'engage ou non. Effectivement, au XXe siècle, un paquet d'intellectuels sont devenus des bourreaux. La tentation du pire passe chez eux par le langage, par l'art

d'agencer les mots, que ce soit comme producteurs de la peur ou de la haine. Cette jouissance de la puissance du langage mène certains à jouer avec le feu. C'est le cas des collaborationnistes que nous mettons en scène. Simone de Beauvoir disait : «*Il y a des mots aussi meurtriers qu'une chambre à gaz*» pour motiver son refus de soutenir la grâce de Brasillach avant qu'il soit exécuté le 6 février 1945. La Collaboration a par ailleurs été pour eux un moment d'opportunisme incroyable. Des médiocres ont tout à un coup eu une possibilité historique d'être révélés, reconnus, d'obtenir des postes de pouvoir.

Comment fait-on entendre des textes de ces gens-là sur scène ?

Quand je parlais du projet, on m'a très vite demandé si ce n'était pas dangereux. Cette question, je ne la comprends même pas. Aujourd'hui, plusieurs représentants de la droite la plus extrême espèrent bien loger à l'Élysée. Il faut connaître la genèse de leur idéologie, sinon comment les combattre ? Savoir que Marcel Déat a nommé son parti le Rassemblement national populaire éclaire le choix du nom du Rassemblement national actuel. L'extrême droite aujourd'hui ne doit pas être la seule à connaître cette histoire. Il y a un risque à entendre ces discours antisémites et fascistes, si on ne veut pas se battre. Mais s'il faut se battre contre un retour du fascisme aujourd'hui – certes sous une autre forme –, on est obligés de se confronter à ces écrits et propos. Pour échapper au discours, on tente de trouver le jeu, l'écart, le trouble. On joue avec un fossile qu'on essaie de rendre vivant. Sinon, autant tourner un film d'époque.

N'y a-t-il pas un risque à transformer ces protagonistes en bouffons ?

Le cinéma regorge de films représentant les nazis ou les fascistes en bouffons, mais cela choque ou interroge davantage au théâtre. Je prends l'hypothèse du fascisme très au sérieux, ce qui ne signifie pas que je vais faire du théâtre sérieux, dogmatique. Mon travail, c'est d'agencer les scènes, de distancer le regard. Pour moi, Céline est un personnage de Shakespeare, un fou, au sens théâtral. Et je peux aussi traiter Laval comme un bouffon, à condition que cette bouffonnerie conserve en elle l'effroi de la politique antisémite et fasciste de la France collaborationniste.



«Edelweiss» creuse les racines de la montée du fascisme. (Jean-Louis Fernandez)

C'est ce qu'on essaie de faire, notamment en montrant les visages de pantins lugubres et les applaudissements mécaniques qui accueillent le discours de l'ambassadeur d'Allemagne en France Rudolf Schleier – que nous avons réécrit à partir du discours du Sportpalast de Goebbels, un texte absolument fou appelant à la guerre totale. Le théâtre ne peut sans doute pas grand-chose contre la catastrophe qui nous arrive. Mais il en est coloré. Je suis très inquiet.

Qu'est-ce qui caractérise leur écriture ?

Drieu et Brasillach ont peu de points communs stylistiques mais tous deux enroulent une phrase française néoclassique, issue de la structure latine. Ils ne participent pas du tout au renouvellement de la langue comme Céline. Avec Charlotte Issaly (qui joue Brasillach) et Vladislav Galard (en Drieu la Rochelle notamment), on a essayé de s'approcher de la manière dont ces auteurs écrivaient mais aussi de leur voix, leur élocution : comment ils faisaient entendre les doubles consonnes, roulaient les r. Ce n'est pas tant les gens de l'époque qu'on imite, que les représentations qui nous sont parvenues. Par exemple, il y a une scène entre une postière et une concierge qui discutent à la manière d'un film des années 40. J'ignore si les gens parlaient comme ça dans la vie, mais en tout cas, dans les films de cette époque, c'est le cas. Cet apport du cinéma, tout ce fonds culturel commun qui va de la voix d'Arletty à celle de Gabin, permet aussi de manier d'autres focales sur cette période de la Collaboration.

C'est un spectacle total, avec des bandes magnétiques mixées en live, un climat sonore particulièrement travaillé et spatialisé, des moments ouvertement didactiques, notamment quand la scène se fait gigantesque écran et qu'on apprend pourquoi les juifs du 11^e arrondissement parisien ont été moins nombreux à être arrêtés lors de la rafle du Vel d'Hiv que ceux du 12^e...

Je me suis servi des recherches de Laurent Joly sur la dénonciation des juifs en France. Aujourd'hui, Zemmour prétend que les juifs arrêtés lors de la rafle du Vel d'Hiv étaient des étrangers et que la police française a été protectrice envers les juifs français. Or, les juifs étrangers venus se réfugier en France, naturalisés, ont été dénaturalisés par Vichy, considérés comme apatrides et donc raflés et envoyés dans les camps. Ce qui nous a beaucoup intéressés, c'est l'obsession de Laval pour la construction de la souveraineté française, quand la France est coupée en deux. Et pour démontrer sa souveraineté, il obtient des autorités allemandes que la rafle soit faite par des policiers français. Il tient absolument, au nom de la souveraineté, que ce soit des policiers français qui raflent les juifs et leurs enfants. Pour élaborer ces scènes, on a puisé dans les fiches d'arrestation.

On peut être didactique et faire du théâtre ?

Je n'évite pas systématiquement le didactisme, je l'assume, c'est ma manière de me rattacher à Heiner Müller et à Bertolt Brecht ! Quand je montre deux paysans dont l'un va choisir le maquis et l'autre la collaboration, je fais du didactisme. Brecht écrit des pièces didactiques en son temps de montée du nazisme, avec des gens qui brûlent des livres et arrêtent les juifs et les communistes. Aujourd'hui, on doit renouer avec la pièce didactique, d'autant plus que beaucoup des biens culturels marchands, produits par les plateformes et les réseaux sociaux brouillent le rapport à la réalité. Avec l'IA, le concept de vrai et de faux a explosé. Mais il se pourrait bien que ce soit l'archaïsme même du théâtre, voir des acteurs de chair et d'os devant soi, qui révèle le plus de vrai. Ce à quoi on tient. Le théâtre s'occupe de la guerre depuis l'Antiquité – de la guerre dans la famille et dans les pays. Peut-être faut-il aujourd'hui écrire de nouvelles pièces de guerre civile.

« Edelweiss [France Fascisme] » de Sylvain Creuzevault aux Ateliers Berthier – documentaire théâtral

Le [30 septembre 2023](#) - [Spectacles](#)

La saison au Théâtre de l'Odéon s'ouvre avec un spectacle de Sylvain Creuzevault, artiste associé du lieu. Après [un cycle Dostoïevski](#), le metteur en scène a pris ses distances avec l'auteur russe à l'occasion d'un travail avec le groupe 47 de l'École du TNS, qui a donné lieu à un spectacle, *L'Esthétique de la résistance*, d'après un roman de Peter Weiss. Creuzevault a imaginé offrir un pendant à l'histoire d'un jeune ouvrier allemand dans les milieux clandestins antifascistes, entre 1937 et 1945 : une genèse du fascisme à la française, pendant la Seconde Guerre mondiale. Le résultat offre une grande leçon d'histoire, au plateau, qui relève moins du théâtre documentaire que du documentaire de type théâtral. Un genre inédit, un peu bâtard, qui a ses lourdeurs et ses fulgurances.



La scène est fermée par un rideau translucide sur lequel sont projetés des mots épars, tandis que le public s'installe. Les mots clignotent, à tour de rôle, et on déchiffre, ou on finit par découvrir quand tout s'illumine et donne le coup d'envoi : « Plutôt Hitler que le Front populaire ». Le rideau s'ouvre alors sur un espace vide, structuré par un parquet en point de Hongrie et de grandes parois moulées qui dégagent des ouvertures. Là, se déroule le procès de Robert Brasillach, écrivain et journaliste jugé pour

« intelligence avec l'ennemi » en 1945, et condamné à mort. L'accusé se défend tant qu'il peut contre des voix *off* lancées par une régie située à cour, qui a l'allure des radios de la première moitié du XXe siècle. Lorsque la sentence est prononcée, Brasillach demande à interpréter une chanson. Le jeu d'emblée introduit par le fait que le personnage historique est incarné par une actrice, Charlotte Issaly, est souligné par son interprétation *a capella* et ému d'un chant populaire qui lui confère le statut d'une petite fille dont le père est parti à la guerre.

Ce point de départ est en fait un point d'arrivée : le rideau se referme et nous ramène en arrière, en 1941, afin de reprendre les étapes de l'histoire qui ont mené des intellectuels à être condamnés pour fascisme pendant l'épuration. Trois hommes arrivent, seulement désignés par leur prénom, qui laissent libre cours à leur antisémitisme et leur accointance avec le régime nazi, que l'un d'eux s'apprête à soutenir en partant combattre les bolchéviques sur le front de l'Est. La situation théâtrale n'est pas perdue de vue dans le partage de ces données : les trois hommes s'adressent au public, prennent en compte les retardataires et épicient d'un humour parfois anachronique leurs échanges.



L'ensemble du spectacle sera ainsi constitué de saynètes cernées par l'ouverture et la fermeture du rideau, sur lequel sont projetées des données spatio-temporelles chaque fois différentes et les noms des personnages à venir. Ces reconfigurations permanentes permettront d'incarner sous forme de « grimaces », ou portraits caricaturés, Pierre Laval, Céline, Lucien et Jeanne Rebatet, des ambassadeurs français et allemands, des journalistes, des paysans, une concierge, une postière... Toute une galerie de

personnages distingués avec force costumes et perruques, parfois armés de pancartes qui indiquent leur prénom temporaire, interprétés par des fidèles de Creuzevault –Vladislav Galard, Arthur Igual, Frédéric Noaille, Valérie Dréville, Pierre-Félix Gravière –, et de nouveaux visages rencontrés au TNS : Juliette Bialek, Charlotte Issaly et Lucie Rouxel.

Tous se prêtent régulièrement au travestissement pour incarner une trentaine de personnages et dessiner grâce à eux une fresque, une histoire du fascisme français pendant la Seconde Guerre mondiale, entre zone nord et zone sud, France et Allemagne, chaque fois désignés par des indications qui descendent des cintres. L'esthétique du documentaire télévisé s'impose progressivement avec la projection de vidéos didactiques sur le rideau, qui soutiennent le récit de la rafle du Vél'd'Hiv grâce à une carte des arrondissements de Paris, ou donnent à voir de manière distancée les acteurs et actrices sur le point d'incarner de nouveaux personnages, à l'écran exclusivement. La vidéo sert également de support à une leçon d'histoire de l'art sur un tableau de Brueghel, *Margot l'enragée*, qui sert à métaphoriser la guerre totale.



Dans ce format singulier, dont la mécanique est trop huilée pour véritablement fonctionner, on retrouve l'exigence de *Notre terreur* ou *Le Capital et son singe* dans l'abondance de données historiques contenues dans les projections et les dialogues. Le rythme est enlevé, au point que les enjeux de certaines scènes finissent à peine par être identifiés que l'on passe à la suivante. On perçoit l'immensité du travail de recherche effectué en amont du spectacle, on reconnaît le caractère profondément érudit du

théâtre de Creuzevault. Cependant, les nombreuses questions qui l'ont guidé, qu'il formule avec son dramaturge Julien Vella dans l'entretien reproduit dans la feuille de salle, n'ont pas le temps de nous parvenir. Creuzevault va trop vite, pense trop vite, et surestime notre capacité à l'accompagner – ce que des spectacles comme [Le Grand Inquisiteur](#) laissaient déjà entrevoir.

Quelques fulgurances permettent de détendre le visage, dont les sourcils sont la plupart du temps froncés. Ce sont parfois simplement des répliques comiques qui fusent, des gestes, des attitudes, des séquences burlesques, ou une danse qui capte l'attention et permet de mieux entendre ce que disent deux musiciens. D'autres fois, c'est plus durable, comme la scène mémorable du départ en Allemagne de Pierre Laval et l'ambassadeur Otto Abetz, au volant d'une Citroën ; ou la scène très réussie des coups de téléphone du même Pierre Laval à ses ministres, alors que les Alliés ont envahi les colonies et qu'ils débarquent. Une dernière encore saisissante, qui rappelle la *Médée-matériau* de Vassiliev : lorsque Valérie Dréville-Jeanne Rebatet, rasée, le crâne ensanglanté, se tient assise sur un tabouret, les jambes écartées, et qu'elle refourre dans son vagin son fils désormais condamné.

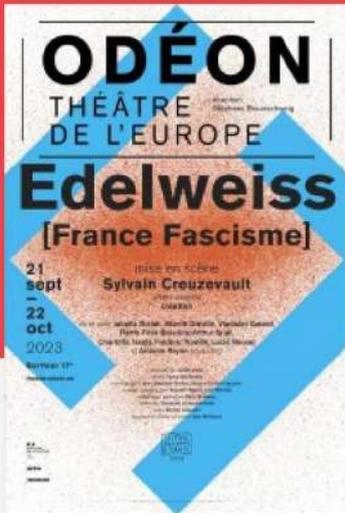


La qualité de jeu de la troupe est indéniable, l'érudition évidente, l'humour, que Creuzevault dit devoir à Dostoïevski, fonctionne. Mais l'ensemble ne prend pas. La circonscription très précise de la période historique, sondée en profondeur, permet mal de penser le présent à l'aune du passé. Le mitraillage de données submerge et entrave la réflexion, plutôt que de la faire advenir. Peut-être que ce qui manque, c'est le souffle narratif qu'un Dostoïevski ou un Peter Weiss sont capables de donner au théâtre de Creuzevault, pour

faire passer du cours d'histoire à la fiction, et pour le public, de la posture d'apprenant qui prend la mesure de son ignorance à celle d'être sensible, émotionnellement et intellectuellement engagé dans un récit.

F.

Pour en savoir plus sur « Edelweiss [France Fascisme] », rendez-vous sur [le site du Théâtre de l'Odéon](#).



THÉÂTRE
EDELWEISS [FRANCE FASCISME]
Une pesante leçon d'histoire

De Sylvain Creuzevaut
Durée : 2h20 sans entracte
Mise en scène Sylvain Creuzevaut
Avec Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel

NOTRE RECOMMANDATION :
♥♥♥♥♥

TAGS :
Sylvain Creuzevaut, Juliette Bialek, Valérie Dréville, Vladislav Galard, Pierre-Félix Gravière, Arthur Igual, Charlotte Issaly, Frédéric Noaille, Lucie Rouxel, Odéon Ateliers Berthier

LU / VU par **ALYA AGLAN**
Le 05 octobre 2023

INFOS & RÉSERVATION
Atelier Berthier-Odéon
1, rue André Suarès
75017 PARIS
Tél. : 01 44 85 40 40

Jusqu'au 22 octobre. Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h.

THÈME

- La pièce, création aux Ateliers Berthier, évoque les aspects les plus marquants de la politique de collaboration de l'État français, mise en place au profit du IIIe Reich sous le régime de Vichy, sous l'autorité du maréchal Pétain et de Pierre Laval. Elle aborde également le "collaborationnisme" parisien sous l'occupation allemande, à travers ses figures les plus emblématiques : écrivains, journalistes, propagandistes, chefs de partis politiques pronazis et miliciens.
- *Edelweiss* traite aussi de l'engagement des résistants communistes, notamment le groupe Manouchian (FTP-MOI), jugé puis exécuté après jugement et désigné par la célèbre affiche rouge comme des « terroristes » à la solde de l'étranger. Le récit de l'attentat meurtrier du 28 septembre 1943 devant son domicile contre Julius Ritter, général SS en charge des prélèvements de main d'œuvre au profit du service du travail obligatoire (STO), rapporte le mode opératoire des résistants qui réussissent à "loger" puis à assassiner leur cible sans l'avoir vraiment identifiée.
- Ce récit à rebours débute par le procès d'épuration de Robert Brasillach, ce collaborationniste français jugé et condamné pour « *intelligence avec l'ennemi* » et exécuté à la Libération, et remonte aux débuts de l'Occupation, entrecoupé de références au Front Populaire, à la Révolution française ou, en sens inverse, aux déclarations politiques actuelles, notamment celles de Laurent Wauquier.

POINTS FORTS

- Une troupe dans la tradition du théâtre, où les rôles masculins sont interprétés par des comédiennes, les unes et les autres jouant tour à tour plusieurs personnages. L'effet est déroutant dans un premier temps, puis jubilatoire.
- Une mise scène dépouillée, avec une économie louable d'effets spéciaux et un formidable jeu, dynamique et humoristique, des comédiens aux accents colorés.
- Quelques trouvailles dans la mise en scène, comme le voyage en voiture de Laval et d'Abetz vers l'Allemagne, ou la formation au téléphone du "gouvernement de Miliciens" début 1944.

QUELQUES RÉSERVES

- Des personnages historiques, collaborationnistes et résistants FTP-MOI du groupe Manouchian, qui récitent leurs propres textes et du coup, parlent comme des livres...
- La tentation du documentaire didactique, appuyé par des développements explicatifs, donnent de véritables fiches de lecture débitées à toute vitesse : le spectateur non "affranchi" n'y comprendra goutte.
- Les extraits d'archives historiques destinés à appuyer la véracité du propos produisent un effet inverse : ça sonne faux. Ce qui est vrai devient invraisemblable.
- Le propos n'évite pas les clichés sur l'association entre homosexualité et engagement pro-hitlérien, mais ne donne aucune compréhension globale, tout en évacuant la complexité.
- On n'échappe pas non plus aux scènes désormais incontournables, où les comédiens doivent déambuler et danser entièrement nus, sans aucune nécessité par rapport au propos.

ENCORE UN MOT...

- La tentation de tirer des leçons du passé pour y trouver des enseignements politiques pour le présent est rendue palpable par des effets de rupture dans une mise en scène se déroulant à plusieurs niveaux : devant et derrière le rideau.
- L'intention, louable, de nous prémunir du danger fasciste en prédisant son imminent retour ne saurait justifier une paresse d'écriture qui se contente de coudre ensemble – et avec coutures apparentes ! - des extraits d'écrits et discours de personnages (Robert Brasillach, Marcel Déat, Jacques Doriot, Pierre Drieu La Rochelle, Louis-Ferdinand Céline et la rédaction de *Je suis Partout*) ayant follement admiré Hitler et le nazisme, et porté aux nues le fascisme au point de au mirage de « *l'Europe nouvelle* » promue par le IIIe Reich.
- Les scènes les mieux réussies sont celles qui se détachent du verbe historico-politique pour nous présenter Pierre Laval, Philippe Henriot, ou Joseph Damand comme des pantins animés par des slogans de propagande et les hauts fonctionnaires nazis, Otto Abetz et autres Rudolf Schleier, Fritz Sauckel, Albert Speer, à l'accent absurde, caricaturés en robots aux ordres d'Hitler.

UNE PHRASE

- « *Oui, je suis un traître. Oui, j'ai été d'intelligence avec l'ennemi. J'ai apporté l'intelligence française à l'ennemi. Ce n'est pas ma faute si cet ennemi n'a pas été intelligent. [...] Oui, je ne suis pas un patriote ordinaire, un nationaliste fermé : je suis un internationaliste. Je ne suis pas qu'un Français, je suis un Européen. [...] Vous aussi vous l'êtes, sans le savoir ou le sachant. Mais nous avons joué, j'ai perdu. Je réclame la mort.* »
Pierre Drieu la Rochelle, *Récit secret*, suivi de *Journal (1944-1945)* et *d'Exorde* (Gallimard, 1961)
- « *Pourquoi nous affirmons-nous fascistes ? Parce que nous avons pris en horreur la démocratie parlementaire, son hypocrisie, son impéritie, ses lâchetés. Parce que nous étions jeunes, que le fascisme représentait le mouvement, la révolution, l'avenir qu'il régnait, dès avant la guerre sur les deux tiers de l'Europe.* »
Lucien Rebatet, *Les Mémoires d'un fasciste II* (Pauvert, 1976)

L'AUTEUR

- **Sylvain Creuzevault** commence la mise en scène en 2003 avec le groupe dont il est cofondateur. Il crée *Baal* de Brecht dans le cadre du Festival d'Automne à Paris en 2006 (aux Ateliers Berthier de l'Odéon), puis monte en 2007 *Le Père tralalère* au Théâtre Studio d'Alfortville, et en 2009 *Notre terreur* à La Colline, deux spectacles où l'improvisation a une large part.
- Après avoir travaillé en Allemagne, Sylvain Creuzevault met notamment en scène en 2014 *Le Capital et son Singe*, autour de Marx, qu'il retrouve en 2018 avec *Banquet Capital*, et en 2016 *Angelus Novus AntiFaust*. La même année, il installe sa compagnie *Le Singe* à Eymoutiers dans le Limousin.
- Artiste associé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe depuis 2016, il consacre un cycle à Dostoïevski avec *Les Démons* en 2018, *Le Grand Inquisiteur* en 2020 et *Les Frères Karamazov* en 2021. Cette même année, il fonde les "Conseils Arlequins, École du Parti" dont le travail de formation de l'acteur se développe autour du roman *L'Esthétique de la résistance* de Peter Weiss.
- S. Creuzevault a déclaré, à propos d'*Edelweiss* : « *J'ai la sensation de travailler sur ce spectacle avec le procédé utilisé pour Notre Terreur [mis en scène en 2009], mais avec l'expérience de la fiction acquise auprès de Dostoïevski [mis en scène en 2018 et 2021] et Peter Weiss [...] Nous n'avons gardé des personnes en question que le prénom : cela nous permet de les "fictionner" [...] En farçant ce qui peut être dramatique ou tragique, nous disons notre confiance dans le spectateur [...] Parler du fascisme est aussi parler de l'anti-fascisme.* » (*La Terrasse*, sept. 2023, p.6)

DIACRITIK

Arthémis Johnson / 5 octobre 2023 / La chronique d'Arthémis Johnson, Théâtre & Spectacles

Ce jour où Crezevault a (*mal*) mis en scène l'époque



Edelweiss © Jean-Louis Fernandez

*Cette heure ! et voilà tout. Pour nous, plus rien qu'une heure
Après, qu'importe ? il faut qu'on oublie ou qu'on meure.
Ange ! une heure avec vous ! une heure, en vérité
A qui voudrait la vie, et puis l'éternité !*

Hernani, Victor Hugo, 1830

[L'allusion, la misérable allusion. Ne jamais plomber un spectacle avec une allusion ! Et celui qui dit ça parlait en connaissance de cause ! Lui, mieux que quiconque, savait combien dans les époques troublées – surdémocratisées, ou fascisées, c'est selon – toute lumière qui brille dans la nuit, toute lanterne au détour d'un chemin sombre, toute étincelle qui s'éteint au loin, feux de projecteur sur la scène d'un théâtre, tout, tout donne lieu à une surenchère de sens et d'interprétation partisane. Un roi, sur la scène de la Comédie française, demande : « Quelle heure est-il ? » Et tout le théâtre classique s'écroula. Des gravas partout. Que n'a-t-on écrit sur ce « Quelle heure est-il ? » ! Ce demi-alexandrin qui trivialisait tout un drame en faisant parler un roi comme un péquin qui a peur de rater son train, pardon, qui a peur de manquer sa malle de poste. Car nous étions en 1830 avec ce spectacle *Hernani*, avec ce roi qui demande l'heure sur la scène du Français. Et pour cause. Le temps passe. Le temps passe vite. Nous aussi, nous nous inquiétons de ce temps qui passe. En demandant l'heure aux spectatrices et spectateurs Victor Hugo ne commettait aucune allusion. Il détestait les allusions. Dans sa préface à *Marion Delorme* en 1831 : « Les succès de scandale cherché et d'allusions politiques ne lui sourient guère, il l'avoue. Ces succès valent peu et durent peu. » « Minuit ! » L'heure de la révolution souveraine sonnait sur la scène du Français en vertu de ce seul vers.]

1930-2023.

Presque un siècle d'histoire française.

Creuzevault a su trouver un titre pour la séquence : *Edelweiss [France Fascisme]*.

Il y avait eu la beauté des *Fleurs du mal* sataniques du poète en révolte, il y a désormais la laideur de cette fleur des Montagnes chantée en allemand-1930 qui repousse l'hiver. La fleur de la haine qui figure un troublant désordre anormal normalisé des saisons. Au temps ouvert sur l'infini des possibles (*Hamlet, Hernani*), théologie historique des Lumières, succéderait le temps cyclique des fautes et des expiations. Le signe de l'éternel retour, c'est le chaos ultime de la Nature. Oui, le réchauffement climatique se glisse partout. Avec même cette petite fleur des Montagnes qui résiste au froid. Il fait terriblement chaud en ce moment en France. Des plantes bizarres d'un hiver qu'on croyait révolu ressuscitent et envahissent l'espace pour nous faire suffoquer. Des espèces invasives contre lesquelles un metteur en scène audacieux part en mission en dénombrillant le théâtre, en brandissant pour les détruire avec leur propre image un miroir 1930.



Libéartex © Jean-Louis Ferrandier

Cette urgence à jouer contre le réel n'aurait néanmoins pas dû conduire à mélanger 1930 avec 2023 avec tant d'à peu près. Construire une séquence historique, ce n'est pas verser deux sachets Knorr dans la même soupière. L'allusion, donc, a fait chanceler la mission. Faire subrepticement rentrer le présent dans le passé : un art compliqué. Dans ce spectacle, c'est le mot « décadence » qui porte la flèche du temps. Cette dernière se glisse comme un poison dans l'oreille des spectatrices et des spectateurs. Creuzevault transforme le mot en transmutateur poétique du

fascisme d'hier en fascisme d'aujourd'hui. L'accusation était programmée dans le titre à valeur épique : France-fascisme. Mais l'épique écrase l'Histoire. Alors nous avons besoin plus que tout d'Histoire justement ! « L'histoire, c'est le temps. » Michelet. Les pro-Nazis, les collaborateurs intellectuels et les écrivains pendant la II^e guerre, la droite maurassienne, les angoissés du bolchevisme, les haineux du Front populaire avant-guerre, les racistes, les antisémites, dès les années 1920, dès les années 1930, en France, toutes et tous avaient la hantise de la dégénérescence. Toutes et tous ils avaient été atteints de ce mal terrible qu'est la peur de l'effondrement de la souveraineté française.

La décadence frappait partout.

Toc toc.

Ouvrez la porte.

Le fascisme est là.

Il est trop tard.

Horloge, Dieu sinistre, dont le doigt nous menace et nous dit : « Souviens-toi ! »

Le mot « décadence » était donc partout autrefois. Et le mot reviendrait partout aujourd'hui ? On s'étonne en premier lieu de voir à quel point les effets de loupe propres à l'espace médiatique déforment l'espace et le temps chez toutes et tous, déforment les perceptions de ceux-là même qui travaillent en professionnel de nos perceptions comme les artistes justement. Comme si nous vivions en continu devant les miroirs gondolés du Jardin d'Acclimatation de Neuilly. Sommes-nous en effet, véritablement, toutes et tous, même les artistes, même les écrivains, même les poètes, victimes d'Elon Musk ?

Et si le mot décadence envahissait *vraiment* toutes les consciences hors de l'espace médiatique... ? Après tout, ce qu'on appelle l'insécurité culturelle, la peur des éoliennes qui défigurent les paysages, l'AOC camembert qui se porte très mal, c'est affreux, ces gens étranges qui envahissent tout avec

leurs habits bizarres et leur religion différente... Tout cela fait que la France n'est plus ce qu'elle était, soupir, soupir, soupir, et c'est triste. D'autant plus que l'Église catholique s'est aussi dévoilée en Gaule, comme dans le monde entier, en nid affreux de pédocriminels endurcis... Et donc, oui, pour la Droite, il y aurait de quoi se lamenter en termes de Décadence. Nous ne pouvons pas le nier. Le monde change. Les éoliennes, ce n'est pas joli. Les croyants se font rares aux côtés de Christ.

Mais Crezevault va plus loin en tapant avec un marteau – à dessein laid – sur un fond d'angoisse bien plus inquiétant que celui qui empêche de dormir nos ennemis préférés devant l'invasion des éoliennes et des féministes aux pattes velues. On a entendu dire en effet que la DECADENCE serait aussi un fantasme de la gauche. Pire. Que *la décadence touchait souvent, très souvent, historiquement, la gauche sociale-démocrate en faisant d'elle, hélas ! un vivier de fascistes français.*

Oui, personne n'échapperait à la maladie de la décadence qui consiste à diaboliser rageusement, à outrer son langage, à jouer à se faire peur à la guerre civile. Sous le masque des années 1930 et suivantes, Crezevault expose la misère d'une époque qui se donne en spectacle dans toute sa laideur de phrases. Une laideur au service d'ambitions déguisées en « bonne cause ». La France, Madame. On ne va pas ici recenser les identités de celles et ceux qui jouent à enflammer tous les matins aujourd'hui l'espace public à coup de bidons d'essence de mauvaise qualité. C'est apparemment devenu la routine d'existence de nombreuses personnes, qui se réveillent le matin sans doute en mal d'amour, avec toujours ce même but en tête : Comment réussir à frapper l'Autre ?

L'enjeu du spectacle, c'est faire Cassandre en retard.

Tout est déjà là, tout était déjà là.

Quelle heure est-il ?

L'heure qu'il était il y a un siècle.

Pas possible !

Ce petit jeu du coupé-collé, tout le monde y joue. C'est le zippo du débat public. Une giclée d'essence de fascisme de 1930 sur la tête de ton adversaire et tu gagnes plein de lumière ! Faut-il pour autant s'interdire le recul de la séquence historique ? Non. On veut bien du recul. On veut bien tenter de comprendre ce qui se passe sur cette scène de théâtre. Pourquoi transformer Lucien Rebatet en non-binaire ? Pourquoi ? Cela fait sens ou pas ? « Maman, tu es vieille, c'est juste que les non-binaires existent et donc il y a aussi désormais des non-binaires sur la scène. » « Ma fille, pardon, des non-binaires dans la vie, plus de visibilité aussi, bien sûr, oui, mais si, sur la scène, des non-binaires sont dramatisés, montrés, joués, j'ai le droit tout de même d'essayer de comprendre à quelle fin ! Non ? » Hypothèse : s'il y avait déjà des non-binaires en droit en 1930, cela signifie qu'il y a aussi des Rebatet en droit en 2023 ? Échafaudage symbolique risqué... ?

Mais tout de même : Nous, les humanistes de la Gauche, si prompts à fustiger les conservateurs réactionnaires, aveugles, imbéciles, qui courent après les pâquerettes de leur enfance, nous aussi, nous pouvons devenir des monstres en dépit de notre libéralisme sexuel et de notre prétendue tolérance envers toutes les minorités possibles et imaginables. Des monstres qui cherchent à éliminer – sans dentelle aucune – toutes celles et tous ceux que nous identifions comme maléfiques.

Le spectacle de Crezevault se centre, semble-t-il, sur une série de figures qui ont en commun d'avoir commis, presque en chœur, la bascule du combat légitime en dégeulasserie collaborationniste fasciste. Nous les connaissons bien ces figures. Trop bien. Le spectacle fatigue par cette redondance, d'autant plus qu'elle s'opère dans une bouillie de références qui rend aussi ce théâtre d'évidences peu accessible, par exemple, aux lycéens. Les vieux connaissent déjà tout par cœur et les jeunes sont perdus dans la jungle des cadavres qui sortent du placard. Doriot était un fervent honnête communiste. Déat était un socialiste fréquentable. Céline a été un médecin engagé auprès des pauvres. Rebatet avait une maman (jouée remarquablement par Valérie Dréville) qui aimait son pays, et son mari, aussi, aimait son pays, lui qui est mort justement au front pendant la 1^e guerre pour la gloire et l'honneur de son pays. Tous ces gens ont opéré une bascule dans l'ignominie. L'enjeu, pour

Crezevault, pour nous, ce serait donc de nous raconter comment et pourquoi ? Attention, nous aussi, nous sommes aussi sur la pente, nous-aussi la peur de la décadence nous gagnera en dépit de notre (fausse) modernité ?

Malheureusement, au bout de deux heures de spectacle, on ne comprend toujours pas pourquoi tous ces gens ont basculé la tête la première côté bourreaux. Aucune élévation par le sens n'est tout à fait proposée. Résultat, on se retrouve doublement englué dans le réel : hors du théâtre et dans le théâtre. Entouré, qui plus est, de tas de spectatrices et spectateurs qui viennent d'apprendre tout juste que Doriot existait ! Enfin ! Il était temps ! Et encore, on doit aussi expliquer que Doriot était un communiste, maire de Saint-Denis, exclu du PCF par Thorez parce que partisan de construire un front anti-fasciste avec la SFIO ! Et la suite ? La suite est épouvantable... Le Doriot en question finit par porter l'uniforme allemand. Je ne peux pas expliquer cette suite. Le spectacle ne m'y aide pas. Il me plongerait alors, plutôt, dans un abîme de confusionnisme ?

Tout le monde navigue à vue, semblerait-il, dans notre époque, même ce metteur en scène aux yeux autrefois si perçants... Qui nous met en garde contre « nos désirs » ! Parce qu'on en coulerait donc toutes et tous, possiblement, dans le fascisme en raison de nos désirs ?

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Si on attend du théâtre un collier d'oracles sibyllins auxquels nous, spectatrices et spectateurs, nous devons donner sens au cours de la nuit qui suit la représentation, *Edelweiss-Qui-Suis-Je* ? n'est pas du mauvais théâtre. Même si ce n'est pas du théâtre qui va nous aider à combattre le RN. Mais ce n'est pas grave... Ou alors si, c'est grave ? Et c'est même, en réalité, le seul problème grave que pose ce spectacle ? Car si la gauche porte sa part de responsabilité historique dans la dérive fascisante ambiante, ne faut-il pas tout de même admettre, aussi, qu'il est toujours plus facile de tabasser l'ami qui a trahi que l'ennemi véritable qui grossit en force ?

Je serais du RN, je me réjouirais de ce spectacle qui met en scène l'effondrement de la scène politique de gauche par son meilleur ennemi, l'Artiste, celui qui se situe toujours, toujours plus à gauche que tout le monde, justement, celui qui ne fait jamais mystère de sa supériorité surplombante symbolique sur la plèbe politique qui se bat sur twitter, dans la rue, à l'assemblée. Si j'étais du RN, je prendrais ce spectacle pour le gigantesque et boursoufflé symptôme de l'impasse absolue dans laquelle les Gauches se sont enfermées, enfermées comme des grandes, toutes seules, sans l'aide d'aucun Nazi.



Edelweiss © Jean-Louis Perrotin

2023, c'est l'absence d'une économie de guerre et de défaite. C'est l'absence d'une angoisse de dissolution dans un empire ou dans un autre. 2023, c'est une fabrique nationale-nationaliste en guerre contre le cosmopolitisme sous toutes ces formes quand il est estampillé « International ».

2023, c'est aussi une révolte féministe au long cours, c'est #Metoo dont la puissance est encore et toujours à venir, c'est la découverte que le reste du monde a droit de cité dans l'espace mental au même niveau que tous les paysages français, c'est

une mobilisation sociale sans précédent qui annoncent d'autres futurs tsunamis mobilisateurs.

Il y a que la fascisation ambiante accompagne une polarisation de combat extrêmement violente : considérer que seuls des Doriot potentiels et non-binaires campent en face au RN est une vision absolue de parti pris.

Le voilà, le vrai problème, en Politique et en Art. Juger implique une extra-territorialité de position. Mais sortir du jeu, implique aussi absolument *qu'on ne s'exclue pas dans le même temps de la responsabilité politique la plus terrestre, la plus proche*. Avec qui je parle quand je parle ? A qui je parle quand je parle ? Avec qui je fais alliance ? Personne ? Toutes ces questions sont si difficiles. En 1930, le mot d'ordre du PCF, mot imposé par Moscou était : *tous des social-fascistes, sauf les communistes*. Avant que Moscou renonce à un tel extrémisme. Malheureusement, il était trop tard.

Coda 1

« Monsieur Mélenchon, votre refus de condamner l'envahisseur Poutine au nom d'une critique de l'Atlantisme est gravissime. Pour autant, vous n'êtes encore devenu ni Déat, ni Doriot. Vous menez, certes, des guerres picrocholines qui font honte contre vos anciens camarades à coup de tweets en les accusant (plus ou moins) de se fasciser alors même que *vous*, vos plus proches ennemis, les macronistes, vous accusent justement de ne plus faire partie de « l'arc républicain » ! Cependant, aujourd'hui, vous pouvez toujours vous excuser de tous ces débordements en prétendant qu'en France, tout le monde est devenu le fasciste de tout le monde ! Un de plus ou de moins... On ne va pas en faire une maladie ! Hein ? Le spectacle d'aujourd'hui ne s'appelle pas France-Fascisme, il s'appelle en réalité la France fasciste, ce n'est pas du tout la même chose. Tout le monde nage joyeusement dans un bouillon d'illisibilité en hurlant des gros et grands mots qui disent quoi ? Et, pendant ce temps, sur le terrain, les élus locaux travaillent, les militants travaillent, les travailleurs sociaux travaillent, les enseignants travaillent, ... ils travaillent, ils travaillent mieux que vous, les porte-voix qui délirez le présent en chœur et en caleçon (ou en nuisette) en tweetant des horreurs au lieu de faire l'amour ! A la place – le savez-vous ? – il est toujours possible faire autre chose. Lire ? Aller au théâtre ? Sentez-vous libre ! »

Coda 2

Hier soir, n'ayant pas remercié assez promptement mon aimable compagnon d'existence m'apportant ma camomille du soir, mon fils m'a accusé de faire le lit du fascisme ! Pas d'inquiétude, je l'ai traité de nazi et tout est rentré dans l'ordre.

Coda 3

France-fascisme de Crezevauld met en scène la faillite des élites politiques, intellectuelles, littéraires. *Toutes*. Sans extérieur. Et, peut-être, il n'est pas impossible que le spectacle ne participe pas non plus, malgré lui, en dépit de lui-même, par maladresse, à cette faillite... Car ces gens de l'élite ne font pas de politique, ils passent plutôt leur vie à s'exclure mutuellement toutes et tous de la politique. Au moyen, entre autres, de l'étiquette « fascisme » ... Et la boucle est bouclée. Sans jamais réfléchir à ce que ce serait vraiment qu'un fascisme à la française en 2023. Qui ne peut pas, de toutes les manières, être la répétition des années 1930. Il n'y a ni nazisme en conquête depuis Berlin ni bolchevisme en embuscade depuis Moscou. Deleuze disait que le fascisme était en nous (je vais vite), toujours en nous... chevillé à une structuration psychique patriarcale. Le fascisme intériorisé. D'autant plus concentré. Comme une fleur, il attendrait la bonne circonstance pour fleurir. Est-ce alors de ce fascisme-là, tourné en « désir » dont le spectacle de Crezevauld nous parlerait finalement ? Vous jugerez... ! Pour Anthémis Johnson, il manque un réel diagnostic *historique* qui affronte la circonstance du présent en face, sans éluder, sans ligne de fuite, au lieu de la présupposer implicitement, allégoriquement, obliquement, au moyen des années 1930, au moyen de l'allusion.

***Edelweiss [France Fascisme]*, mis en scène par Sylvain Crezevauld, Théâtre de l'Odéon, Jusqu'au 22 octobre 2023**

Plus de renseignements [ici](#)

Edelweiss, floarea de colț, sau cînd Franța colaborează cu naziștii

06-10-2023 Nr. 1178 Mirella PATUREAU Arte 1 Comentarii

Edelweiss [France Fascisme], text și regie Sylvain Creuzevault, Odéon Théâtre de l'Europe, 21 septembrie – 22 octombrie 2023, în cadrul Festivalului de toamnă de la Paris (turnee în Franța, între 28 februarie și 31 mai 2024).



© Jean-Louis Fernandez

Edelweiss sau despre *Franța și fascism*, violentă și grotescă punere în scenă a Franței anilor 1940, e un spectacol dur, dificil, care continuă logica unui alt spectacol: *Estetica rezistenței* (după romanul lui Peter Weiss, adaptare și regie de S. Creuzevault, creat în primăvară, la Strasbourg). De altfel, lucrînd pe acest text de Peter Weiss despre rezistența germană sub naziști, echipa franceză a ales să urmărească, simetric, fascismul francez din aceeași epocă. „Nu este vorba de o reconstituire istorică, precizează regizorul, ci de o comedie scrisă în preajma pericolului. Acum.” Spectacolul este astfel un semnal de alarmă și

pune problema distanței critice, proprie teatrului: „Acolo unde omul politic poate spune «a înțelege este să justifiți», teatrul nu poate s-o spună”. Lui Creuzevault îi place să lucreze pe bază de improvizații, dar după o solidă documentare istorică. Dacă epoca și personajele istorice reale sînt cunoscute publicului francez – cel puțin celui care merge la teatru –, să reamintim cîteva date: pe 10 mai 1940, Hitler atacă Franța, care capitulează pe 22 iunie 1940. Mareșalul Pétain semnează un armistițiu umilitor. Parisul e ocupat, guvernul e mutat la Vichy, iar teritoriul e scindat în două: zona din nord, ocupată de armata celui de al III-lea Reich, și zona din Sud, zisă „zona liberă”. Pe 18 iunie 1940, generalul de Gaulle, refugiat la Londra, lansează celebrul Apel la rezistență pe care puțini l-au auzit, dar care a rămas un reper național important. În 1942, Aliații anglo-americani debarcă în nordul Africii franceze, Maroc și Algeria. În chip de represalii sau ca manevră de apărare, „zona liberă” e ocupată de nemți. Urmează începutul sfîrșitului: bătălia de la Stalingrad, din 1943, și avansarea rușilor pe frontul de est, apoi debarcarea aliaților în Normandia, pe 6 iunie 1944. Parisul e eliberat în august 1944. Pe 8 mai 1945, Germania nazistă capitulează, colaboratorii francezi fiind arestați și condamnați la moarte.

Titlul spectacolului trimite cu ironie la o anume dulcegărie kitsch a fascismului, la această fragilă floare de munte, sau de colț, căci *Edelweiss* este și titlul unui marș militar german, scris în 1938 de Herman Niel, și adoptat de Legiunea de voluntari francezi împotriva bolșevismului, care a plecat, în 1941, pe frontul de est... Personajele sînt intelectuali de prestigiu, scriitori, jurnaliști și oameni politici. Sînt mai toți prezenți, citați în spectacol doar cu prenumele, dar recunoaștem nume celebre, Robert Brasillach, Pierre Drieu la Rochelle, Lucien Rebatet, Louis Ferdinand Destouches (zis Céline) și cîteva oameni politici, Pierre Laval, Marcel Déat, Philippe Henriot, și ambasadorul Germaniei la Paris, Otto Abetz. Mareșalul Pétain nu apare, îi auzim însă, la un moment dat, vocea. Creuzevault subliniază că, dacă s-a inspirat din aceste personaje reale, ele nu sînt indivizii ca atare, ci doar niște grimase, niște caricaturi ale acestor personaje controversate. Căci spectacolul se vrea o farsă grotescă a unei perioade nu mai puțin sinistre. Și adaugă faptul că vede colaborarea ca pe o farsă de prost gust. Spectacolul se deschide cu procesul lui Robert Brasillach, în 1945, apoi, într-o secvență de flashback, recapitulăm principalele momente ale colaborării sau evenimentele epocii. Arestarea evreilor la Velodromul de iarnă, sabotajul flotei franceze la Toulon, serviciul de muncă obligatorie și deportările în Germania, precum și o contra-replică necesară, crearea grupului de rezistență FTP-MOI și a grupului Manouchian, toți cei din grup executați – printre care, doi români. Era, de altfel, argumentul partizanilor regimului: elemente alogene, străini sau evrei.

Spectacolul este o suită de scene, rezultatul unei scrieri colective, după lecturi și documente variate, pentru a elabora, împreună cu actorii, textul final. Un ritm alert, o suită de scene ce se înșiruie într-un decor sobru și cenușiu (Jean-Baptiste Bellon și Jeanne Daniel-Nguyen), unde câteva căderi de cortină ritmează scenele, și, decupate pe zidul din fundal, câteva litere uriașe, Nord și Sud, reamintesc de cele două zone ale Franței ocupate. Multe proiecții video (Simon Anquetil), imagini de derută, de bucurie, dar și de răzbunare, imagini teribile cu femei tunse și umilite în public, la eliberare. La un moment dat – un citat din Cioran, pe culmile disperării... Și, din nou, un tablou de Breughel cel Bătrîn, *Margot nebuna*, o imagine a războiului, viziune apocaliptică. Un automobil acompaniază personajele în fuga lor, o scenă cu un concert de muzică clasică amintește că Rebatet sau Brasillach erau și critici de artă, Céline e un doctor excentric, dar toate personajele nu sînt decît niște caricaturi, într-un decor nu mai puțin sumbru, unde se vor încheia, în final, execuțiile trădătorilor.

Se pune însă întrebarea care este rolul unui intelectual, ce i-a făcut pe acești oameni tineri, pe atunci și educați, să adere la regimul nazist? Cum se exersa această fascinație a celui de-al III-lea Reich asupra tinerilor intelectuali, căci despe ei este vorba în spectacol. Care sînt rădăcinile antisemitismului în Franța, nu cumva coboară mai departe, dincolo de afacerea Dreyfus? La un moment dat, un personaj, în delirul și ura sa revoluționară din 1789, îl tratează pe Robespierre ca fiind evreu, la care, un alt personaj, mai calm, îl întreabă: tu nu ești cumva, pe undeva, antisemit? Un spectacol despre o epocă sinistră, dar unde urmele de umor nu lipsesc. Și astfel, chiar dacă citînd discursuri ale acestor intelectuali care știu să mînuiască cuvintele, spectacolul caută să înțeleagă toate aceste demersuri, asta nu înseamnă că le scuză sau le iartă. Spectacolul se termină, de altfel, cu declarațiile celor condamnați la moarte și executați. Deconcertante declarații, fără nici o remușcare, o anume aroganță și sfidare, gen *vae victis*...

Drieu la Rochelle scria în jurnalul său, înainte să se sinucidă, în 1945: „M-am comportat pe deplin conștient, în mijlocul vieții mele, după ideea pe care o am despre datoriile unui intelectual. [...] Este rolul intelectualului, al unora dintre ei, de a avansa dincolo de un eveniment, de a tenta riscurile, de a încerca drumurile Istoriei, dar ce mai contează dacă se înșală”.

Absolut derutantă această ultimă declarație pro-europeană, unde se înșela teribil, pentru că pleca de la o premisă greșită, „e important cu care Europă faci alianță”: „Nu sînt un patriot obișnuit, un naționalist mărginit, eu sînt un internaționalist. Nu sînt doar un francez, eu sînt un european. Voi sînteți, de asemenea, europeni. Fără s-o știți, sau știind-o. Dar noi am jucat, eu am pierdut. Cer condamnarea la moarte”.

Robert Brasillach, condamnat și executat, scria, în *Scrisoare către un soldat (Cele Șapte culori)*, în 1945: „Știm de mult că fascismul este o poezie, o poezie a secolului al XX-lea, fără îndoială, la fel cum e și comunismul. Și știi bine că și comunismul are o grandoare, la fel de exaltantă. Poate că peste o mie de ani cele două Revoluții ale secolului al XX-lea se vor confunda. Nu voi uita niciodată strălucirea minunată a fascismului universal al tinereții mele, fascismul, boala noastră a secolului”. Lucien Rabatet, singurul care a fost grațiat și eliberat în 1952, scria fără nici un complex, în *Memoriile unui fascist*, 1976: „De ce ne declaram fasciști? Pentru că detestam democrația parlamentară, ipocrizia sa, lașitățile sale. Pentru că eram tineri, pentru că fascismul reprezenta mișcarea, revoluția, viitorul care domnea atunci în două treimi din Europa”.

Spectacolul aduce astfel o teribilă confruntare cu un trecut care nu vrea să moară. Ceea ce vrea să spună spectacolul lui Creuzevault e foarte clar: reamintind toate aceste declarații de la izvoarele extremei drepte de astăzi, căci rădăcinile ei sînt profunde, avertizează că Brasillach, precum și alții ca el de ieri pot fi înlocuiți, azi, de un Michel Huellebecq sau de un Michel Onfray... Creuzevault îl citează din nou pe Brecht, pentru care fascismul nu este contrariul democrației, ci „democrația în momente de criză”. Altfel spus, conchide spectacolul lui Creuzevault, fascismul este posibil în toate timpurile. Căci, să nu uităm, fascismul s-a prezentat întotdeauna ca o mișcare revoluționară. Să nu uităm, scrie cu litere uriașe pe ultima cortină, fascismul poate să revină...

« Edelweiss [France Fascisme] » : la mise en garde théâtrale de Sylvain Creuzevault

Critique Le metteur en scène Sylvain Creuzevault nous plonge dans le petit monde des intellectuels de l'extrême droite française qui, entre les années 1930 et la collaboration, optèrent pour le fascisme. Le choix de la bouffonnerie permet de tenir leurs discours à distance mais il ne convainc pas jusqu'au bout.

Béatrice Bouniol, le 07/10/2023 à 12:04

réservé aux abonnés

Lecture en 2 min.



« Une comédie écrite au moment du danger. Maintenant. » La note d'intention de Sylvain Creuzevault est aussi claire que les derniers mots qui s'inscriront à la fin de sa pièce *Edelweiss [France Fascisme]* : « Méfiez-vous de vos désirs. Ils arrivent. »

C'est avec un sentiment d'urgence que sa compagnie s'est emparée de l'histoire des intellectuels de l'extrême droite française, de la fin des années 1930 jusqu'à la collaboration et l'épuration. *Edelweiss* est le titre d'une marche militaire, écrite en 1938 et traduite en français au moment de la création de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme en 1941, qui combattait au sein de la Wehrmacht.

Une prise de distance par la bouffonnerie

Et c'est par la comédie que le metteur en scène des *Démons* et des *Frères Karamazov* choisit d'aborder cette matière inflammable. Il tient ainsi à distance les discours de ces journalistes, écrivains, et politiques français, désignés sur scène par leurs seuls prénoms. Leurs patronymes – Doriot, Déat, Laval, Rebatet, Brasillach, Céline... –, comme les événements historiques auxquels ils ont pris part, sont eux projetés sur un rideau translucide à intervalle régulier.

Entre ces scansion, la rationalité apparente de leurs discours comme leurs désirs profonds habitent un décor froid, celui du tribunal devant lequel ils se trouveront jugés à la fin. Scènes où le grotesque se mêle sans cesse au tragique, la mesquinerie du pouvoir à la nostalgie de la puissance et la noirceur des pulsions à l'amour des mots.

Comment le fascisme s'insinue-t-il dans les esprits d'une génération ? À commencer par ceux, cultivés, parfois érudits, de ces intellectuels, qui par ambition, cynisme et soif d'absolu, embrassèrent le projet fasciste ? Comment comprendre cette trajectoire épousée par ces hommes que tout sépare par ailleurs ? Au-delà des écrits et des connaissances historiques, le théâtre de Sylvain Creuzevault, qui a conçu cette pièce en miroir d'un précédent travail sur un jeune résistant allemand, nous invite dans les sinuosités de leur cheminement, personnel et collectif.

Un huis clos qui suscite l'inconfort

Les scènes se succèdent, portées par des comédiens magnifiques, qui ont participé à l'écriture de la pièce et endossent chacun plusieurs rôles dans cette folie qui s'emballe. Lucie Rouxel, notamment, parvient à peindre les sombres nuances de Lucien Rebatet, Frédéric Noaille campe un Louis-Ferdinand Destouches (alias Céline) exalté et décalé, ou encore Charlotte Issaly un Robert Brasillach, vibrant encore mais lucide devant ses juges.

Telle la projection en grand du tableau de Brueghel l'Ancien, *Margot la folle*, les trouvailles se multiplient à un rythme endiablé pour nous rendre sensible cette histoire qu'on souhaiterait figée dans quelques récits et autres comptes rendus de procès.

Certes, le parti pris scénique finit par s'épuiser, la récurrence des références historiques devient pesante, la bouffonnerie redondante. On cherche en vain à sortir de ce huis clos pour entendre ses échos à l'extérieur, dans une société à peine esquissée par un personnage de temps à autre, comme celui de la concierge. Le parallèle avec notre actualité peut également sembler un peu trop appuyé. Mais à la fin, *Edelweiss* touche au but, suscitant l'inconfort du spectateur, et plus encore, son intranquillité.

Jusqu'au 22 octobre, Odéon-Ateliers Berthier, www.theatre-odeon.eu

Théâtre : les meilleurs spectacles à Paris en octobre 2023

“Et si c’étaient eux ?” au Théâtre du Vieux-Colombier, “Spamalot” au Théâtre de Paris, “Écrire sa vie” au Théâtre public de Montreuil... Découvrez les pièces qui jouent ce mois-ci à Paris, et ce que “Télérama” en a pensé.

Par Vincent Bouquet

Réservé aux abonnés 

Publié le 12 octobre 2023 à 09h34

Edelweiss [France fascisme]

Ambitieux, courageux, politiquement engagé de vouloir mettre en théâtre la collaboration de grands intellectuels français avec l’ennemi nazi, d’interroger leur fascination pour le fascisme. Mais malgré quelques très belles scènes, Sylvain Creuzevault choisit-il la bonne forme en présentant le gratin de la collaboration intellectuelle sous l’Occupation en une suite de tableaux plutôt burlesques, histoire de ne pas avoir l’air de céder à leurs discours ? Dans un espace géant aux indistinctes allures de bibliothèque — de Robert Brasillach (1909 — exécuté en 1945) à Pierre Drieu la Rochelle (1893 — suicidé en 1945), de Lucien Rebatet (1903-1972) à Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) —, tous semblent ici des guignolos antisémites. Malgré les louables efforts pédagogiques du metteur en scène qui date les situations, on ne peut mesurer leurs fulgurances séductrices ainsi que leurs forces toxiques. — F.P.

TT Mise en scène de Sylvain Creuzevault. Durée : 2h30. Jusqu’au 22 oct., 20h (du mar. au sam.), 15h (dim.), Odéon – Théâtre de l’Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17e, 01 44 85 40 40, (8-36 €). Dans le cadre du Festival d’automne à Paris.



« Méfiez-vous de vos désirs, ils arrivent » : Sylvain Creuzevault aborde le fascisme au théâtre

14 octobre 2023

Théâtre. L'Insoumission.fr publie un nouvel article de sa rubrique « Nos murs ont des oreilles – Arts et mouvement des idées ». Son but est de porter attention à la place de l'imaginaire et de son influence en politique avec l'idée que se relier aux artistes et aux intellectuels est un atout pour penser le présent et regarder le futur.

Pour ce nouvel article, l'Insoumission.fr vous parle de Sylvain Creuzevault. Le metteur en scène présente cet automne deux spectacles dont les échos avec l'actualité sont criants. Le premier est une comédie sur le moment du danger : « Edelweiss » d'après les écrits de ceux qui en France ont collaboré avec l'Allemagne nazie. L'autre à venir sera produit à la MC93 de Bobigny : Esthétique de la Résistance d'après le roman de Peter Weiss. Les deux spectacles tourneront en France.

« Edelweiss » apporte un éclairage utile sur le moment politique que traverse la France. Mardi, la moitié des députés LREM ont applaudi Marine Le Pen à l'Assemblée nationale. Lors de récente « marche » du CRIF, des représentants politiques LREM, LR, PS, EELV se sont mélangés à ceux de Marine Le Pen et d'Eric Zemmour. Le lendemain, le député Meyer Habib a déclaré que le RN était désormais inclut dans leur prétendu « arc républicain ».

La pièce de Sylvain Creuzevault fait écho à cette vaste réorganisation politique, à cette inversion de tout, à ce cauchemar éveillé qui fait que la France ressemble de moins en moins à la France. Il aide à scruter le fascisme par son autopsie historique, à le sonder dans ses différentes formes puis à y résister sans jamais reculer. Notre journaliste de l'Insoumission.fr a pu assister à la pièce et s'entretenir avec le metteur en scène. *Sylvain Noel, rédacteur en chef.*

Quand l'art change notre rapport au monde

Créer politiquement une œuvre n'implique pas que son sujet soit obligatoirement politique. Et ce n'est pas toujours le sujet qui fait l'intérêt de l'oeuvre.

Le peintre [Gustave Courbet](#), en peignant des figures populaires, en prétendant ne rien cacher du réel a transgressé la hiérarchie des genres en vogue dans la peinture académique ou romantique. Il contribue ainsi à modifier notre regard et nos représentations.

De même [Jean-Luc Godard](#) rompt, dès son premier film *À bout de souffle*, avec la linéarité du récit filmique. *À bout de souffle*, interdit au moins de 18 ans en 1960, irregardable navet selon des critiques de l'époque, est aujourd'hui un thriller classique, dans les 100 meilleurs films de tous les temps, vu, étudié et admiré. Notre œil depuis 1960 s'est modifié.

Idem encore pour le [rap](#) qui « *écorchait les oreilles* » à son apparition et dont certains titres sont aujourd'hui programmés sur *Radio-Nostalgie*. Modifier le regard ou l'écoute, bouger nos perceptions, rendre tangibles de nouveaux imaginaires, figurer ce dont le réel est porteur... tout cela a à voir avec l'art. Et forcément cela concerne avec ceux et celles qui veulent transformer le monde.

Mais il arrive qu'on fasse politiquement du théâtre autour d'un propos lui aussi politique.

C'est le cas de Sylvain Creuzevault et de la pièce qu'il présente à l'Odéon jusqu'au 22 octobre [Edelweiss – France fascisme –](#). Et on espère aussi beaucoup de son pendant, [Esthétique de la résistance](#), d'après l'oeuvre de Peter Weiss, qui se jouera à la MC93 de Bobigny du 9 au 12 novembre.

Théâtre de l'Odéon – Edelweiss, pâle fleur des glaciers

Le fascisme sur scène.

Edelweiss, c'est 2 heures 15 de spectacle monté autour des écrits des principaux collaborateurs français. Qu'ils soient issus du monde politique d'avant-guerre dans sa diversité : Joseph Darnand et Philippe Henriot, dirigeant et député de l'extrême droite, Pierre Laval ministre de nombreux gouvernements de droite de la IIIème République, Jacques Doriot, ex-député et responsable national du PCF, Marcel Déat, ex-député du Parti socialiste. Ou issus aussi du monde intellectuel, poétique et littéraire comme Louis Ferdinand Céline, Lucien Rebatet, Pierre Drieu La Rochelle ou Robert Brasillach.

Sylvain Creuzevault s'est beaucoup nourri de l'histoire et de la pensée de l'histoire. Cependant ne nous trompons pas, il ne fait pas oeuvre d'historien mais de citoyen et d'artiste par les moyens du théâtre.

Il y a beaucoup de théâtre dans la mise en scène de Sylvain Creuzevault. Un rythme, des inventions scéniques, huit comédiens magnifiques, comme des clowns fildeferistes, endossant les rôles d'hommes et de femmes indistinctement. Il y a de l'envie de rire vite étouffée, quelquefois libérée. Sur scène aucune fioriture, tout est nécessaire et fort. Comme rarement le mariage du plateau et de la vidéo est réussi car juste. On retrouve, si on le veut, de nombreuses citations du théâtre aussi : de Brecht à Vichy -Fictions de Jean-Pierre Vincent, Bernard Chartreux et Michel Deutsch à Arturo Ui dans la mise en scène d'Heiner Müller. On est parfois touché par la beauté. Mais là n'est pas vraiment l'essentiel.

Car Edelweiss, c'est 2 heures 15 de discours fascistes en pleine gueule. Sans discontinuer. Sans possibilité de fuir. On croyait connaître, on en découvre. Ça fait mal.

Sylvain Creuzevault fait le choix d'une pièce, on n'ose dire comique, mais grinçante, les huit comédiens et comédiennes dessinent leurs rôles entre pantins et bouffons, on voit apparaître en vidéo nos « héros » de la résistance et réapparaître deux acteurs qui figurent le débat du peuple... Tout y est fait intelligemment pour nous tenir à distance d'une identification.

Mais on n'est pas sourd et on entend. Les fascistes peuvent bien écrire, penser réellement, être intelligents et même courageux. Avait-on oublié que savant n'est pas synonyme de bien ? Que beau n'est pas semblable à bon ? Que l'intelligence n'est pas par nature humaniste ? Que les courageux ne servent pas toujours l'intérêt général ?

Tout ce monde débat et se débat. Leurs conflits dans la construction d'une hégémonie culturelle fasciste recouvrent leur diversité d'origines et de positions. Avec un arbitre l'Allemagne nazie et ses besoins concrets avant d'être idéologiques.

L'histoire ne se répète pas, elle rime – Mark Twain

Certains des personnages ont été condamnés à mort ou exécutés, l'un s'est suicidé, d'autres graciés puis libérés. C'est le cas de Louis Ferdinand Céline qui nommait les résistants « *les héros du marché noir* » et qui disait en 1946 pour sa défense à son avocat « *L'antisémitisme est aussi vieux que le monde, et le mien, par sa forme outrée, énormément comique, strictement littéraire, n'a jamais persécuté personne* ».

Idem pour Lucien Rebatet. Après son ouvrage *Les décombres* de 1942 – il y désigne les juifs, les politiques et les militaires comme responsables de la débâcle de 1940 – et son interview de Marcel Deat dans *Je suis*

partout qu'il titrait : « *Il y a en France des forces révolutionnaires dont l'Europe pour vaincre ne peut plus se passer* » il déclarait en 1967, « *La cause d'Israël est là-bas celle de tous les Occidentaux. On m'eût bien étonné si l'on m'eût prophétisé en 1939 que je ferais un jour des vœux pour la victoire d'une armée sioniste* ».

Et en 1969 sur le plateau de Radioscopie à la question de Jacques Chancel « *Lucien Rebatet, est-ce que vous avez honte de tout ce qui s'est passé ?* », il répond : « *Pas le moins du monde. Si j'avais honte d'ailleurs, je ne serais pas à ce micro. Je me suis battu pour la cause que je croyais bonne* ».

Sylvain Creuzevaut n'est pas innocent. Ni un seul disséqueur de l'occupation. Il connaît l'intérêt pour aujourd'hui de se pencher sur notre histoire. Autopsier l'histoire pour en connaître les moteurs. Non en professeur de morale ou de bien-pensance. En artiste donc en gestes. À nous spectateurs de faire notre travail, dans la salle et dans la vie, sous peine que le cauchemar s'incarne.

Le metteur en scène ouvre malgré tout quelques piste, libres à nous de les suivre. D'autant plus perceptibles que les textes qu'on entend ne semblent pas avoir perdu tout crédit pour tous. Quelques bruits d'hier pour aujourd'hui. Parfois anachroniques. On entend par exemple Perlimpinpin sur scène ou l'étonnement de Laval de retrouver ensemble CGT et CFDT dans le Programme national de la Résistance. On voit passer des figures historiques ou actuelles qui clarifient le propos souvent et parfois le complexifie.

Des mots balises nous font dresser l'oreille sur le débat. Concernant le peuple, notamment quand la question de classe s'impose aux collaborateurs par dessus le reste. La décadence ou la décivilisation. Le jeu des personnages entre nationalisme français, soumission à une puissance étrangère et pensée fasciste de l'Europe. Car les fascistes ont une pensée appuyée de l'Europe.

A quelques mois des prochaines élections européennes. Avec des interprètes tels Michel Onfray ou Michel Houellebecq. A l'heure où les promoteurs du camp présidentiel participent, avec d'autres complicités, à la construction d'une nouvelle hégémonie, au sens gramscien, autour des idées d'extrême droite pour continuer à exercer le pouvoir.

La pièce se conclue par une phrase projetée sur le rideau de scène. Une phrase qui reste après que la salle se soit vidée. Une phrase qui n'arrête pas de se retourner. Avec ses trois sens possibles – chacun terrifiant. « *Méfiez-vous de vos désirs, ils arrivent* ».

Résister au présent

Esthétique de la résistance, le pendant d'Edelweiss, bientôt à la MC93;

Beaucoup regrettent la disparition des auteurs au théâtre. Et l'écriture au plateau ne remplace pas les dramaturges. Pourtant les auteurs existent et écrivent. Dans le monde et en France. Et ils sont même brillants. D'Eugène Durif à Philippe Malone en passant par Dorothee Zumstein ou Michel Simonot et Claudine Galéa. Entre de nombreux autres. Et pourtant, regardez les programmations des théâtres, de moins en moins d'auteurs. Ou alors morts.

C'est le cas de Peter Weiss, auteur allemand disparu en 1982, mis en scène par Jean Vilar, inventeur du théâtre documentaire. *Esthétique de la résistance* n'est pourtant pas une de ses pièces mais un roman de plus de 900 pages. Le poète Laurent Grisel avait passé de nombreux mois à lire en public dans son village les chapitres de cette [« Iliade du mouvement ouvrier et de la lutte contre le fascisme au XXe siècle »](#).

C'est à ce sommet de la littérature que s'est attaqué Sylvain Creuzevaut. Avec *Edelweiss, Esthétique de la Résistance* forme un diptyque.

Esthétique de la résistance a été mis en scène au printemps dernier à Strasbourg. Il arrive début novembre à Bobigny. En voilà la trame : de 1937 à 1945, un jeune ouvrier et ses camarades traversent l'Europe, de Berlin à l'Espagne, pour combattre le fascisme en se forgeant une éthique et une esthétique. Tous ou presque mourront décapitées pour les femmes, pendus pour les hommes.

C'est une matière à traiter les questions politiques liées au fait de résister et de construire une société alternative au capitalisme. C'est aussi l'histoire de l'art la plus révolutionnaire jamais écrite. Dans *Edelweiss*, on peut en avoir symétriquement le goût avec l'exploration et le commentaire intelligent du tableau *Margot l'Enragée* – allégorie de la guerre oeuvre de Peter Brughel l'Ancien – par les collaborateurs des nazis, Lucien Rebatet et Robert Brasillach.

Le roman de Peter Weiss est une somme, Sylvain Creuzevault en a tiré 5 heures de spectacle. Un marathon. Le metteur en scène nous décrit ainsi son projet : « *Avec L'Esthétique de la résistance, on est face à un objet où il n'y a pas, en direct dans notre vie, de gens qui ont connu ces faits et cette époque – ils sont tous morts aujourd'hui. On n'est pas traversés par les températures, les chaleurs de ceux qui les ont vécus et transmis directement. C'est un objet refroidi, qu'on ne peut pas réchauffer artificiellement.*

Il faut l'aborder par ce qui en nous fait chaleur. Ma nécessité de travailler ce texte en 2023 part d'une volonté claire, simple, nette, de questionner l'Histoire du point de vue de celle du communisme. Depuis l'organisation du modèle politique bourgeois de la fin du XVIIIème siècle, toute politique est construite pour empêcher l'avènement d'un communisme. Weiss circonscrit un ennemi qu'on pourrait nommer le fascisme.

Mais à force de fréquenter son roman, on se rend compte que le fascisme n'est pas le centre. Le problème est plutôt : dans le combat qui se livre contre le fascisme, quelque chose se construit, ou plus précisément n'arrive pas à se construire : le communisme.

Tu lèves le voile sur le premier ennemi, sur le mal incarné, et une fois que tu as compris qu'il te pétrifie, tu comprends également que ce mal ne suffit pas non plus à produire au contraire un communisme, même dans l'anti-fascisme... alors la question du communisme reste entière. C'est ce qui est génial dans le livre : tu suis ce jeune homme, et ça devient très compliqué pour lui, le dilemme est grand, quand bien même il est en désaccord avec son propre parti, il ne peut plus ne pas le suivre et il s'enfoncé dans une impasse.

En cela, le roman n'est pas une fermeture mais une étape de liquidation du stalinisme. Le livre n'essaie pas uniquement d'épuiser la question du fascisme, il doit également épuiser la question du stalinisme pour permettre la reconstruction d'une hypothèse communiste sous la forme que l'époque qui l'étudiera trouvera bon de lui donner.»

Cela vaut le coup d'y aller ou de regarder si *Edelweiss* ou *Eshétique de la résistance* passent tout près de chez vous.

Par Laurent Klajnbaum

Edelweiss jusqu'au 22 octobre Théâtre de l'Odéon- Ateliers Berthier Paris <https://www.theatre-odeon.eu/fr/saison-2023-2024/spectacles-2023-2024/edelweiss>

Esthétique de la résistance du 9 au 12 novembre MC93 Bobigny <https://www.mc93.com/saison/l-esthetique-de-la-resistance>